



BIBLIOTECA NAZ.
142

E

33

NAPOLI

BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III

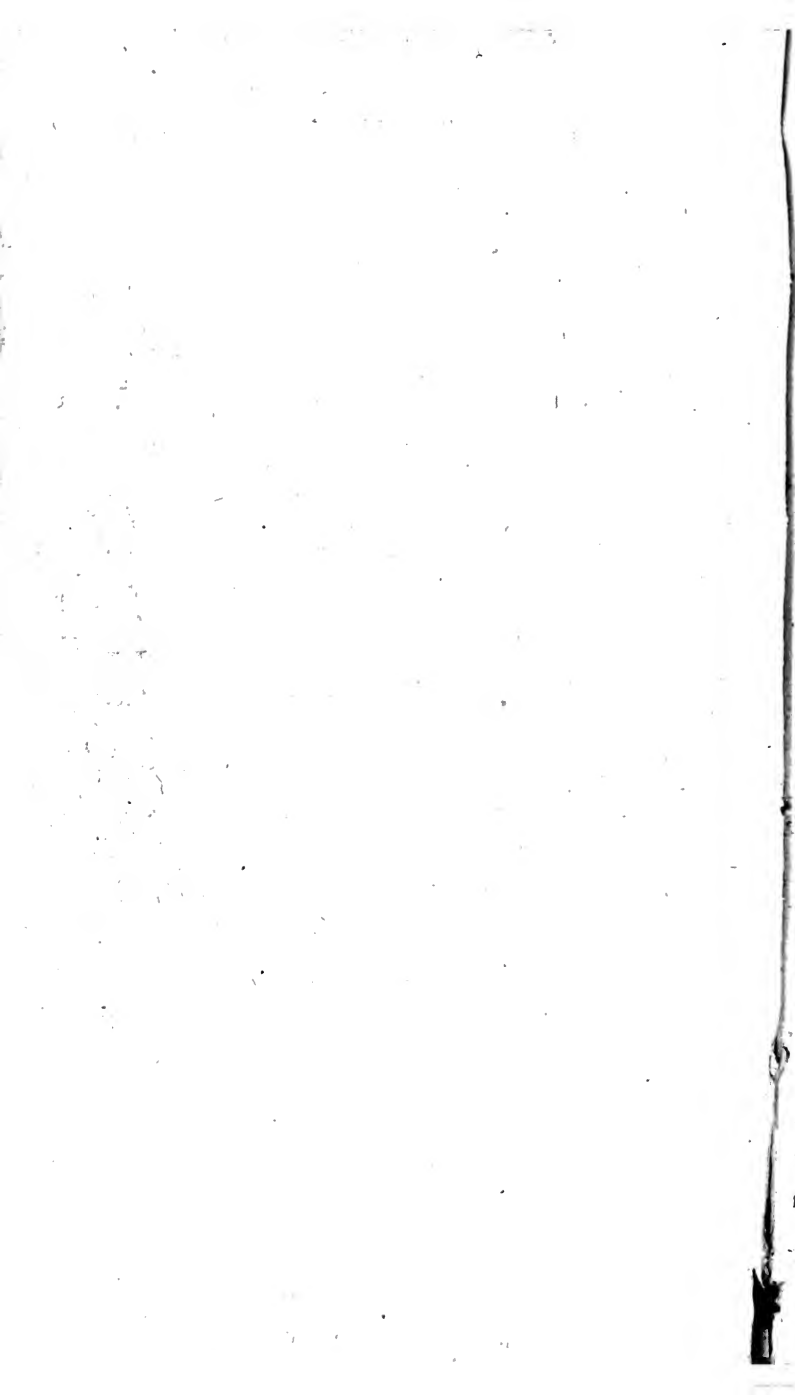
142

E

35

NAPOLI





HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE L'ISLE
DE MINORQUE.

~~96 C. 25~~

THE OFFICE
OF THE
TREASURER
OF THE
UNITED STATES
OF AMERICA
WASHINGTON
D. C.

HISTOIRE
NATURELLE ET CIVILE
DE L'ISLE
DE MINORQUE,

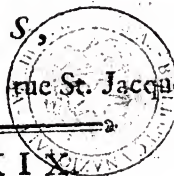
*Traduite sur la deuxième Edition
Angloise de J. ARMSTRONG.*



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE & MERKUS;

A PARIS,
Chez DE HANSY le jeune, rue St. Jacques.

M. DCC. LXIX.







PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

LE bruit ayant couru au commencement de l'année 1738, que l'Espagne alloit nous déclarer la guerre, j'eus ordre de me rendre à Minorque, pour veiller à la défense de cette Isle. J'eus bientôt appris la langue du pays, & comme nos conversations rouloient presque toujours sur l'histoire, le gouvernement & les productions de l'Isle, je fus bien aise de m'instruire par moi-même de ces particularités.

Le premier livre que je consultai fut l'histoire du Royau-

viii P R É F A C E

me Balearé , par Dameto. Il est en Castillan , & il fut imprimé en un petit volume in-folio à Palma dans l'Isle de Mayorque , l'an 1633. Cet Auteur étoit Historiographe de l'Isle ; mais il est si fort occupé de ce qui la concerne , qu'il me fournit très-peu de lumières sur l'histoire de Minorque.

L'histoire de Vincent Mut , fut le second livre que je consultai. Il étoit Historiographe & Ingénieur de Mayorque , & son ouvrage , quoique plus intéressant que celui de Dameto , me parut également défectueux dans la partie qui m'intéressoit.

J'eus recours à l'histoire d'Espagne par Mariana , mais

DE L'AUTEUR. ix

je n'en fus point satisfait ; car il parle très-peu de notre Isle, de même que des autres qui composoient le Royaume Balear.

Je parcourus plusieurs autres livres Espagnols , mais avec aussi peu de succès ; sur quoi je résolus de recueillir les faits rapportés par Dameto & Mut , & d'y joindre ce que j'avois appris des Minorquins , touchant le gouvernement de l'Isle , dans l'intention d'y ajouter & d'en retrancher ce que je jugerois à propos , à mesure que mes matériaux augmenteroient.

Je n'ai rien dit jusqu'ici de l'histoire des Isles Baleares , imprimée à Londres , *in-8.* en

x *P R É F A C E*

1716. Elle n'est qu'une traduction d'une partie de Dameto & de Mut, & elle m'a d'autant moins servi, que j'avois les originaux en main.

Mon second soin fut de me mettre au fait de la constitution & du gouvernement de Minorque, en quoi mes amis me furent d'un très-grand secours.

Rien ne me paroît plus utile & plus amusant que de s'instruire du Commerce & des Manufactures d'un pays, & d'observer ce qu'il y a de bon & de défectueux. Cela fournit une leçon excellente. Je m'attachai donc à connoître le commerce étranger des Minorquins, de même que leurs manufac-

DE L'AUTEUR. xj

tures , avec toute l'attention que le sujet méritoit.

Je fus d'abord étonné que ces pauvres insulaires passassent leur temps à des amusemens puériles , & qu'au lieu de profiter des avantages de leur climat & de leur situation , ils tirassent de l'étranger à beaux deniers comptans un millier de choses nécessaires , & deux fois autant de superflues , dont ils pouvoient se passer. Une pareille conduite excita mon indignation , & je ne pus m'empêcher de la faire éclater dans divers entretiens que j'eus là-dessus avec plusieurs personnes sensées.

Je n'avois point encore conçu le dessein de donner une

xij *P R E F A C E*

description topographique de Minorque. Je l'ai fait dans la suite, après avoir visité tous les différens endroits de l'Isle ; ne manquant jamais dans ces sortes d'occasions de recueillir ce qui pouvoit me mettre au fait de l'histoire naturelle du pays. Je me suis attaché à connoître les Fossiles , de même que les Animaux & les Végétaux qu'on trouve dans l'Isle, en me bornant aux especes les plus curieuses & les plus utiles, tant pour les besoins de la vie, que pour le commerce.

Mes liaisons avec les Minorquins m'ont mis en état de faire un portrait fidele de leur caractere, & toutes choses bien considérées, ils n'auront pas

DE L'AUTEUR. xiiij

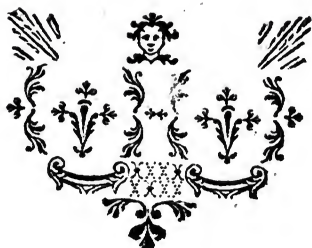
lieu de rougir de la figure qu'ils font dans mon histoire.

Pour rendre mon ouvrage plus parfait, j'ai eu soin d'y joindre un détail des antiquités qu'on trouve dans l'Isle.

J'avois fait plusieurs remarques sur le climat & les maladies du pays, que je comptois donner au public, mais M. Cleghorn m'a prévenu, & s'il se fût plus étendu sur l'histoire & la topographie, le commerce, le gouvernement & l'histoire naturelle de l'Isle, mon ouvrage fut resté enseveli dans l'oubli. Je laisse au public le soin d'apprécier son mérite. S'il a de la candeur, il me pardonnera aisément les fautes que je puis avoir commi-

xiv P R É F A C E, &c.

ses ; & s'il en est autrement ,
je serai ravi de lui avoir four-
ni les moyens d'exercer la mau-
vaïse humeur.





TABLE

DES ARTICLES.

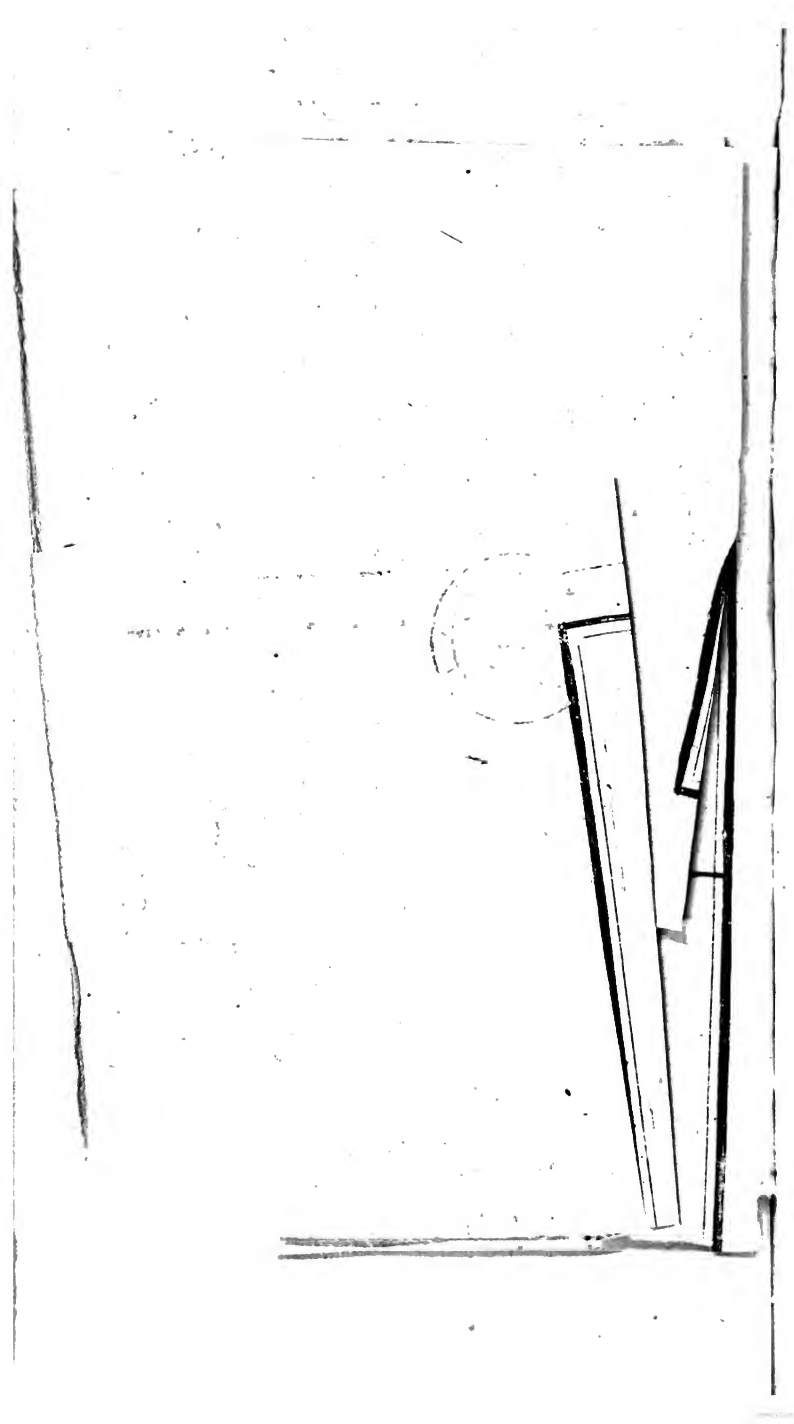
<i>INTRODUCTION.</i>	page 1
<i>CHAP. I. Premiers temps de Minorque, ou plutôt des Isles Baléares.</i>	10
<i>CHAP. II. Les Isles Baléares passent aux peuples du Nord, aux Sarrazins, aux Espagnols, aux Anglois & aux François.</i>	21
<i>CHAP. III. Description topographique du Termino de Mahon.</i>	35
<i>CHAP. IV. Continuation du précédent.</i>	53
<i>CHAP. V. Continuation du précédent.</i>	63
<i>CHAP. VI. Description topographique du Termino d'Alaior.</i>	77
<i>CHAP. VII. Description topographique des Terminos de Mercadal & de Férérias.</i>	88

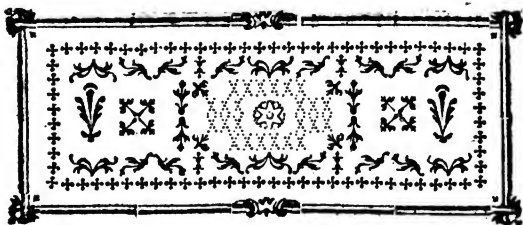
T A B L E.

CHAP. VIII. <i>Description topographique du Termino de Citadella.</i>	107
CHAP. IX. <i>Gouvernement de Minorque, dettes de l'Etat, impôts, especes, monnoies qui sont en usage dans l'Isle, poids & mesures.</i>	124
CHAP. X. <i>Du Commerce & des Manufactures des Minorquins.</i>	138
CHAP. XI. <i>Histoire naturelle de Minorque.</i>	173
CHAP. XII. <i>Continuation du précédent.</i>	186
CHAP. XIII. <i>Continuation du précédent.</i>	202
CHAP. XIV. <i>Conclusion de l'histoire naturelle.</i>	215
CHAP. XV. <i>Caractere, Mœurs & Coutumes des Minorquins.</i>	227
CHAP. XVI. <i>Antiquités qu'on trouve dans l'Isle de Minorque.</i>	249

Fin de la Table.

HISTOIRE





HISTOIRE

D E

MINORQUE.



INTRODUCTION.

L'ISLE de Minorque est située dans la Méditerranée , au midi des côtes de la Catalogne , dont elle n'est éloignée que de soixante lieues (a). C'est une de ces Isles qui composoient autrefois le royaume des Baléares , connu depuis sous le nom de Majorque.

(a) Au trente-neuvième degré , quarante minutes de latitude septentrionale.

A

Les Carthaginois , les Romains , les Goths , les Maures , les Espagnols , les Anglois & les François l'ont possédée tour à tour , & ces différentes révolutions ont paru mériter d'être tracées par les crayons de l'histoire. L'expédition hardie qui l'assujettit à la France en 1756 , doit sur-tout intéresser la nation.

Mais avant de présenter le tableau de ces événemens , il faut faire connoître le théâtre sur lequel ils sont arrivés.

Lorsqu'on jette les yeux sur les côtes de cette Isle , on ne peut voir sans étonnement combien les vents ont influé sur leur forme extérieure. Ceux du Nord y règnent avec une violence terrible , & s'y font fréquemment ressentir. Les côtes qui sont exposées à leur fureur , sont toutes dentelées , & présentent une quantité prodigieuse

de coupures , d'enfoncement & de petites bayes. Mais il n'en est pas de même de celles qui ne sont frappées que des vents du Midi ; elles sont infiniment plus égales & plus régulières , & portent par-tout des marques d'une exposition plus douce & plus tempérée : tout s'y ressent des influences d'un air plus salulaire. Les vents du Nord sont funestes à l'accroissement des sapins sur les montagnes , & les oliviers en sont desséchés. Ces arbres , au contraire , réussissent assez bien dans les endroits où ils sont plus à l'abri de cet ennemi furieux , quoiqu'en général la force de ses impulsions les fait tous pancher vers le Midi. On diroit , si l'on vouloit s'exprimer poëtiqnement , qu'ils s'inclinent vers le Sud pour demander le secours des vents Méridionaux qui leur sont favorables.

Minorque a plus de trente-trois milles de long (a). Sa largeur varie depuis huit jusqu'à douze milles. Elle en a soixante-deux de circonférence. Sa superficie contient 151040 acres (b), ou 236 milles quarrés.

C'est par Terminos qu'on la divise. Il y en a quatre qui prennent leurs noms des principales villes de chaque canton. Mahon, Alaior, Citadella, sont trois de ces villes. Mercadal est la capitale du Termino, qui en porte le nom, & de celui de Férérias qui lui est uni.

(a) Il faut trois milles pour faire une lieue.

(b) L'acre est une mesure qui varie selon les pays où elle est en usage : elle est de 160 perches en Angleterre, & en Normandie.

Termino de Mahon.

IL est environné de trois côtés par la mer. Le Termino d'Alaior le borne au Nord-Ouest, & il s'étend un peu plus vers le Nord jusqu'à celui de Mercadal. Sa plus grande longueur est de quatorze milles, il en a huit de large, on y compte treize mille habitans.

Termino d'Alaior.

CE canton est baigné par la mer au Sud-Ouest. Il touche au Termino de Mahon vers l'Orient. Ceux de Mercadal & de Férérias, l'enveloppent au Nord, & au Nord-Ouest, il n'a que huit milles de long sur sept de large, sa population n'excède pas cinq mille habitans.



Termino de Mercadal , séparément.

C'EST celui de toute l'Isle qui , relativement à sa grandeur , est le moins peuplé. A peine a-t-il dix-sept cents habitans dans une étendue de douze milles de long , sur dix de large. La mer le baigne au Nord. Les Terminos de Mahon au Nord-Est , d'Alaior au Sud-Est , & de Férérias au Sud-Ouest , lui servent de limites. Le château , le port & la ville de Fornelles , en font partie , & c'est-là où l'on trouve les plus hautes montagnes de l'Isle. Celle de Sainte Agathe , & le Mont - Toro sont remarquables.

Termino de Férérias , aussi séparément.

UNE langue de terre qui traverse l'Isle d'une mer à l'autre ,

fait toute sa consistance. Elle a dix milles de long sur une largeur fort inégale , qui est au plus de quatre milles. Ce Termino est borné à l'Est par ceux de Mercadal & d'Alaior , & à l'Ouest par celui de Citadella. Férérias en est la ville principale , & il a onze cents habitans.

Termino de Citadella.

SA situation est dans le bout occidental de l'Isle. Il n'a de limites dans l'intérieur que le Termino de Férérias à l'Orient. La mer l'entoure de tous les autres côtés. Son étendue est de dix milles de long sur une largeur qui varie depuis cinq jusqu'à huit milles. On y compte sept mille habitans.

Telle est la division de Minorque. Il n'y a pas un de ces cantons où la nature & l'art n'offrent quelque chose de curieux ; & c'est un

détail que nous ne négligerons pas dans la suite de cette histoire.

Le mot de termino , qui distingue ainsi les parties de cette Isle , vient du mot latin *terminus* , qui signifie limite ou borne.

On sçait que les Romains s'étoient fait un dieu Terme pour garder les bornes ou les séparations de leurs terres. Les fêtes terminales qu'ils célébroient le 22 ou le 23 Février avoient été instituées à son honneur : on lui offroit du pain , des fruits , & même des animaux domestiques. On le voyoit tantôt sous la forme d'une tuile , d'une pierre quarrée , ou d'un pieu enfoncé dans la terre , tantôt sous la figure d'un vieillard , en simple buste , sans bras , & posé sur un piédestal qui alloit en diminuant jusqu'à la base sous laquelle on mettoit ordinairement du charbon. Cette substance passe pour incorrupti-

ble dans la terre, & l'usage qu'on en faisoit , en cette occasion , étoit allégorique aux loix qui défendoient , comme une action impie , d'arracher ou de briser les bornes des terrains. Elles étoient si sacrées qu'on les visitoit, avec une sorte d'appareil , dans des temps fixés ; & c'est probablement de cette coutume qu'est venu l'usage , dans plusieurs contrées de l'Europe , de faire tous les ans des processions autour des paroisses. Elles ont un but plus louable ; les particuliers se sont chargés du soin de défendre leurs propriétés de l'usurpation de leurs voisins.



CHAPITRE PREMIER.

*Premiers temps de Minorque,
ou plutôt des Isles Baléares.*

IL n'y a point de nation qui n'ait une origine merveilleuse , & ornée de fictions plus ou moins singulieres. Il seroit extraordinaire que les Baléares n'en eussent pas eu une de cette espece. Aussi l'imagination extravagante des auteurs romanesques qui ont parlé d'eux , les fait - elle descendre d'une race de géants qui possédoient les Isles Baléariques , long-temps avant le règne de Géryon (a). C'est à-peu-

(a) Ce Géryon étoit , dit-on , roi de trois des Isles Baléariques , qui sont celles de Majorque , de Minorque & d'Iviça. Aussi lui avoit-on donné trois têtes , & ce fut un des douze grands prodiges d'Hercule , de les abbatre.

près comme si l'on disoit que les Myrmidons, dont Jupiter fit présent à Eaque pour repeupler ses états ravagés par la peste, devoient le jour aux Encelades, aux Typhons & aux Tithius.

L'histoire ancienne de ces insulaires est couverte des nuages de la plus profonde obscurité. On ne les connoît, que par ce qu'en disent, en passant, les historiens de Carthage & de Rome, qui, peut-être, n'en auroient pas parlé du tout, si leur adresse à se servir de la fronde & du javelot, ne les eût fait remarquer.

On croit que c'est cette dextérité singulière qui les fit appeller Baléares du mot grec βάλλειν, qui signifie *jetter* ou *darder*, ou plutôt de ces deux mots Carthaginois *Baal*, *Jarah*, qui, avec la même signification, semblent se rapprocher davantage de leur nom. On les nom-

ma encore Gymnetes ou Gymnétiques, soit, de même, à cause de leur adresse, soit, peut-être, aussi par allusion à l'usage dans lequel ils étoient d'aller nuds à la guerre. Mais comme les champs de l'imagination sont vastes, on suppose encore qu'un compagnon d'Hercule, qui s'appelloit *Baléus*, leur fit prendre son nom. C'est ainsi que la ville de Tours doit le sien à Turnus, qui s'étoit sauvé de Troye avec Enée. Il faut avouer que la ressemblance des noms fait faire d'heureuses découvertes.

Le temps efface les choses les plus marquées. Les Titans Baléares s'éclipserent de la mémoire des peuples plus modernes, & les Phéniciens, les Grecs, les Rhodiens & les Béotiens se disputèrent dans la suite l'avantage d'avoir peuplé les Isles Baléariques. Mais on ne sçait pourquoi cet honneur ne seroit pas

aussi-bien dû aux habitans de nos côtes , qui en étoient plus voisins.

La même incertitude règne sur les mœurs. On n'en sçait , du moins , que quelques traits.

Les Baléares paroissoient à peine sortir des mains de la nature. Ils n'avoient d'autre asyle que les cavernes qu'ils se creusoient dans le sein des rochers. Insensibles à l'éclat de l'or & de l'argent , dont ils ne connoissoient ni le prix ni l'usage , ils s'enrôloient dans les troupes étrangères , à condition qu'on leur donneroit seulement des femmes & du vin. L'ivrognerie les abrutissoit , & leur passion effrénée pour les femmes avoit introduit chez eux une coutume fort singulière ; une jeune mariée ne pouvoit coucher avec son mari qu'elle ne se fût éprouvée avec tous ses parens. Au lieu de brûler les morts , ils les coupoient par

morceaux , & les renfermoient dans des urnes : enfin ils étoient si grossiers , si près encore de la nature brute , qu'ils étoient toujours nuds , & se présentoient ainsi au milieu des combats , armés d'un dard & de trois frondes.

Voilà ce qu'on a pu recueillir des mœurs d'un peuple qui , à cause de son adresse , a eu quelque célébrité. On n'a aucune idée de sa religion , de ses loix , de son gouvernement , & ces insulaires ne faisoient pas apparamment d'autre commerce , que de vendre leur vie aux étrangers.

Un défaut ordinaire des grands ouvrages est de manquer d'exactitude. On trouve dans une histoire universelle , que les Anglois ont publiée , que les Phéniciens avoient été les premiers possesseurs des Isles Baléares , & qu'ils en conserverent la domination jusqu'à ce que Quin-

tus Métellus les fit passer sous le joug Romain.

Il y a avoit déjà long-temps que les Phéniciens étoient disparus du monde quand Metellus s'y fit un nom. Ce consul , qui rendit des services si essentiels à la République , en empêchant les troupes de Catilina d'entrer dans la Gaule Cisalpine , ne mourut que cinquante-sept ans avant Jésus-Christ , & il y en avoit alors près de quatre cents que les Carthaginois s'étoient assujetti les Isles Baléares.

C'est en effet , à la quatre cent cinquante - deuxieme année avant l'ere chrétienne que l'on rapporte le commencement de leur domination sur ces Isles. Ils y bâtirent plusieurs villes , & celles qu'ils fondèrent à Minorque , sont encore aujourd'hui les principales de l'Isle. Comment se peut-il que les Romains l'aient conquise sur les Phé-

niciens qui n'existoient plus depuis long-temps , & qui , quand ils auroient existé , ne possédoient certainement plus un pays où une autre nation s'étoit si bien établie ? Mais cette histoire universelle n'est pas la seule où l'on trouve des rêves historiques.

Les Carthaginois jetterent dans Minorque les fondemens de trois villes , auxquelles ils donnerent le nom de trois de leurs plus fameux généraux ; Magon , aujourd'hui Mahon ; Jama qui est certainement Citadella , & Labon , dont il ne reste point de vestiges qui puissent indiquer , avec la certitude de la vérité , le lieu de sa fondation.

On peut , cependant , soupçonner que cette ville est aujourd'hui celle d'Alaior : sa situation presque au centre de l'Isle , & dans le point de partage , pour ainsi dire , du chemin qui conduit de Mahon à

Citadella , donne la plus forte apparence de vérité à cette conjecture. Le nom moderne qu'elle porte semble aussi la fortifier. Le B , & l'V consonne , se confondent dans la prononciation de presque tous les peuples méridionnaux. Labon se fera appelé Lavon ; la corruption du langage en aura fait Laion , ensuite Laior , & ensuite Alaïor.

Ces étimologies sont , sans doute , fort peu intéressantes. A peine s'inquiete-t-on de l'origine des villes les plus considérables. Un homme qui demeure au fauxbourg Saint-Honoré , ne se soucie guere de sçavoir que Paris n'a pas eu autrefois de limites plus étendues qu'une très-petite partie de ce qu'on appelle aujourd'hui la Cité , & qu'il se nommoit Lutece du temps de Cesar. Une ville inconnue de l'Isle de Minorque le touche encore bien moins : mais ces recherches

ne sont pas indifférentes à tout le monde, & la science des étimologies excite encore la curiosité de quelques personnes.

Le nom de Jama n'annonce guere que Citadella soit aujourd'hui la même ville. Dameto, qui a écrit l'histoire de Majorque, place même la première à quelque distance de celle-ci. Mais il n'avoit pas considéré qu'il ne subsistoit aucun vestige qui favorisât son opinion, & qu'il la démentoît de lui-même dans son histoire. Il y rapporte en effet une lettre que Saint Sévere Evêque de Minorque, écrivit le 13 Février 423. Ce Prélat dit que la ville de Jamnon (le nom primitif en étoit déjà altéré) étoit située au bout occidental de l'Isle. C'est précisément la situation de Citadella. Ce qu'il ajoute ensuite sur la distance de cette ville à Mahon, ne laisse plus de doute, &

si le nom en paroît aujourd'hui si différent , c'est que quand les Espagnols , en reprenant les ouvrages des Maures , l'entourerent de murs , de bastions & de courtines , ils lui donnerent celui de Citadella , qui exprimoit sa nouvelle forme.

Il n'est pas si aisé de décider lequel des Magon a fondé Mahon ; si c'est Magon Barcée , qui fit la guerre à Syracuse , ou si ce n'est point le pere d'Amilcar , ou même le frere d'Annibal. L'histoire Baléarique de Dameto attribue cet honneur à Magon Barcée , quoiqu'il n'ait séjourné que quelque temps dans l'Isle ; mais d'autres historiens l'accordent au frere d'Annibal , qui paroît y avoir demeuré plusieurs années. Il y en a même quelques-uns qui prétendent que c'est à lui que les Carthaginois durent la conquête de Minorque : mais il faudroit , en ce cas , la rapprocher de plus de

troupes pour détruire les lapins qui s'étoient tellement multipliés, qu'ils avoient mangé tous les grains, & causé une famine. Rome y envoyoit souvent des exilés. Ces Isles lui étoient très-attachées, & elles ne s'en séparèrent que par les révolutions qui entraînent la ruine de l'Empire.

CHAPITRE II.

Les Isles Baléares passent aux peuples du Nord, aux Sarrasins, aux Espagnols, aux Anglois & aux François.

LES Alains, les Vendales, les Sueves inonderent l'empire Romain. Ils se jetterent dans l'Espagne, & en firent la conquête. Les Baléares passerent bientôt sous leur joug.

Ces Isles n'étoient, pour ainsi dire, qu'un atôme dans le grand tourbillon qui bouleversoît l'Empire, & l'histoire, qui, à peine, est exacte sur les plus grands événemens de ce temps, ne dit presque rien des révolutions qu'elles éprouverent. Le paganisme s'y étoit établi sur la ruine de la religion des Carthaginois, & Saint Sévere dans la lettre que rapporte Dameto, atteste qu'il y avoit beaucoup de Juifs, & que le christianisme y avoit fait de grands progrès. Les Barbares s'étoient contentés de faire céder ces différens cultes à l'Arianisme qu'ils professoient, & de changer les loix & la forme du gouvernement. Ils avoient respecté tous les édifices : mais les Huns & les Visigoths passèrent aussi la mer, & dans l'accès d'un zèle qui tenoit de la fureur, ils détruisirent tous les monumens de la magnificence

Romaine , temples , autels , statues , tout fut abattu.

Ces destructeurs conserverent ces Isles depuis la 421^e. année de l'ère chrétienne , jusqu'à la 790^e. Il est vrai qu'ils n'y furent pas tranquilles pendant les cent dernières années. Les Sarrazins les y avoient attaqués dès l'an 697 , & n'avoient cessé de leur faire la guerre , jusqu'à ce qu'enfin ils les subjuguèrent entièrement.

Ces nouveaux conquérans n'y goûterent jamais eux-mêmes les douceurs de la paix. Ils furent continuellement inquiétés par les Princes chrétiens qui , excités par les Papes , ou dominés par leur propre ambition , firent plusieurs descentes dans ces Isles , sans pourtant se les soumettre entièrement. Mais Charlemagne , plus heureux , en fit la conquête en 801 , & en chassa les Maures. Ce grand Prince ne

put, cependant, les tenir longtemps unies à son Empire. Les infidèles s'en emparèrent de nouveau en 807. Les rois de Castille & d'Aragon leur faisoient alors la guerre la plus opiniâtre en Espagne. Il n'y avoit presque point d'année qui ne fût marquée par quelque sanglante bataille, ou sur mer ou sur terre, & que les Maures ne fussent forcés de se resserrer dans des limites plus étroites. Il étoit plus difficile de les attaquer dans les Isles Baléares. Jacques premier, Roi d'Aragon, qui, à cause de ses grandes qualités guerrières, fut surnommé le Belliqueux, en conçut le projet. Ils ne cessoient d'exercer des pirateries sur ses sujets qu'ils traînoient en esclavage, ils avoient insulté un ambassadeur qu'il leur avoit envoyé à Majorque pour se plaindre de ces injures : irrité de ces attentats il résolut d'en prendre une vengeance

vengeance éclatante. Les aventuriers de Gênes , de Provence & d'autres pays vinrent à son secours ; il y joignit quelques-unes de ses troupes , & forma une armée de vingt mille hommes. Il s'embarqua au port de *Salon* , en Catalogne , le premier septembre 1229 , & descendit peu de jours après dans l'Isle de Majorque. Les Maures soutinrent vivement ses attaques , mais , toujours victorieux , il acheva la conquête de l'Isle le 31 décembre en emportant d'assaut la ville de Palma , qui en est la capitale. Le partage des terres des vaincus fut la récompense de ses troupes. Il régla le gouvernement de l'Isle , & repassa en triomphe sur le continent.

Ce succès avoit porté l'allarme dans Minorque. Jacques le Bellicueux , crut cependant devoir en remettre la conquête à un autre

temps. L'année 1232 l'avoit marqué. Le Roi repassa à Majorque. Il prévoyoit que cette expédition lui coûteroit beaucoup de monde, & pour prévenir, s'il étoit possible, l'effusion du sang, il voulut essayer ce que pourroit la négociation. Il envoya donc des députés à Citadella, qui étoit alors la capitale de l'Isle. Ils demanderent avec audace qu'on lui rendît, sans hésiter, tout le pays : sa protection étoit le prix de la soumission : la moindre résistance exciteroit tout son courroux ; il falloit choisir. Les Maures virent pendant la nuit de grands feux allumés tout le long des côtes de Majorque, & s'imaginèrent que le Roi y avoit assemblé une armée toute prête à fondre sur eux. Cette idée porta la terreur dans leurs esprits, ils se soumirent.

Leur Almoxariffe ou Chef, passa aussitôt à Majorque avec quelques-

uns des principaux habitans. Ils firent hommage au Roi, lui prêtèrent serment de fidélité, & s'assujettirent à lui payer un tribut annuel.

Minorque passa ainsi sous la domination de l'Aragon, mais elle fit bientôt partie d'un nouveau royaume.

Jacques le Bellicieux, fatigué apparemment des embarras du trône, prit la résolution de terminer sa carrière dans un cloître de l'ordre de Cîteaux, & fit le partage de ses états en 1256, entre ses deux fils, Dom Pedre & Dom Jacques.

Il donna au premier les royaumes d'Aragon & de Valence, & presque toutes les autres terres qu'il possédoit sur le continent.

Et Dom Jacques avec le reste de ces terres, eut les Isles de Majorque, de Minorque, & d'Iviça, sous le titre de Roi de Majorque.

Le Roi les mit aussitôt en possession de leurs états , mais ces partages , que la nature dictoit autrefois aux souverains , n'étoient , le plus souvent , que le germe de dissensions cruelles entre leurs successeurs.

Dom Pedre murmura de ce que son pere avoit ainsi divisé la monarchie : mais il n'osa faire éclater son mécontentement qu'après sa mort. Alors , sous prétexte de faire une irruption sur les côtes d'Afrique , il équipa une flotte , & vint tomber sur Minorque qu'il rendit sa tributaire.

Dom Alphonse , son fils , hérita de son royaume & de ses ressentimens. Il ne regarda les Maures de Minorque que comme des Pirates , & il résolut de les exterminer.

Il n'eut pas sitôt conçu ce dessein , qu'il rassembla dans le secret une

grande armée, & équipa une flotte pour la transporter dans l'Isle.

Mais quelques précautions qu'il eût prises pour cacher ses projets, les Maures en avoient été avertis, & l'Almoxariffe avoit eu le temps de faire venir d'Afrique de secours considérables, & de se préparer à faire la résistance la plus vigoureuse.

Ce fut en 1287, qu'Alphonse mit à la voile. Les Maures l'attendoient sur le rivage, & ses soldats ne mirent pied-à-terre, que pour combattre. Ils s'animerent d'un tel courage, que l'Almoxariffe fut presque entièrement défait. Ses troupes se rallierent, & furent encore vaincues. Il ne lui restoit qu'une ressource; c'étoit de se retirer sur le Mont-Sainte-Agathe, & il y parvint.

Le monarque signala son audace par beaucoup d'efforts extrême-

ment hardis qu'il fit pour forcer cette place , & les troupes , animées par sa présence & par son exemple , firent des prodiges de valeur. Mais la situation de cette forteresse sur le sommet d'une haute montagne escarpée , & sans accès praticable , & où une poignée de soldats pouvoit se défendre contre une armée entière , fit perdre tout espoir à Alphonse de la pouvoir emporter autrement que par famine.

Les Maures n'y avoient que peu de provisions , & l'Afrique n'avoit plus de secours à leur fournir. Ils considérèrent qu'une plus longue résistance pouroit irriter le vainqueur , & ils demandèrent à capituler. La convention fut que ceux qui pouroient payer leur rançon , feroient transportés en Afrique , avec toute sûreté , & que les autres porteroient les fers de l'esclavage.

Sainte-Agathe se rendit donc au Roi, le 17 Janvier 1287. L'Almo-xariffe, sa famille & environ cent autres personnes de marque s'em-barquerent pour passer en Affrique. Leur destin n'étoit pas d'y arriver : ils périrent tous, & l'on prétend même que ce fut par les ordres d'Alphonse, qui avoit recommandé à l'équipage de les noyer.

Les autres Maures, au nombre de plus de vingt mille, devinrent esclaves.

Cet événement fit absolument cesser la domination des Mahométans à Minorque; elle y avoit subsisté près de cinq cents ans malgré les efforts réitérés des Princes chrétiens, les exhortations des Papes, & les ligues qu'on avoit formées pour l'anéantir.

Alphonse, à l'exemple de Jacques le Bellicieux, distribua les

terres des vaincus à ceux qui l'avoient secondé dans son entreprise. Le christianisme devint la seule religion , & l'on institua à l'honneur du conquérant une procession solennelle, qui se fait encore tous les ans avec beaucoup de pompe. La mémoire de la réduction de Majorque s'est également perpétuée à Palma , par une cérémonie semblable.

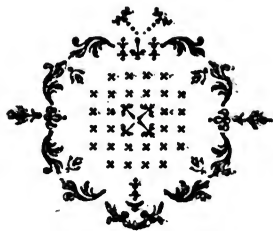
Ce ne fut cependant qu'en 1343 , que ces Isles furent absolument réunies à la couronne d'Aragon , sous le regne de Pierre III. Pendant cet intervalle , & depuis , jusqu'à l'entière destruction des Maures sur le continent , elles ne jouirent pas d'une tranquillité parfaite. Ce peuple turbulent les inquiétoit souvent par des invasions subites , dont le pillage & l'esclavage de quelques habitans étoient toujours les suites : mais il ne paroît pas qu'il ait ja-

mais fait d'armement dans le dessein de les reconquérir.

Telle est l'histoire de Minorque jusqu'à sa réunion au domaine des Rois d'Espagne , & c'est tout ce que l'on en a pu apprendre. Les deux révolutions qu'elle a essuyées depuis , sont plus connues & plus intéressantes. Les Anglois, sous le commandement du Major général Stanhope , en firent la conquête en 1708 , pour les alliés , lors de la guerre de la succession d'Espagne , & ils la conserverent à la paix d'Utrecht , parce qu'ils s'y étoient trop bien établis. Les fortifications qu'ils y ont successivement ajoutées sembloient la mettre à l'abri de toute attaque heureuse : mais les François parurent en 1756 , & l'audace , guidée par la prudence , les conduisit à une victoire qui jeta la terreur jusques dans Londres.

Une main plus exercée s'est chargée de tracer ces deux événemens , & d'en composer le second volume de cette histoire.

Mais la carrière qui nous reste à remplir n'est pas sans intérêt. Nous avons donné la division de l'Isle : sa description topographique nous reste à faire. Les mœurs des habitans , leur gouvernement , leur commerce , l'histoire naturelle , l'agriculture , les antiquités sont des objets également susceptibles de piquer la curiosité.



CHAPITRE III.

Description topographique du termino de Mahon.

LA ville de Mahon , capitale de ce termino , l'est en même temps de toute l'Isle : mais c'est une prééminence dont elle ne jouit que depuis qu'elle est sous la domination des Anglois. Son voisinage du meilleur port de l'Isle , & du château Saint-Philippe , unique forteresse considérable qu'il y ait dans le pays , les engagea à en faire le siege du gouvernement , & à y transférer les cours de justice , qui étoient à Citadella.

Mahon étoit anciennement entourée d'un mur dont il reste encore des parties entieres en plusieurs endroits. On a construit de-

puis, hors de l'enceinte ; un grand nombre de maisons qui forment d'assez beaux fauxbourgs, & dont les rues ne cèdent point en régularité à celles de la ville. C'est sur une hauteur escarpée, & d'une atteinte difficile du côté du port, qui en est dominé, qu'elle est bâtie. Cette élévation lui donne une perspective fort étendue & la fait jouir en même temps d'un air plus salubre : on y est moins tourmenté par les mouches, que dans tout le reste de l'Isle. Ces insectes qu'on y nomme *Musquita*, & que nous appellons Bourdons, sont très-incommodes pendant les grandes chaleurs de l'Été.

Les maisons sont, en général, bâties de pierre. Les unes sont couvertes de tuiles ; le toit des autres est horizontal, & en forme de terrasse. La matière qui sert à faire ces terrasses est la même que celle

qu'on emploie pour faire les planchers : c'est un ciment fossile très-solide. Les matériaux sont à si bon marché , la main-d'œuvre coûte si peu , & les maçons sont si adroits que les ouvrages qu'ils entreprennent sont faits avec beaucoup de promptitude , & n'occasionnent pas le dixieme de la dépense qu'ils causeroient en Angleterre.

Il est rare de trouver des chambres qui ne soient pas voûtées en pierre dont l'épaisseur varie selon le poids que les voûtes ont à supporter : elle n'est quelquefois que de deux pouces. Ces voûtes partent toujours des quatre angles de la chambre. Lorsqu'elles sont faites on en remplit les cavités supérieures , & on les nivelle : cela sert de base au plancher du premier étage. Si on veut avoir un toit applati , on élève une seconde voûte ; on la remplit , & on la terrasse comme

la première : la maison se trouve ainsi toute construite sans y avoir employé de bois, & cette circonstance est fort intéressante dans un pays où il est excessivement cher. Les habitans y trouvent un autre avantage; c'est qu'ils sont à l'abri des incendies.

La méthode de soutenir les voûtes, en les construisant, est assez singulière. Les ouvriers n'ont pas besoin d'étayes ceintrées pour les faire avec exactitude; & c'est à la nature de leur ciment qu'ils doivent cette économie. Après avoir taillé avec beaucoup d'attention la pierre qu'ils veulent employer, ils la posent dans l'endroit où elle doit rester à demeure, & la soutiennent en l'air par le moyen d'une simple perche. Dès qu'elle est placée, ils mettent du mortier tout autour des jointures, en observant de laisser au sommet un petit trou pour

recevoir leur ciment : ils le tiennent assez fluide pour qu'il puisse se répandre en un instant dans toutes les jointures. Une de ses propriétés est de s'endurcir sur le champ, & de sceller fortement les pierres qu'il réunit. La perche alors devient inutile, on la retire & on la porte sous une autre pierre. La voûte se trouve achevée en très-peu de temps.

Veut-on couvrir la maison de tuiles ? Cette opération n'est peut-être pas moins curieuse. On élève au milieu de la chambre qui doit servir de grenier, une arcade légère qui tient lieu d'arbalétrière, & sur laquelle on appuie les bouts supérieurs des chevrons, dont les autres bouts portent sur les murs de côté. Ces chevrons sont espacés de deux pieds, & presque toujours tortus & noueux, parce qu'ils proviennent du cru du pays, qui

produit peu de bois propre à la charpente.

Les lattes ne sont point en usage. On se sert pour remplir le vuide que laissent les chevrons d'une espee de roseau qui croît abondamment dans l'Isle, & qui ressemble à ceux qu'on emploie dans les manufactures de drap : ces roseaux liés ensemble, suppléent à merveille aux lattes, & sont d'une très-longue durée.

Ils ne feroient cependant pas un corps assez ferme, ou plutôt assez uni pour y coucher les tuiles si l'on ne prenoit une précaution : on y étend une légère couche de terre glaise. Dès qu'elle est sèche on y met les tuiles dont la forme ne varie point dans toute l'Isle. On peut aisément se la figurer en se représentant un tuyau de terre un peu plus large à un bout qu'à l'autre, & qu'on a coupé dans toute sa lon-

gueur par le centre ; cette section produit deux tuiles. On en pose une rangée sur le côté convexe , en observant que la tuile supérieure couvre de quatre pouces celle qui est au-dessous (a) : par ce moyen la partie creuse de cette rangée de tuiles , se trouve à l'extérieur. On en met alors une autre rangée dont le côté concave est en dessous , & que l'on place de manière qu'elles s'engrangent , pour ainsi dire , dans les autres. Toutes les jointures sont alors enduites de mortier , & la couverture entière se fait ainsi successivement. La pente qu'on donne aux toits est considérable. C'est tout le contrai-

(a) C'est ce que nos Couvreur appellent le *Pureau*. On le tient de quatre pouces à Minorque , pour tout ce qui s'appelle bon ouvrage ; il n'est que de deux pouces pour l'ouvrage ordinaire.

re de ce qui se pratique dans les pays où il tombe beaucoup de neige; on les y tient presque aplatis : mais à Minorque où il n'en tombe que rarement, cette précaution est inutile.

La pierre est d'une fort bonne qualité, & cède aisément, au sortir de la carrière, aux impressions de la scie & du marteau, mais elle s'endurcit beaucoup à l'air. On n'a pas besoin de creuser la terre pour s'en procurer, il s'en trouve assez à la superficie, & même à découvert. On la tire par quartiers, auxquels on donne le nom de *canton*, ils ont deux pieds de long sur un pied carré. Douze de ces quartiers, qui font vingt-quatre pieds cubes, ne coûtent sur place tous taillés & dressés au marteau, que trois livres de France à-peu-près.

La pierre à chaux n'est ni moins

abondante ni moins bonne. Les fourneaux dans lesquels on la calcine sont construits au milieu des bois , afin d'y entretenir le feu plus aisément.

Ce ciment précieux dont on a déjà parlé , s'appelle *Guish* : c'est une espece de gypse dont la couleur tire généralement sur le gris. Il est d'une dureté médiocre , & plus ou moins transparent selon qu'il est ou plus gris ou plus blanc. On le tire du sein de la terre par des puits assez voisins les uns des autres.

Il faut aussi le faire calciner. Lorsqu'on veut l'employer , on le délaye dans une quantité d'eau proportionnée à l'usage auquel on veut l'appliquer. Le contact de l'eau le fait entrer dans une effervescence violente qui se calme peu à peu.

Les maisons qu'habitent la noblesse & la bourgeoisie aisée, sont communément bâties sur deux ou trois côtés d'une cour quarrée, & quelquefois tout autour. Elles ont, en général, deux étages. Le rez-de-chaussée est distribué en cuisines, offices & chambres de domestiques : les appartemens sont au premier étage. Le second ne sert que de grenier, & il en faut nécessairement avoir de fort vastes, parce que les fermiers ne payent leurs rédevances qu'en denrées du cru qu'ils cultivent.

Il est rare que l'épaisseur des murs de la plus grande maison soit de plus d'un canton : mais on en donne beaucoup moins à ceux des maisons du peuple, qui malgré cela, sont très-solides. Cela vient de ce qu'elles n'ont en général que dix ou douze pieds de haut, &

de ce qu'on lie avec le *Guish* toutes les pierres qui entrent dans leur construction.

Le luxe de la boiserie & des tapisseries n'a point encore pénétré à Minorque. On s'y contente de blanchir le dedans des maisons : les personnes aisées y employent du blanc d'Espagne.

Les portes des maisons sont assez belles : mais en revanche on tient les escaliers si étroits qu'ils en sont incommodes.

Voilà à peu-près l'idée que l'on doit prendre des habitations des Minorquains.

A l'égard de leurs édifices publics , on peut dire qu'ils sont le fruit des efforts d'un peuple indigent qui fait tout ce qu'il peut pour embellir sa patrie. En les considérant sous ce point de vue, on y trouve une espèce de magnificence ; la principale Eglise de Mahon est

fort grande , & d'une belle ordonnance gothique.

Les Eglises sont généralement sombres. On n'y laisse pénétrer le jour que par une ou deux des croisées les plus élevées : les autres sont bouchées par des murs de maçonnerie. Une foule de petites lampes , placées dans des lustres , répandent une lumière obscure. On ne sçait si les Prêtres ont eu recours à cette obscurité pour inspirer une dévotion plus recueillie au peuple , ou si l'on a maçonné les croisées pour tenir les Eglises plus fraîches dans un pays où il fait excessivement chaud : ce qu'il y a de certain , c'est qu'on ne les a supprimées qu'après coup : on voit qu'elles ont été ouvertes.

Il y a à Mahon un couvent de Cordeliers , & un autre d'Augustins. Les Religieuses de Sainte Claire y ont aussi un Monastere. Ces

édifices sont moins beaux qu'ils ne sont vastes : ils sont cependant assez commodes. Les chapelles en sont ornées de sculptures qui ne sont pas sans prix.

Rien n'est plus irrégulier dans la construction que la maison du Gouverneur. C'est un assemblage sans goût de plusieurs édifices bâtis , l'un après l'autre , & de divers ordres d'architecture. Cependant les appartemens qu'on y a pratiqués dans les derniers temps , répondent à la grandeur & à l'état du maître qui les habite. Les hôtels des Gouverneurs sont presque par-tout exposés à ces irrégularités : chacun a l'ambition de marquer le temps de son administration par quelque édifice ; & cela se fait souvent aux dépens de la symmétrie qu'exigeroit ce qui a été fait auparavant. Un grand qui peut, au gré de son autorité, con-

tribuer au bonheur , ou au malheur du peuple qu'il gouverne , s'embarrasse-t-il d'élever , de détruire & de recommencer un bâtiment nouveau ? Il ne consulte que son caprice & l'idée qu'il se forme des choses qui peuvent concourir à lui procurer toutes ses commodités.

La garnison de Mahon est ordinairement composée d'un Régiment. Les Officiers ont chacun une maison marquée pour se loger. A l'égard des soldats, ils sont dispersés dans les maisons des petits bourgeois, que l'on convertit en casernes. Ceux qui sont ainsi forcés de quitter leur habitation pour la céder à ces hôtes désagréables , en reçoivent une petite indemnité des Magistrats , & se logent où ils peuvent. La ville fournit aux Officiers & aux Soldats une certaine quantité de bois & d'huile.

Le

Le bois est si cher qu'à peine on en donne assez pour préparer le thé du matin deux fois la semaine : mais un subalterne a suffisamment d'huile pour alimenter toujours la lumière d'une lampe.

Les rues de la ville sont fort étroites , & ne sont point pavées. Le roc se fait voir presque par-tout , & il est si inégal dans certains endroits que l'on souffre beaucoup en marchant.

La base de la montagne sur laquelle la ville est bâtie , offre au bord de la mer un très-beau quai , dont la longueur & la largeur sont considérables. Le bout occidental est consacré à la marine , à l'exception des mâtures qui sont déposées de l'autre côté du port ; on y voit une grande quantité de provisions navales de toutes espèces toujours prêtes pour carener & réparer les vaisseaux de Sa majesté.

Tout cela est distribué dans des magasins très-commodes. Il y a assez d'eau pour que les plus grands vaisseaux puissent approcher du quai. Il seroit à souhaiter qu'on y pratiquât un chantier sec, & cet ouvrage ne seroit, peut-être, pas si difficile qu'on se l'imagine. On en retireroit l'avantage de ne plus courir le risque, en carenant les vaisseaux, d'en endommager les mâts & les œuvres, comme cela arrive souvent : mais *non nostrum tantas*.

C'est la partie orientale du quai qui est destinée aux marchands. On y trouve aussi la maison de la *Pratica*, où les Patrons des vaisseaux, qui arrivent, sont obligés, avant d'obtenir la permission de trafiquer, de faire voir leurs certificats de santé.

Il y a un petit couvent de Carmes sur le chemin du fort Saint-

Philippe , à une petite distance de Mahon. Ces Moines avoient commencé à construire une superbe maison que le gouvernement n'a pas voulu qu'ils continuassent. Lorsqu'on ouvrit la terre pour en jeter les fondemens , on trouva une grande quantité de monnoie Romaine , de lampes , d'urnes , & de lacrimatoires.

Cela fait croire à quelques personnes que la ville de Mahon avoit autrefois été bâtie sur ce terrain. Mais comment concevoir que des antiquités Romaines puissent prouver une fondation Carthaginoise ? Magon est universellement reconnu pour avoir bâti cette ville , & lui avoir donné son nom. Il se pourroit , à la vérité , que les Romains l'eussent rebâtie. Mais ne seroit-il pas également probable , en ce cas , qu'ils ne la rebâtirent que sur l'ancienne , & peu à peu comme nous dé-

molifions nos vieilles maisons pour en construire de neuves sur le même terrain. Ces antiquités , & cette multitude de sepulchres , taillés dans le roc , paroissent n'offrir tout au plus que les tristes vestiges d'un ancien cimetiere romain. Il étoit défendu par une loi des douze tables d'enterrer ou de brûler les morts dans les villes , & la coutume de les inhumer hors de leur enceinte avoit été en usage chez presque toutes les nations , & particulièrement chez les Grecs , & chez les Juifs.



CHAPITRE IV.

Continuation du précédent.

ON trouve à la distance d'un mille au - dessous de la ville de Mahon , un endroit qu'on appelle la Caverne angloise. C'est-là que les flottes se pourvoient d'eau douce , & que le port est le plus large ; il a environ un mille de traverse.

L'Isle du Sang est un peu plus bas : elle seroit au milieu du port s'il n'y avoit pas un peu plus de distance vers Mahon : c'est aussi de ce côté que l'eau est la plus profonde. L'Hôpital des Matelots est dans cette Isle. Le Gouverneur , le Chirurgien , & même le Commandant de la flotte y ont des appartemens. Le séjour en est très-agréable pendant l'été , parce qu'on y jouit de l'air frais de la mer. La

surface de l'Isle a douze acres , & l'on pouroit y construire beaucoup d'autres édifices d'où l'on jouiroit de l'aspect délicieux de terrains bien cultivés , entrecoupés par des rochers arides , des précipices , des maisons dispersées çà & là. La ville & le fort de Saint-Philippe , le Philippet , la tour du Signal s'offriroient également en perspective ; & tout cet ensemble , si l'on plaçoit ailleurs l'Hôpital , feroit de cette retraite le séjour le plus agréable qu'il y ait à Minorque pour un esprit contemplatif.

C'est au Chevalier Jennings , qui commandoit en chef la flotte Angloise dans la Méditerranée en 1711 , que l'on doit l'établissement de l'Hôpital. Il coûta près de 100000 livres à construire. Celui qui existoit auparavant n'étoit ni si beau , ni si commodément situé.

Presque vis-à-vis l'Isle du Sang , & sur le côté du port où la ville de Mahon est située , on voit une cavité à laquelle on donne le nom de Caverne aux huîtres , à cause de la quantité prodigieuse de ces coquillages qu'on y trouve. Elle est taillée dans le roc , exposée au Nord-Est , à l'abri du soleil. La fraîcheur du lieu excite à y faire des promenades pendant l'été , qui est le seul temps où l'on puisse pêcher les huîtres. Il n'y a que les Espagnols qui osent s'exposer aux dangers qui accompagnent cette pêche. Elle est assez singulière. Il faut être deux. L'un se deshabille , attache un marteau à sa main droite , fait le signe de la croix , se recommande à son patron , & se jette dans la mer. Ce n'est qu'à dix ou douze brasses de profondeur qu'il trouve les huîtres. Il en détache du rocher autant qu'il peut en

porter sur son bras gauche, & frappant du pied, il remonte sur l'eau. On l'aide à rentrer dans le bateau, &, tandis qu'il se ranime en buvant un verre d'eau-de-vie, son camarade s'apprête à faire ce qu'il a fait.

Ces huîtres sont de deux espèces. Les Espagnols mangent avec avidité les rouges qui sont très-mauvaises; les blanches sont délicieuses.

En voguant de-là à Saint-Philippe, on laisse l'Isle de la quarantaine sur la gauche. Elle est plus petite que l'Isle du Sang, & plus près du rivage du *Cap Mola*. C'est dans cette Isle, lorsque la peste désole les côtes de Barbarie & du Levant, que les vaisseaux, qui en viennent, sont obligés de faire quarantaine. La moindre négligence sur un point aussi essentiel, seroit inexcusable. Le voisinage des côtes de l'Afri-

que, le ravage que la peste fit à Marseille en 1720, & qui ne sera pas sitôt oublié, l'idée ou la certitude que l'on a, qu'elle regne presque tous les ans à Alger, rendent les Minorquains extrêmement attentifs à cet égard. Mr. Armstrong raconte que, pendant son séjour à Minorque, deux galeres Algériennes, qui n'avoient point trouvé de Port où on voulût les recevoir, forcerent leur passage dans celui de Mahon, à travers le feu des batteries. Il y avoit long-temps qu'elles étoient en mer, & la peste ne les infectoit point. Les équipages mouroient de faim, & ils résolurent de tout risquer dans l'espoir d'éviter une mort aussi affreuse.

De l'Isle de la Quarantaine, on va au Château Saint-Philippe. Il est situé à l'entrée du Port. Il lui sert de clef, & c'est la principale fortification de l'Isle. L'auteur An-

glois n'en a pas donné une description bien détaillée dans la crainte qu'elle ne fût nuisible à sa patrie : on ne peut sans doute, que le louer de cette délicatesse. Nous l'imiterons par un autre motif : cette description entre trop naturellement dans l'histoire de la conquête de Minorque, par M. le Maréchal Duc de Richelieu, pour que nous ne la laissions pas à faire à M. de la Dixmerie, qui s'est chargé de cette partie intéressante.

Ainsi tout ce que nous dirons du fort Saint-Philippe se bornera à de simples accessoires qui paroissent étrangers à la forteresse.

Il y a une chapelle où se fait le service divin selon le rit Anglican, & c'est la moins ornée de toutes celles de l'Isle. Les gouverneurs Espagnols demeuroient à Citadella, & n'en prenoient aucun soin : les nôtres auroient, peut-être, dû son-

ger à la décorer : on y enterre les morts , & c'est , peut être , aussi ce qu'ils ne devoient pas souffrir. La seule chose qui puisse rendre cette coutume excusable , c'est qu'on y lit une inscription qui rappelle la mémoire de M. Kane , Brigadier des Troupes de la Grande Bretagne , & Gouverneur de cette Isle. C'étoit un des plus habiles Officiers de son temps. Il joignoit à tous les talens militaires , les qualités qui attirent l'estime générale des hommes. Quand il arriva à Minorque , l'Isle étoit presque dépourvue de bétail. On n'y trouvoit que des chèvres , & la volaille étoit plus rare que le gibier. Il fit venir de France , d'Italie & de Barbarie , une quantité considérable de bêtes à cornes , de moutons , de volaille & d'œufs. Il en fit la distribution parmi les La-

boueurs & les Payfans , les encouragea à en augmenter & perpétuer la race en fixant le prix auquel ils pouroient les vendre. Son administration fut si douce qu'il réconcilia les Minorquains au Gouverneur Anglois qui les avoit traités avec dureté. Les troupes observoient la plus exacte discipline. Les chemins étoient montueux , remplis de pierres. Il en fit ouvrir un magnifique dans toute la longueur de l'Isle depuis Citadella , jusqu'au fort Saint Philippe. Enfin , si l'on écrivoit la vie de cet homme aimable , on auroit beau ne dire que la vérité , ceux qui ne l'ont pas connu , croiroient que son histoire ne seroit qu'un panégyrique de la flatterie.

Le fort Charles , la redoute de la Reine , un autre ouvrage , auquel on a donné le nom de Mal-

borough , & plusieurs autres fortifications dépendent du fort Saint-Philippe.

L'auteur calcule la résistance que la garnison , qui étoit alors à Mahon , pouvoit faire contre les Espagnols , qui étoient alors en guerre avec les Anglois. Elle étoit composée de deux mille cinq cents hommes effectifs.

» Quoique je ne doute point ;
» dit-il ; de la valeur de nos trou-
» pes , je suis persuadé qu'un enne-
» mi puissant & bien pourvu de
» tout ce qui est nécessaire pour
» une telle entreprise , se ren-
» droit bientôt maître de la place.

» Mais tant que nous le ferons
» nous-mêmes de la mer , nous
» n'avons rien à craindre. Les Es-
» pagnols ne pourront jamais ras-
» sembler un assez grand nombre de
» vaisseaux pour envahir & sub-

» juguer Minorque : ils ne pou-
» roient échapper à la vigilance de
» nos flottes, qui les intercepte-
» roient dans leur route. Mais si
» nous supposions une foule de
» malheurs qui nous forçassent à
» leur céder l'Empire de la mer,
» cette place alors tomberoit sans
» remède entre leurs mains, &
» participeroit à la calamité publi-
» que. Heureusement qu'il faut es-
» pérer que le Roi d'Angleterre
» pourra toujours parler au Roi
» d'Espagne, comme Virgile fait
» parler Neptune.

*Non illi imperium pelagi, sævumque tridentem
Sed mihi sorte datum, tenet ille immania sacra.*



CHAPITRE V.

Continuation du précédent.

LES logemens des Officiers, les Caernes, l'Eglise & quelques centaines de maisons habitées par les Espagnols, forment le fauxbourg Saint-Philippe. On a successivement donné une telle étendue aux ouvrages du château, que le glacis touchoit presqu'aux maisons dans quelques endroits. Cela auroit pu favoriser les approches de l'ennemi, couvrir ses travailleurs, & faciliter l'établissement de ses batteries: on a détruit ces maisons, & on les a rebâties plus loin. Il y a actuellement entre les fortifications & le fauxbourg, une grande Esplanade dégagée, & ouverte de tous côtés.

Le Commandant de la garnison est logé sur la petite parade , & l'est fort mal. Les autres Officiers sont dispersés dans les maisons du fauxbourg , où ils se logent à leurs dépens. Cette nécessité les a engagés à faire bâtir des maisons qu'ils louent ou qu'ils vendent facilement à ceux qui viennent prendre leur place quand ils sont obligés d'aller dans d'autres garnisons de l'Isle , ou rappelés en Angleterre.

La maison del'Ingénieur en chef, fait face à la parade. Elle est d'une construction singuliere , mais d'une grande commodité , ouverte à l'air libre , & dans un très-beau point de vue.

Il y a ici un endroit dont le nom est commun à plusieurs autres qui se sont formés de la même maniere. C'est un terrain qu'on appelle Barranco. Il est certain que l'eau de

cet endroit du port qu'on nomme la caverne Saint-Etienne s'étendoit où il est. Mais les pluies, les torrens subits & rapides y ayant entraîné successivement les parties les plus déliées des terres élevées, elles s'y sont ramassées, & ont formé avec le temps une piece de terre très-fertile, qui sert de potager à Saint-Philippe. Sa surface n'est que peu élevée au-dessus du niveau de la mer. Les fruits, les herbes, les racines, & tous les legumes que connoissent les Minorquains y viennent en abondance; & c'est ainsi que se sont formés tous les Barancos que l'on voit à la tête des grands & petits ports de l'Isle. Partout où la mer est unie & sans marée, qui puisse emporter les terres que les pluies & les torrens y charient, il doit se former des *Barancos*, qui s'agrandissent toujours.

La caverne de Saint-Etienne est une petite baye que la Nature a formée dans le roc. Elle peut servir de retraite , en cas de siege , à des bateaux chargés de provisions , qu'il feroit difficile de faire parvenir à la garnison par le port.

L'Aire de Mahon, surnommé l'Isle des Lapins , est dans ce voisinage. Elle est séparée de Minorque par un détroit de deux milles qui est très-dangereux pour les vaisseaux de charge , à cause de ses bas-fonds. Cette petite Isle n'est presque qu'un rocher stérile, où cependant il y avoit autrefois beaucoup de lapins. Il a aussi été un temps où l'on y faisoit une grande quantité de sel , qui étoit exempt de tous droits , tandis qu'on en exigeoit de considérables sur celui qu'on faisoit dans l'Isle de Minorque : mais à présent on n'y en fait presque plus.

Ce que les voyageurs nous disent de merveilleux des endroits qu'ils ont vus ne doit pas nous étonner : il faut s'attendre à leurs descriptions romanesques , mais on doit être surpris que le Cardinal de Rets les imite , & qu'il fasse un séjour enchanté du Port-Mahon : voici ce qu'il en dit dans ses mémoires , édition d'Amsterdam , 1718 , tom. premier , pag. 301.

» Port-Mahon est le plus beau
» de la Méditerranée — son embouchure est fort étroite , &
» je ne crois pas que deux Galeres à la fois y pussent passer en voguant.
» Il s'élargit tout d'un coup , & fait
» un grand bassin oblong , qui a
» une demi-lieue de long. Une
» grande montagne , qui l'environne
» de tous les côtés , fait un théâtre
» qui , par la multitude & la hauteur des arbres dont elle est couverte , & par les ruisseaux qu'elle

» jetté avec une abondance prodigieuse , ouvre mille & mille scènes qui sont , sans exagération , plus belles que celles de l'Opéra ; cette même montagne , ces arbres , ces rochers couvrent le port de tous les vents , & dans les plus grandes tempêtes , il est toujours aussi calme qu'un bassin de fontaine , & aussi uni qu'une glace — Minorque donne encore plus de chair , & de toutes sortes de victuailles nécessaires à la navigation , que Majorque ne produit de grenades , d'oranges & de limons — Dans ce beau lieu la chasse étoit la plus belle du monde en toute sorte de gibier , & la pêche en profusion.

C'est ainsi que l'on pourroit décrire les Isles de Circé & de Calypso. Mais ce brillant coloris ne convient guère à Mahon. Le port n'est point environné par une

montagne , quoique les bords en soient élevés en certains endroits. Loin qu'il y ait une multitude de grands arbres , les petits mêmes y sont rares , & il n'y a pas d'apparence qu'il y en ait jamais eu un plus grand nombre. Ces ruisseaux , ces cascades si agréables n'existent pas ; ce port calme & tranquille est souvent agité par des coups de vent subits & terribles , qui font périr les bateaux ; & ce que le Cardinal dit de Majorque n'est pas plus vrai. Elle a toujours produit ce qui est nécessaire à la vie bien plus abondamment que Minorque.

L'entrée du port exige des précautions. Il ne faut point perdre de vue le Mont-Toro en ligne droite avec le milieu du port , jusqu'à ce que l'on soit à hauteur de l'Isle du Sang , & il faut observer de ne point trop approcher de Philippet où l'on trouveroit un ro-

cher sous l'eau. On est alors à neuf ou dix brasses d'eau sur un bon fonds. Veut-on passer au-delà ? il faut laisser l'Isle du Sang à droite , & l'on trouve par-tout assez d'eau jusqu'au quai de la ville. Du côté du Cap Mola , au contraire , il y a beaucoup de bas fonds , & il faut sans cesse , avoir recours à la sonde.

Le fort Saint-Philippe est orné d'un quai très-commode pour les vaisseaux. Un peu plus bas de l'autre côté , & dans l'endroit le plus étroit du port , est le fort Philippet. Il y a un magasin à poudre & une batterie de canons à fleur d'eau pour défendre l'accès du port ; quelques vaisseaux se sont malheureusement mépris quelquefois sur la véritable entrée , & se sont engagés dans une ouverture qui se trouve entre le fort Philippet & le rivage du Cap-Mola , & y ont péri. La tour du signal est sur le sommet de ce Cap.

C'est de-là que la garnison est avertie de l'approche des bâtimens maritimes. Un bouchon tendu désigne un petit navire , & les boulets indiquent les vaisseaux. On en expose autant que l'on apperçoit de bâtimens , & on les place toujours du côté que se fait la découverte. Le signal d'une flotte est un pavillon.

Le Cap-Mola est une terre haute presqu'entièrement séparée de l'Isle par la caverne de Philippet , & une petite baye du côté du Nord. On pense généralement qu'on en pourroit faire à peu de frais une forteresse de la plus grande résistance.

Ce Cap est entouré de tous côtés de précipices affreux & inaccessibles , à l'exception du côté du port. Sa hauteur même est très-considérable vers la langue de sable qui le joint à l'Isle. Il ne faudroit pas faire un ouvrage bien dif-

ficile pour qu'il devînt lui-même une Isle.

Cette situation est si avantageuse que les Anglois y avoient commencé plusieurs grands ouvrages qu'ils n'ont pas ensuite jugé à propos de continuer, & en voici la raison. La maniere dont ils s'étoient emparés de Minorque leur fit craindre avec justice que les Espagnols ne fissent des efforts pour les en chasser. Ils ajouterent alors quelque chose à la hâte aux fortifications de Saint - Philippe. La paix d'Utrecht les ayant confirmé dans la possession de l'Isle ils profiterent de ce temps de tranquillité pour commencer des ouvrages au Cap-Mola , mais sur le bruit qui se répandit bientôt que l'Espagne faisoit des préparatifs pour les attaquer , ils cessèrent ces travaux , & porterent leurs soins à faire de nouvelles

velles augmentations à Saint-Philippe, & cette forteresse, étant devenue formidable par l'étendue & par le nombre de ses ouvrages extérieurs qui avoient coûté des sommes immenses, parut alors trop précieuse pour la demanteler. On négligea le Cap-Mola, & l'on ajouta toujours depuis quelques nouveaux ouvrages au fort Saint-Philippe.

Au bout supérieur du port est un grand Baranco qu'on appelle les jardins de Saint-Jean. C'est le principal potager de Mahon. Il produit, ainsi que les autres Barancos, une si grande quantité de fruits & de légumes qu'il n'y a peut-être point de pays qui soit plus abondamment fourni de productions potageres que Minorque, elles y sont à très-bon marché. Le séjour des flottes en fait cependant augmenter un peu le prix dans l'occasion.

Santa-Gracia est une petite ville qui n'est éloignée de Mahon que d'un mille vers le midi. Ses dômes, ses clochers lui donnent de loin un air de grandeur qu'elle perd quand on y arrive. C'est cependant un endroit fort agréable. Les jardins en sont propres & bien cultivés.

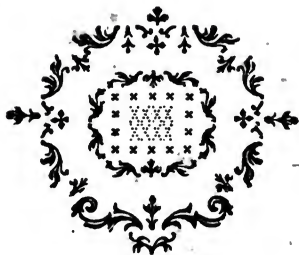
A l'opposite, c'est-à-dire au Nord, & à quatre milles de Mahon on trouve les Buferas. Ce mot en langue arabe signifie lac. Les Buferas abondent en Mulets délicieux, & en quelques autres especes de poissons. Il s'y rassemble l'hiver une quantité prodigieuse de différens oiseaux. L'eau en est salée parce qu'ils ne sont séparés de la mer que par des sables à travers lesquels elle filtre aisément : aussi la surface de ces lacs est-elle toujours à-peu-près à la même hauteur que celle de la mer. Il y a cependant quelques

fois une différence remarquable. Lorsque les vents soufflent de l'Orient , la mer se retire plus vite que l'eau des lacs ne peut filtrer : alors l'eau des lacs est plus élevée que celle de la mer. Quand , au contraire , ce sont les vents du Couchant qui règnent , la mer se gonfle avant que la filtration ait pu augmenter le volume d'eau des lacs , & ils se trouvent alors plus bas.

Assez près des Buferas est l'Isle de Colomba. Elle a été ainsi nommée à cause de la quantité immense de pigeons sauvages qui se retirent dans ses rochers escarpés. On y a trouvé quelques échantillons de mine de cuivre , mais qui ont annoncé qu'elle étoit si pauvre , qu'on n'en retireroit pas même les frais de l'exploitation. Il est vrai qu'ils n'avoient été détachés que de la surface du roc , & que , peut-être,

on en trouveroit de plus riches en creusant la terre : mais la rareté du bois seroit toujours un éternel obstacle qui empêcheroit de profiter de cette découverte.

Le termino * de Mahon , n'offre plus rien d'assez remarquable pour mériter une description.





CHAPITRE VI.

*Description topographique du
termino d'Alaior.*

ON a déjà parlé de ce chemin qui traverse l'Isle depuis le château Saint - Philippe jusqu'à Citadella. M. Kane le fit diriger dans une ligne aussi droite qu'il fut possible dans un pays montagneux & irrégulier. Ce plan força nécessairement à laisser de côté plusieurs villes, & même des capitales de Terminos, à travers lesquelles il passoit. Celle d'Alaior eut ce sort : elle est aujourd'hui à un demi-mille à la gauche du grand chemin.

Après Mahon & Citadella, c'est la plus belle ville de toute l'Isle. Elle est sur une hauteur & assez bien bâtie, quoique les rues en

soient très-étroites , & qu'elles n'aient pas d'autre pavé qu'un roc inégal qui blesse les pieds. La grande Eglise est gothique , très-ancienne , & ornée d'une tour carrée , du haut de laquelle s'élève une fleche légère que l'on voit de très-loin.

Le premier édifice qui frappe la vue en entrant dans la ville , est une autre Eglise fort belle bâtie en pierre de taille. Elle est simple au dehors ; mais l'intérieur est orné , ainsi que toutes les Eglises de l'Isle , de peintures & de sculptures , telles que le génie des naturels les a pu produire.

On en remarque plusieurs morceaux qui se distinguent aisément de la foule. Ce sont ceux d'un sculpteur , qui , sans autre maître que la nature , sans autre école que les ouvrages imparfaits de ses compatriotes , sans rival qui excitât son

émulation, a sculpté plusieurs autels qui méritent des éloges. On voit de lui des statues en bois de grandeur naturelle dont les proportions sont exactes, & les attitudes très-agréables. Il connoissoit très-bien les dimensions & la distribution des ordres d'architecture, & l'on peut dire qu'il excelloit dans l'art d'en sculpter les chapiteaux. Ses ornemens, ses fruits, ses feuillages sont d'un goût fin & délicat. Enfin quand on considère les difficultés qu'il a eues à surmonter, le peu d'encouragement qu'il a trouvé, la modicité du prix qu'il obtenoit de ses ouvrages, on ne peut tomber que dans l'étonnement.

Les hommes ne se mêlent point ici avec les femmes dans l'Eglise. Il n'y a point de bancs. Les uns & les autres entendent la messe à genoux avec la plus grande apparence de dévotion.

Les habitans sont sociables & obligeans, & c'est, peut-être, l'endroit de l'Isle où la garnison est le mieux. Les casernes, les logemens des Officiers sont commodes, les provisions abondantes, le service aisé.

Mais les voyageurs qui s'arrêtent à Alaior ainsi que dans presque toutes les villes de l'Isle, sont bien mal s'ils n'y ont point de connoissances. *La casa del Rey* ou l'hôtellerie du Roi, est la seule auberge qu'il y ait à Alaior, & quand elle est tenue par un Minorquain ou un Espagnol, on y fait aussi mauvaise chere qu'on est mal couché. Des œufs, du pain bis est tout ce qu'on peut espérer d'y avoir, c'est par hazard qu'on y trouve quelquefois une volaille : mais dans un pays où il y a peu de voyageurs, où la chaleur du climat ne permet pas d'avoir un garde man-

ger bien fourni , & où d'ailleurs le débit est très-incertain , à quoi pourroit-on s'attendre de plus ? Heureusement pour ceux qui passent à Alaior , que l'hôtellerie est ordinairement tenue par un Soldat , qui , étant le pourvoyeur de plusieurs Officiers , a toujours quelque chose de reste pour un voyageur qui survient. Il aborde souvent dans les ports des personnes comme il faut , qui veulent voir l'intérieur du pays. Quelque séjour qu'elles fassent dans l'Isle , elles y sont très-bien reçues par les Officiers qui semblent se surpasser les uns les autres par la franchise avec laquelle ils en agissent.

Alaior n'a qu'un seul couvent qui appartient à des Cordeliers. Il enveloppe une cour quarrée tout autour de laquelle sont des cloîtres & des galleries où l'on a peint l'histoire de St. François. Leur Eglise est

grande & dans de belles proportions; ils ont une bibliothèque qu'ils montrent avec complaisance, mais quels livres! ce n'est qu'un amas de rêveries scolastiques, & de légendes.

Les Anglois ont aussi une Eglise; mais on n'y célèbre guere l'office divin que quand un Aumônier de vaisseau ennuyé d'être sur son bord, veut bien venir s'en donner la peine. Chaque régiment a cependant un Aumônier breveté dont les appointemens sont fixés à cent vingt-une livres Sterlings, treize Shellings quatre deniers par an: il y a un Aumônier général de l'Isle, dont le revenu est bien plus considérable. Mais ils n'en sont pas plus zélés: ils jouissent du prix de leurs saintes instructions sans les donner, & insultent à l'activité des Prêtres du pays, dont plusieurs n'ont pas dix liv. Sterlings par an pour s'occu-

per sans cesse des fonctions de leur état.

L'hôtel de ville est au centre de la place , & cet édifice est convenable & décent.

Ce sont des puits qui fournissent de l'eau à la ville. Ils sont dans une vallée du côté du Nord , à côté du terrain où l'on exerce les régimens. Les bourgeois aisés ont aussi des puits chez eux , & en général il n'y a point de maison qui n'ait une citerne pour recevoir les eaux pluviales.

La profondeur des puits dépend de l'élévation du terrain , où on veut les creuser ; car par-tout il faut descendre jusqu'au niveau de la surface de la mer. Cette profondeur n'est pas grande à Saint-Philippe & à Citadella , mais elle est très-considérable à Mahon & à Alaior , qui sont bâties sur des hauteurs. On creuse jusqu'à ce

qu'on trouve une espece d'ardoise noirâtre. Arrivé là il faut prendre des précautions lorsqu'on perce la pierre , l'eau jaillit avec une telle violence , que l'on courroit risque de perdre la vie , si l'on ne se retireroit pas avec la plus grande précipitation. A mesure que les maçons creusent les puits , ils les doublent de pierres , dans lesquelles ils font des entailles pour mettre les pieds , afin d'y pouvoir monter & descendre facilement , soit pendant la construction , soit quand ils ont besoin d'être nettoyés ou réparés. Les Minorquains s'exercent tellement à miner , à creuser , à percer les rocs ; ils y sont si adroits que les puits ne sont pas pour eux un ouvrage coûteux ni difficile.

A l'égard des citernes , elles sont taillées dans le roc , & assez grandes pour contenir une quantité suffisante d'eau pour les besoins de la

famille. Toutes sont enduites d'un très-excellent ciment ; & l'eau qui tombe sur les toits de la maison y est conduite par des canaux. Ils laissent cependant écouler la première ondée qui s'est chargée de toutes les saletés des toits ou des terrasses. Lorsque la citerne est remplie , ils laissent le temps à l'eau de déposer son sédiment avant de s'en servir. Il arrive quelquefois qu'elle se corrompt , & leur manière de la purifier est assez singulière. Ils jettent dedans deux ou trois petites anguilles vivantes , & cela produit ordinairement l'effet désiré. Si ce remède manque , ils y jettent une brassée de petits bouts de mirthes verts ; & quand enfin ni l'un ni l'autre de ces expédiens ne réussit , ce qui est très-rare , ils prennent leur parti. Ils vident & nettoient la citerne , & attendent que

les premières pluies leur fournissent de bonne eau.

La forme qu'ils donnent à ces réservoirs est fort variée. Cependant elles approchent ordinairement plus de la figure sphérique que de toute autre.

Mais une chose à laquelle ils ne se sont jamais appliqués , c'est à calculer la capacité de leurs citernes pour les proportionner à leurs besoins , & à régler l'étendue de leur toit pour leur fournir de l'eau. Cela seroit pourtant fort aisé , surtout s'ils sçavoient que la quantité d'eau de pluie qui tombe à Minorque sur une surface horizontale de la grandeur d'un pied , peut aller à vingt-sept pouces une année dans l'autre.

Le voisinage d'Alaior est orné de plusieurs bouquets de bois ; mais le sol est si rempli de pierres raboteu-

ses & angulaires , que la promenade y est pénible , & l'on profite peu de la fraîcheur & des agrémens de leurs ombrages. Il y a pourtant un endroit où l'on va respirer l'air avec plaisir. Il étoit aussi incommode que les autres , mais un Officier qui étoit fort aimé des Soldats de son régiment , leur en fit ôter les pierres , & combler les endroits creux , & ce terrain qui est fort grand se couvrit d'un gazon qui , ombragé , sans cesse , par des chênes verts qui ne perdent point leur feuillage , offre un bocage d'autant plus agréable , que quoique les rayons du soleil n'y pénètrent jamais , on n'y sent point cette humidité dangereuse dont on se plaint dans d'autres pays.

Saint-Puig est un endroit de ce Termino , qui mérite qu'on s'y arrête pour voir la belle maison que le Colonel Bettes-Worth y a fait

bâtir. Il y avoit une mine de plomb qu'on exploitoit avec avantage , mais on l'a négligée.



CHAPITRE VII.

*Description topographique des
Terminos de Mercadal & de
Férérias.*

MERCADAL tire peu d'avantage d'être la capitale d'un Termino , & de partager l'Isle par sa situation. C'est en vain qu'elle sert de relais ou de repos aux voyageurs qui vont de Mahon à Citadella , elle n'en est pas moins pauvre & mal bâtie. L'auberge est si mauvaise qu'on ne peut presque se résoudre à y loger. On se charge d'une provision de vin & de viande , & l'on va coucher chez quelque particulier qui se

contente ordinairement pour cela de vingt-quatre sous.

L'Eglise est située sur une hauteur, & tombe en ruine. Les pauvres habitans voudroient bien en élever une autre, & ils ont commencé à en jetter les fondemens; mais leur opulence ne seconde pas leur zele. Sans cette circonstance, ce grand ouvrage avanceroit certainement avec une rapidité qui tiendrait du prodige.

L'eau des puits passe pour être mal-saine. Il y a au-dessous de la ville une citerne commune qui ne se remplit que par les eaux pluviales. Pour s'en procurer une quantité suffisante, on a élevé, au-dessus de la citerne, un grand bâtiment dont les toits renversés présentent la forme d'un entonnoir.

On ne voit point les habitans de cette ville sans être frappé de la différence qui les distingue des autres

habitans de l'Isle. Ils ont quelque chose de dur , & même de hideux dans la physionomie. Cela se remarque principalement dans les personnes du sexe. C'est, en général , à la mauvaise qualité des eaux qu'on doit attribuer cette espece de difformité ; car il n'est guere possible de croire avec Mr. Armstrong , que les Augustins du Mont - Toro puissent être cause par les fréquentes visites qu'ils rendent aux femmes d'un effet aussi surprenant. Mercadal est situé au pied de cette montagne, & ces moines en habitent le sommet.

C'est aux faits miraculeux d'un taureau que les Minorquains prétendent qu'elle doit son nom : mais cette étymologie est aussi peu vraisemblable que les histoires qu'on raconte de cet animal. Le Mont-Toro est la montagne la plus haute de l'Isle , & il y a apparence que les Maures l'appellerent *El tor* , la

hauteur par éminence. Quoi qu'il en soit de ces différentes étymologies, cette montagne est presque au centre de l'Isle, & d'une élévation fort escarpée. Le chemin qui mène au couvent est tortueux, étroit, inégal, & dangereux dans beaucoup d'endroits. La chapelle des moines est un très-bel édifice, & la crédulité y admire l'histoire merveilleuse du taureau, qu'on y a peinte assez grossièrement. Le couvent, qui est assez bien bâti, est pourvu d'une citerne. La montagne est de la figure d'un pain de sucre, & son vaste cône s'élève sur une base de plusieurs milles de diamètre. La perspective qu'on découvre de tous côtés, quand on est sur le sommet, est de la plus grande étendue, & sa variété amuse. L'air y est constamment tempéré pendant l'été par des vents frais, & si, l'on pouvoit, du même coup d'œil, jouir

du spectacle singulier qu'offrent des sources qui jaillissent du sein des rochers, & se répandent en cascades sur les côtes arides de la montagne, ce séjour seroit peut-être le plus agréable de toute l'Isle dans la saison des chaleurs.

A six milles du Mont-Toro vers le Nord, est le château de Fornelles, bâti sur le côté occidental d'un port fort vaste qui porte le même nom. C'est un fort quarré, construit en pierres de taille, flanqué de quatre bastions, & d'autant de courtines, avec un mauvais fossé, sans ouvrages extérieurs. Les maisons & les magasins entourent le dedans du quarré. Ce sont des bâtimens très-bien voûtés, & l'on a formé le rempart sur leurs toits. Il y avoit une chapelle que les Commandants de la garnison, qui en font en même temps les vivandiers, ont changée en cave. M.

Armstrong , que nous nous gardons bien de copier toujours exactement , nous pardonnera , sans doute , de passer les mauvaises plaisanteries qu'il fait à cette occasion.

La garnison est composée d'une compagnie détachée du régiment qui est en quartier à Alaior. Quelques pêcheurs qui demeurent sur les bords de la mer au bas des murs du château , l'alimentent avec abondance de poisson. On la relève tous les ans de même que les autres troupes de l'Isle.

La tour d'Athalaia se fait voir de l'autre côté du port. Elle est située sur un terrain fort élevé , & sert à donner les signaux des vaisseaux qui paroissent.

Il n'y a que ceux qui connoissent bien le port qui osent risquer d'y entrer. Il est fort grand , & rempli , presque par-tout , de bas-fonds très-dangereux. Les Paquebots s'y

réfugient quand , sur leur route de Marseille , ils trouvent les vents trop contraires dans le golphe de Lyon : ils y restent jusqu'à ce que le temps soit devenu plus favorable à la navigation.

Il n'est cependant pas sans exemple , qu'il y soit entré des vaisseaux de guerre : on y envoya deux pour prendre la garnison dans le temps que le fort Saint-Philippe se rendit aux Anglois.

Le Mont-Agatha est au Nord-Ouest de Mercadal vers les limites du Termino de Férérias. Cette haute Montagne en domine une quantité d'autres qui l'environnent , & tout leur ensemble présente une scène illimitée de vastes deserts & de rochers nuds & escarpés qui , si l'on peut se servir de cette expression , frappent l'esprit d'une espece de plaisir terrible. On suspend toutes ses réflexions pour ne se livrer qu'à celle

qui provient des merveilles de cette perspective.

Le sol qui couvroit autrefois toutes ces montagnes , a été emporté par les pluies violentes de plusieurs siècles , ou s'est éboulé tout d'un coup par les secousses terribles de quelque tremblement de terre , & cette dernière conjecture paroît fort vraisemblable. Les entrailles de ces montagnes sont , en effet , toutes entr'ouvertes , & ne paroissent offrir qu'un monceau de débris & de rochers fracassés : mais si la nature semble étaler ici ses ruines , elle se montre avec tous ses agrémens du côté opposé. On ne voit que des vallées fertiles , des plantations de vignes où la vue se promène avec plaisir , & des hauteurs dont les douces pentes sont sillonnées par la charrue , ou couvertes de troupeaux bélans.

Un Naturaliste pouroit faire ici une observation fort intéressante. On y trouve une montagne qui n'est uniquement composée que d'un rocher nud , divisé en plusieurs lits , entassés les uns sur les autres , & qui ne sont pas paralleles à la surface de la terre comme le sont ordinairement les pierres dans les carrieres ; ils forment au moins un angle de trente degrés avec l'horison. Quelle cause donner à cette singularité ? Les montagnes ont-elles été laissées dans cet état lors du déluge ? il semble que cela contrediroit l'opinion de ces Physiciens qui prétendent que les différentes parties de la matiere , dont la terre est composée , se sont précipitées à mesure de l'évaporation de l'eau , selon leurs degrés respectifs de pesanteur , & qu'elles ont formé partout le globe des lits reguliers & horizontaux.

horizontaux. Ne doit-on pas plutôt attribuer cette direction inclinée à quelque grand changement survenu dans la nature depuis le déluge ?

Il n'est pas aisé d'aller sur le sommet du mont Saint-Agathe. On n'y monte que par un escalier taillé dans les rochers dont les marches sont gigantesques. Les mulets y gravissent ayant les cavaliers sur le dos. Il est prudent de descendre à pied ; l'escalier est mouillé par trop de sources pour qu'il ne soit pas glissant & dangereux, du moins, en plusieurs endroits. Le sommet de la montagne présente une petite plaine d'environ six acres. L'herbe qu'elle produit est délicieuse ; elle est continuellement broutée par un petit troupeau de moutons, dont le berger demeure avec toute sa famille dans cette région aérienne.

On y trouve une jolie chapelle qui est consacrée à Sainte-Agathe.

C'est un pèlerinage où les femmes s'empressent d'aller : les figures de bois , de cire & d'argent , qui sont suspendues aux voûtes , annoncent que les guérisons qui s'y operent en leur faveur , sont celles des maladies qui leur surviennent au sein.

Cette petite plaine avoit autrefois été fortifiée par les Maures : il leur étoit facile d'y résister , & il n'est point étonnant qu'ils s'y soient long - temps défendus après que leurs compatriotes , vaincus dans une bataille rangée , avoient été obligés d'abandonner toutes les autres forteresses de l'Isle.

Cette situation est si avantageuse qu'on pourroit soupçonner que les Romains ne l'avoient pas négligée. Cependant on n'y trouve aucuns vestiges qui puissent indiquer qu'ils y eussent fait des travaux. Tous les ouvrages dont on voit encore les restes , paroissent l'effet de la pré-

caution des Maures : on est fâché de ne pouvoir lire une inscription en caractères Arabes , dont on aperçoit encore quelques traits sur la porte de la tour.

La fortification étoit très-irrégulière. Elle suivoit tous les contours de la plaine sur le bord des précipices , & des courtines , flanquées de tours de distance en distance , en formoient l'enceinte. On avoit pratiqué un autre fort au centre pour servir de retraite à la garnison quand les premiers ouvrages seroient emportés , & que l'ennemi seroit en possession de la plaine.

Tout cela étoit accompagné de deux citernes remarquables qui sont encore entières. Elles sont creusées dans la partie la plus basse de la sommité , afin qu'elles se remplissent plus aisément : elles contiennent deux millions cent quatre-

vingt-dix milles trois cents quatre-vingt-quatre pintes de Paris.

Ces vastes réservoirs sont construits avec une espèce de ciment moulé dans des chassis , & enduits , avec propreté , d'un ciment plus fin. Les Maures faisoient beaucoup de ces ouvrages dans tous les endroits où ils s'établissoient. On peut s'en former une idée plus exacte par ce qu'en dit le célèbre Docteur Shaw (a) dans ses voyages. » Les
» murs de Tlemsan , en Barbarie ,
» sont , dit-il , moulés dans des chas-
» sis , & faits d'un mortier com-
» posé de sable , de chaux , & de
» petits cailloux. Ces substances
» combinées , mêlées & unies en-

(a) Premier Médecin du Roi d'Angleterre. Nous avons de lui d'excellentes leçons de Chymie dont on a publié une bonne traduction.

» semble, ont acquis, avec le temps,
 » une force & une solidité égale
 » à celle de la pierre. » Il ajoute ,
 » qu'on peut encore observer les re-
 » paires & les jointures de ces chassis.

Le château Mauresque de Gibraltar, est un beau modele de cette espece d'ouvrage. Il résiste depuis plusieurs siecles aux injures des temps, & le dernier siege a prouvé qu'il étoit à l'épreuve du canon. Les boulets restoient dans le mur sans le faire éclater, ou tomboient par terre amortis par le coup.

Il ne resteroit plus rien de remarquable à décrire dans le Termino de Mercadal, si la ferme d'Adaïa ne méritoit pas qu'on s'y arrêtât.

Cette ferme est presque située sur le bord d'un assez beau port qui se trouve à l'Est du Mont-Toro. Elle forme de ce côté un amphithéâtre agréable, tandis que de tous les

autres côtés elle est entourée par des montagnes qui s'élèvent, par degrés, à une grande hauteur. Le sommet de ces montagnes n'a point de pelouse qui puisse y retenir la terre ; elle est continuellement entraînée par des pluies qui la déposent dans les bas dont le sol est devenu par ce secours d'une fertilité prodigieuse. Les montagnes garantissent la ferme des vents froids du Nord : on n'y respire que l'air pur de l'Orient, & c'est, sans contredit, le lieu de toute l'Isle qui jouit de la plus agréable température.

C'étoit pour donner une idée de ce lieu charmant que le Cardinal de Retz auroit dû prodiguer toutes ses brillantes couleurs. Les jardins, qui sont d'un assez bon goût, produisent tous les végétaux potagers dont la culture réussit dans l'Isle. On y voit des promenades délicieusement ombragées, tandis

que d'autres sont ouvertes à l'air libre pour y prendre le frais quand le soleil est retiré derrière les montagnes Occidentales. Les raisins, les oranges, les limons, les grenades y présentent leur jus rafraîchissant. Les melons d'eau, que les Minorquains regardent comme un des plus grands bienfaits du Tout-Puissant, dans un pays chaud, y offrent aussi leur délicieuse liqueur. Une source voisine y épanche le cristal de ses eaux, qui, après s'être reposées dans un bassin entouré de verdure, coulent lentement pour arroser toutes les parties de ce jardin enchanté.

La perspective du port est très-agréable. L'entrée en est cachée par des terres intermédiaires vers le nord : il n'a que l'apparence d'un grand fleuve dont les bords sont ornés d'arbrisseaux toujours verts, qui se penchent au-dessus de l'eau.

comme s'ils vouloient contempler la beauté de leur feuillage dans le sein de l'onde transparente , & dont la surface polie n'est jamais agitée que par les petits poissons qui s'élancent sur leur proie.

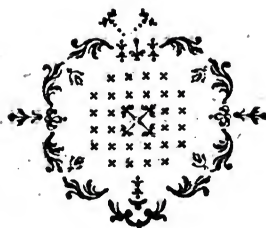
Enfin , on ne voit point Adaïa sans désirer d'y rester toujours : on ne le quitte point sans souhaiter d'y retourner. Le port ne semble fait que pour l'embellir. Il est absolument inutile à la navigation de l'Isle , à cause de ses rochers & de ses bas - fonds. *Statio malefida carinis.*

Le Termino de Férérias qui est joint à celui de Mercadal , n'a rien qui puisse exciter à en faire la description. La ville n'est éloignée que d'une portée de fusil du grand chemin ; mais elle est si pauvre & si mal bâtie qu'aucun voyageur n'est tenté de se détourner pour l'aller voir. La seule chose qui peut mé-

riter quelque attention , est une assez grande Eglise qu'on a réparée depuis peu.

Ces Terminos sont les plus pauvres & les moins cultivés de l'Isle , & c'est , sans doute à cette dernière circonstance , que l'on doit attribuer la cause qu'ils sont plus abondans en gibier que les autres. On y trouve , cependant , de grands espaces de terrain qui semblent inviter le laboureur au travail : mais ils sont si remplis d'arbres & d'arbrisseaux , le peuple est naturellement si indolent , il est tellement appauvri par les Moines & les Ecclésiastiques , qui vivent dans l'abondance , que la culture de ce terrain précieux , n'a encore tenté que foiblement les habitans : à peine ont-ils fait quelques essais. Leur réussite & le temps qui , par ses révolutions , peut , à la fin , faire suc-

céder une heureuse émulation au découragement, changeront, peut-être, les esprits ; & ce qui a paru jusqu'à présent au-dessus des forces & des souhaits de ces pauvres insulaires, pourra devenir l'objet de leur juste ambition.





CHAPITRE VIII.

*Description topographique du
Termino de Citadella.*

LES Anglois ont privé Citadella de l'avantage dont elle avoit toujours joui d'être la capitale de l'Isle. C'étoit , avant ce temps , une ville florissante , bien bâtie , & passablement peuplée. Son port étoit assez commode pour recevoir les barques qui trafiquoient à Majorque & sur le continent. Elle fournissoit Mahon de toutes les denrées étrangères , & c'est Mahon , au contraire , qui l'en fournit aujourd'hui.

Ce changement fit sensiblement diminuer le commerce , les richesses & la population de Citadella ; mais , malgré cet appauvrissement , ses murs sont encore l'asyle de presque

toute la noblesse du pays. Ils renferment environ six cents maisons habitées.

On peut appliquer ici une des observations de César. Il remarque que les habitans du Comté de Kent étoient plus civilisés que le reste des Bretons. La cause qu'il en donne , est qu'ils habitoient les bords de la mer , & qu'ils avoient des occasions plus fréquentes que leurs compatriotes éloignés de commercer , & de se lier avec les étrangers. C'est à la même raison que l'on doit attribuer la politesse qui distingue les habitans de Citadella des autres Minorquains. Le séjour de la noblesse y concourt , sans doute , aussi.

La ville est entourée d'un mur. Ce qu'on en voit , du côté du Baranco , est un ouvrage des Maures , qui , par son élévation , peut passer pour un morceau hardi. Il subsiste ,

presque fans dépérissément , depuis environ six cents ans. Le reste est plus moderne , & consiste dans un rempart , un grand nombre de bastions & des courtines construites en pierres de taille quarrées. Le rempart , près de ces courtines , est fort étroit ; mais les bastions , dont le parapet est de pierre de taille , sont spacieux. On y avoit commencé un fossé. Ce qui en a été fait est taillé dans le roc à une grande profondeur , l'on voit en face le parapet d'un chemin couvert. On a abandonné ces ouvrages dès que les Anglois ont été les maîtres de l'Isle : aussi la garnison qui est dans cette place , doit-elle , en cas d'allarmes , se retirer promptement au fort Saint-Philippe.

Le port , quoique petit , est un asyle assez sûr pour les vaisseaux côtiers qui sont les seuls qui y trou-

vent l'eau assez profonde près des murs de la ville.

La Bourse est au coin de la grande parade , & dans le voisinage de la maison du Gouverneur. C'est un ancien édifice élevé sur des arcades gothiques d'une hauteur considérable , & sous lesquelles est un passage qui conduit sur le quai en descendant par un grand escalier de pierre.

On donne le nom de Palais à la maison qu'habitoient les Gouverneurs Espagnols. Elle est vaste , irrégulière & bâtie dans la gorge d'un bastion. Les cuisines , les offices sont au rez-de-chaussée. Le premier étage communique de plein-pied au rempart , qui forme dans cet endroit une promenade agréable d'où l'on découvre une partie de l'Isle , une grande étendue de mer , & Majorque à la distance de dix lieues.

Cette maison sert de logement à l'Officier qui commande la garnison. Le jardin est séparé de la parade par un mur de pierre fort haut ; il est mal cultivé. Cela vient de ce que les Commandans sont relevés chaque année précisément dans le temps où ils pourroient commencer à jouir de ses productions : ils ne prennent pas la peine d'améliorer un terrain dont ils sçavent qu'ils ne peuvent profiter.

La Chapelle n'est d'aucun usage. Lorsque les Anglois s'emparèrent de Minorque , ils se réservèrent une Eglise à Citadella , mais ils l'ont depuis rendue aux habitans , & le service divin ne se célèbre plus pour la garnison que dans la Grand-Salle du Palais , qui est fort spacieuse , & la plus grande de l'Isle.

Il n'y a point de meilleure garnison dans tout le pays. Les Officiers y sont logés commodément ,

le service ne fatigue pas , & les provisions sont abondantes & à bon marché , & les occasions d'y faire de la dépense sont très-rares.

L'Eglise principale est au centre de la Ville. Elle est grande , belle & de construction gothique ; c'est la Cathédrale de l'Isle. Elle est ornée d'une tour quarrée & d'une fleche légère octangulaire en pierre de taille , qui relève beaucoup la beauté de la perspective de la Ville , à une certaine distance.

Il est probable que cette Eglise n'a été construite qu'après l'expulsion des Maures chassés de l'Isle par Alphonse Roi d'Arragon en l'année 1287. Cependant Saint Sévère étoit Evêque de Minorque en 418 , sous le règne de l'Empereur Honorius. Son siège étoit à Citadella qu'on nommoit alors Jamnon , parce que Jamnon , Capitaine Carthaginois l'avoit fondée , & il est

certain que s'il y avoit un Evêque , il falloit qu'il y eût aussi une Cathédrale : mais rien ne prouve que l'édifice qui existe aujourd'hui soit le même que celui qui existoit du temps de Saint Sévère , & il y a apparence qu'il a été construit depuis par les Maures sur les ruines de l'ancien. Il seroit impossible de fixer l'époque de sa fondation : il est certain néanmoins qu'il existoit en 1360 , tel qu'il est actuellement. On en juge par une inscription qui se trouve au dessus de la porte du vestibule méridional , & que voici.

ACI. IHU. EN. ET DE COR
SA. PREVERA. QUIFO. OFE
CIAL. DE. MANORCA. LO. Q
UAL. PASSA. DESOA. DI
DA. AXI. DE. JULIOL. LAND
MCCCLX. DOC. DEO. LAIA.

Cette Epitaphe signifie ce semble :
ici gît Jean , natif de Corsica , qui

étoit Officier dans Minorque , & est mort le onze Juillet 1360.

On découvre un grand nombre de sepulchres taillés dans le roc , du côté Méridional de l'Eglise , qui offrent encore à la vue des ossements humains quand il a tombé beaucoup de pluie. On en trouve aussi hors des murs de la Ville. Tous ces tombeaux sont anciens ; car on dépose depuis long temps les morts dans les cavaux des Eglises.

Les Augustins ont un Couvent près la porte Mahon , l'édifice est grand , & l'Eglise est ornée d'un beau dôme. Ces moines soutiennent de temps en temps en public des Thèses de Philosophie dont le sujet est aussi futile que le jargon avec lequel on en parle est barbare. La matiere a-t-elle existé avant la forme , ou la forme avant la matiere ? Telles sont à peu-près les importantes questions qu'on y traite.

Ce n'est pas-là le seul couvent de Moines qu'il y ait à Citadella. Il y en a deux autres. Le premier, situé au - dehors de la porte Mahon, est de Religieux de l'ordre de Saint Antoine : ils sont peu, quoique riches, & leur maison est petite. La chapelle est fort belle, & l'on remarque le jardin ; il est pratiqué dans la carrière d'où l'on a tiré les pierres qui ont servi à construire le Couvent.

L'autre qui appartient aux Franciscains est situé en face de la grande parade.

Le bâtiment est grand & irrégulier. Un des moines tient école pour l'instruction de la jeunesse : le respect qu'on doit à son ordre est, comme de raison, ce qu'il tâche d'inspirer le plus. Un autre Moine tient une Apothicairerie où il débite au peuple les drogues dont il a besoin.

Les Religieuses de Sainte Claire ont aussi un Couvent dans la Ville, & sont fort retirées, mais les Moines sortent deux à deux aussi souvent qu'ils veulent, & ne sont jamais des témoins incommodes l'un de l'autre. Leurs cloîtres & les longs portiques qui sont dans la principale rue de la Ville, servent de promenade pendant les grandes chaleurs; on se promène l'hiver sur le chemin qui conduit à la chapelle Saint Nicolas. Cette chapelle est sur le bord de la mer à un mille de distance de la ville. Le Saint qu'on y révère est le patron des Matelots: ils y viennent accomplir les vœux qu'ils ont fait pour leur conservation au milieu des tempêtes, & la chapelle est remplie de mauvaises peintures qui représentent les périls auxquels ils ont échappé.

Cette coutume vient des anciens

Romains qui la tenoient des Grecs. Bion le Borysthenite (a) avoit vu de ces sortes de Peintures dans un temple de Neptune sur le bord de la mer. Horace y fait allusion dans la cinquieme des odes de son premier livre.

———— Me tabulâ sacer
 Votivâ paries indicat uvida
 Suspendisse potenti
 Vestimenta maris Deo.

La chapelle Saint Nicolas n'est pas éloignée d'un petit Château qu'on a bâti autrefois pour défendre l'entrée du port. Il pouvoit être de quelque usage anciennement, mais il n'arrêteroit pas aujourd'hui la Frégate la plus légère.

Le voisinage de ce petit fort offre un rocher brisé , à travers lequel la

(a) Philosophe Schyte, qui passe pour Athée.

mer s'est fait un passage souterrain par plusieurs cavernes irrégulières : l'eau, que les vagues y poussent, fait un bruit, en s'y jettant, qui ressemble à celui de deux gros soufflets de forge, & l'on a donné à ces trous à cause de cette circonstance, le nom de soufflet du Diable.

Au Nord de la Ville est un baranco, qui la fournit abondamment de plantes légumineuses, & de fruits.

Le phare de cette partie de l'Isle se nomme Toro del Ram. Il est à deux milles de Citadella, vers le Nord-Ouest. Ces especes de phares, de fanaux ou d'athalâias, ne sont pas destinés, comme dans bien d'autres endroits, à guider les navigateurs. Ils ne servent qu'à donner des signaux lorsqu'on découvre quelques Vaisseaux en mer, soit en faisant de la fumée dans le jour, & de grands feux pendant la nuit.

On ne vient guere à Citadella sans aller voir à deux milles vers le Midi, une vaste caverne que la nature a formée dans le roc. Son entrée est étroite & difficile, mais elle s'élargit de tous côtés à mesure que l'on descend. Les flambeaux qui vous éclairent vous font appercevoir, chemin faisant, plusieurs autres cavernes plus petites qui communiquent à la grande. Il dégoutte sans cesse à travers les fentes du ciel de ces cavernes, une eau qui est tellement imprégnée de matière vitrée, qu'elle forme un nombre infini de stalactites, ou de morceaux de glace pétrifiée de la couleur du sucre Candi gris, & peu transparente. La forme de ces pétrifications est extrêmement variée. On en voit qui ne sont pas plus grosses que des plumes, tandis que d'autres sont d'une grosseur prodigieuse : elles se lient ensemble, &

forment des colonnes qui semblent soutenir la voûte de cette caverne extraordinaire.

On peut aisément observer les gradations des progrès de ces différentes pétrifications. On voit dans quelques endroits de petits chapiteaux qui descendent de la voûte , & tendent à se réunir à des bases proportionnées , qui s'élèvent au-dessous à mesure que l'eau qui dégoutte du haut se pétrifie. Dans d'autres endroits l'intervalle , qui sépare la base & le chapiteau , est rempli par la tige d'une colonne. Il y a de ces tiges qui sont très-régulières , d'autres sont très-imparfaites. Elles ressemblent assez aux colonnes grossières de l'ordre gothique ; c'est un assemblage énorme de gros & de petits piliers adhérents les uns aux autres. Il a fallu des siècles pour que ces masses soient parvenues à la grosseur qu'elles

les ont actuellement , elles grossissent en effet , si lentement , que si jamais la caverne en est entièrement remplie , ce ne sera que dans la postérité la plus reculée.

L'aire de la caverne ne consiste qu'en un amas de ces matieres pétrifiées dont l'épaisseur est considérable. Ce n'est pas qu'elles aient été détachées de la vouûte par la secousse de quelques tremblemens de terre ; ils sont rares ici : ou que la gelée les en ait fait tomber ; elles sont à l'abri de l'intempérie des saisons. Cela vient probablement de ce qu'il se forme de nouvelles pétrifications qui déplacent les anciennes , & les font tomber.

Ces pétrifications ne sont pas particulières à l'Isle de Minorque ; on en trouve dans beaucoup d'endroits qui sont à-peu-près semblables , & singulièrement dans les souterrains de l'Observatoire de Paris : mais ,

peut-être, n'y en a-t-il nulle part autant que dans la caverne de *Cova Perella*, que nous venons de décrire.

Une caverne voisine offre une autre particularité. C'est un lac dont les eaux somaches désignent qu'il communique à la mer.

Lorsqu'on va voir ces antres souterrains, on apperçoit dans le sable, qui est sur le rivage de la mer, une quantité prodigieuse de petits fragmens de corail rouge. Il arrive fréquemment que les pêcheurs amènent des coraux blancs entiers que leurs filets détachent des rochers; mais il est très-rare qu'ils en attirent de rouge. Il faut que ces fragmens soient jettés par la mer quand elle est fortement agitée par les vents du Couchant. *L'hippocampus*, que les Minorquains appellent Cheval marin, se trouve alors fort communément, & l'on trouve aussi

quelquefois, la *Stella marina arborescens*, mais fort endommagée par les rochers du rivage contre lesquels elle a été battue.

Cette contrée est un terrain stérile absolument dépourvu de toutes les productions ordinaires des terres cultivées : mais il est riche en écaillés fossiles, & en marbre, dont les couleurs sont fort variées,



CHAPITRE IX.

*Gouvernement de Minorque ,
Dettes de l'Etat , Impôts ,
Especes monnoyées qui sont
en usage dans l'Isle , Poids
& Mesures.*

LES habitans de Minorque , en passant sous la domination de l'Angleterre , ne voulurent s'y assujettir qu'à condition qu'ils garderoient leur gouvernement , leurs loix & leur religion ; cela leur fut accordé , & ils ont toujours joui de ce privilege qu'ils regardent comme un grand avantage.

Jacques le Bellicieux établit à Majorque , subjuguée par ses armes , une forme de gouvernement toute semblable à celle de l'Aragon , &

Alphonse l'imita dans celle qu'il donna à Minorque, lorsqu'elle passa sous son pouvoir. Le temps a fait éprouver quelques changemens à l'une & à l'autre ; mais ce n'est que sur des choses peu essentielles : les objets principaux n'ont rien perdu de leur institution primitive. Le gouvernement des deux Isles ne différerait presque point , si ce n'est que les Magistrats de Minorque sont entièrement subordonnés à ceux de Majorque. Elles avoient autrefois le privilege d'envoyer des députés aux états généraux d'Aragon & de Catalogne , mais elles l'ont laissé prescrire par l'impuissance où elles étoient de soutenir cette dépense. Cette perte ne peut influer maintenant que sur Majorque.

Le premier tribunal de l'Isle est la Cour du Gouvernement Royal. Il connoît particulièrement de toutes

les causes qui intéressent la Couronne , excepté de celles qui concernent le patrimoine Royal. Les matieres qui ont du rapport aux Jurats des différentes Universités , ou Terminos , sont aussi de sa jurisdiction , ainsi que les affaires criminelles , & les appels des Cours inférieures s'y jugent.

Le Gouverneur de l'Isle préside à cette Cour , & toutes les procédures se font à son nom. Les affaires civiles n'exigent pas sa présence , mais il ne peut se dispenser d'assister au jugement des procès criminels.

Il a deux Adjoints , dont l'un porte le titre d'Assesseur , & veille à la conduite des procès , & l'autre se nomme Fiscal , & fait les fonctions d'Avocat de la Couronne. Ils signent les Sentences avec lui. Mais quand il est absent , l'Assesseur qui est alors le Juge principal , les signe seul en son nom , parce que le Fis-

cal n'est pas réputé Juge dans les causes civiles.

Le Gouverneur a le pouvoir de faire substituer l'Assesseur par un autre Officier, lorsqu'il est parent des parties intéressées, ou soupçonné d'avoir de la haine, de l'amitié ou de la partialité pour l'une ou pour l'autre.

Le Procureur Royal est un Officier dont les fonctions consistent à instruire la Cour des événemens qui produisent des affaires dont elle doit connoître ; & un de ses autres soins est de veiller à la prompte expédition des procès.

Voilà quels sont les Officiers supérieurs. Ceux qu'ils ont sous leurs ordres, sont un Secrétaire (*Escrivano*) un Huissier (*Algouasil*) un Massier (*Mauro*) & un Géolier (*Carcelero.*)

Cette Cour étoit autrefois soumise à la Cour de l'Audience Royale

de Majorque : mais on n'y porte plus d'appels de ses jugemens qui sont souverains.

Le Procureur Royal , en qualité de Président , l'Assesseur & le Fiscal , composent un conseil qui règle ce qui concerne le patrimoine ou les revenus de la Couronne , fixe les droits annuels qui lui sont dus , veille sur les branches cachées du revenu , & s'occupe du soin que les dîmes , qu'on paye toujours en nature , soient vendues avec avantage.

Il y a une autre Cour qui est tenue par le Procureur Royal , mais où il ne peut donner sa voix parce que les affaires qui lui sont attribuées concernent la recette & la dépense des revenus du patrimoine dont il est le trésorier & le payeur. Le Fiscal & l'Assesseur en sont les seuls Juges. Le Fiscal est le Juge ordinaire avec la qualité de con-

seiller du Procureur Royal , titre qui paroît sans objet , puisque celui ci ne juge point ; & ce qui ne paroîtra , peut-être , pas moins singulier , c'est que quoique le Fiscal soit Juge ordinaire , les Sentences dépendent cependant de l'opinion de l'Assesseur. Le Fiscal est obligé de les signer, même quand il est d'avis contraire. Un autre singularité se trouve dans les expressions qui signifient que les sentences sont ainsi rendues : c'est , dit - on » par » l'avis de l'Assesseur & par le » cours du Fiscal. » Tout cela semble un jeu des contradictions de l'esprit humain.

Le Procureur Royal en qualité de Receveur , a sous ses ordres un député Receveur , qui lui-même en donne à des Collecteurs dans chaque Termino.

Le Secrétaire est , en même temps , le garde des registres. L'huif-

sier fait les fonctions de Captureur ; ce qu'on appelle le *Sach* réunit les deux services de Portier & de Crieur.

Chaque *Termino* a ses Magistrats. On donne le nom de Jurats aux principaux. Ceux de Citadella sont les Jurats généraux. Mais le titre de *Señor magnifico* (Seigneur magnifique) est également attribué à tous.

Ils sont chargés de porter au Gouverneur les plaintes du peuple , & de l'instruire de ses besoins pour qu'il y apporte du remede. Il faut aussi qu'ils aient soin que les marchés soient pourvus de toutes les choses nécessaires à la vie.

Ils n'ont pas le pouvoir exécutif. Cependant ils peuvent imposer des taxes sur leur *Termino* , pourvu que ce soit du consentement de leur conseil ordinaire , à qui ils rendent compte du produit de ces impôts.

Ils avoient autrefois le droit de

fixer le prix auquel on devoit vendre le bled au peuple : mais les monopoles dont ils se rendoient trop souvent coupables dans cette occasion , leur ont fait ôter ce privilege.

Le Jurat-Major est toujours pris dans le corps de la noblesse. La bourgeoisie donne le second ; le troisieme est un marchand ; c'est parmi les artisans qu'on choisit le quatrieme : le Jurat-Pejez , qui est le dernier , se prend chez les payfans. Par cet arrangement chaque classe des habitans a un représentant parmi les Magistrats qui gouvernent.

Cette magistrature se forme par élection. Ceux que la voix du peuple y élève ne peuvent s'excuser de ce service public , ni être élus deux années de suite. Ils sont obligés de prêter serment & de choisir aussi-tôt des Conseillers pour les aider.

Le Termino de Citadella a un Jurat particulier que les autres n'ont

pas , & qui sous le nom de *Clavario* fait les fonctions de Trésorier public , & propose les matieres dans l'assemblée des Jurats. C'est lui aussi qui , à l'arrivée du Gouverneur , lui fait les complimens au nom des habitans , pourvu que ce soit dans l'enceinte du Termino : au-dehors il n'y a que le Jurat-Major qui puisse être chargé de toutes les affaires qu'il faut traiter avec le Gouverneur. La distinction que donne le titre de *Clavario* est d'avoir le même rang que le second Jurat. C'est le corps entier des Jurats assistés de leur Conseil , qui reglent ses comptes de Trésorier à la fin de l'année : il en remet le reliquat à son successeur.

Les Jurats convoquent quelquefois un Conseil général. Il faut , pour cela , qu'ils s'adressent au Gouverneur qui en expédie les ordres. Les membres qui le compo-

sent sont des députés de tous les Terminos, qui s'assemblent à Citadella au nombre de vingt-quatre, sans compter les Jurats généraux qui n'y ont de voix que quand il s'agit d'envoyer un Syndic hors de l'Isle. Ils peuvent donner leur avis sur le choix de la personne.

Le Conseil général ne s'occupe que d'objets intéressans. Il établit les nouveaux impôts, il recherche si quelque Termino n'a pas payé plus qu'il ne devoit des anciennes taxes, il pourvoit aux dépenses extraordinaires. La situation générale des affaires excite son zèle, il fait au Gouverneur des représentations sur les griefs du peuple, & les porte même jusques aux pieds du Trône quand le Gouverneur n'y fait pas attention.

Il n'est pas possible à cet Officier de l'assembler de son autorité privée: il faut que les Jurats le de-

mandent. Il ne peut même les obliger de lui faire part des objets qui doivent y être traités , fût-il même question de députer un Syndic au Roi. Les délibérations du Conseil général sont donc absolument libres : mais ce n'est-là , pour ainsi dire , qu'un privilège chimérique. L'assemblée est à-peine fixée , que le Fiscal du Gouvernement Royal a le droit d'exiger qu'on lui communique ses résolutions , & le Gouverneur alors prend des mesures pour que celles qui pouroient lui nuire , ne soient point exécutées.

Chaque Termino peut envoyer un Syndic au Roi , sans le consentement des autres , pourvu que ce soit à ses propres frais.

Chaque Termino aussi , a un Bailli. Cet Officier porte une verge de justice dans toute l'étendue de son Termino , sans pouvoir la porter ailleurs. Il tient une Cour dont les

appels ressortissent à celle du Gouvernement Royal.

Le Bailli de Citadella est le Bailli général. Les autres lui sont en quelque façon subordonnés. Il porte dans toute l'Isle la verge dont il est décoré.

C'est lui qui , à la mort d'un Gouverneur , y commandoit autrefois , & il recevoit la moitié de ses appointemens jusqu'à ce qu'il fût remplacé. Il tient une Cour de justice où il est secondé par un Assesseur : on y plaide toutes sortes de causes , & ses jugemens sont susceptibles d'appel à la Cour du Gouverneur royal. C'est à lui que l'on adresse toutes les proclamations ; c'est lui qui reçoit les ordres pour diriger la marche des troupes , & qui marque leurs logemens.

Tous les Baillis ont des Lieutenans qui ont le droit de porter une verge de justice en leur présence.

Il n'y a, du moins, que le Lieutenant du Bailli général qui n'ait pas ce privilege.

Il y a un Bailli-Consul. Il juge sommairement & souverainement toutes les causes dont l'objet n'excede pas cent sous : cela débarasse les Cours supérieures d'une multitude de petites affaires qui les empêcheroient d'être aussi attentives sur celles qui sont importantes. Comme Consul il connoît encore de toutes les affaires maritimes, mais ses jugemens sur les contestations de ce genre sont susceptibles d'appel au Gouverneur, qui, seul a le droit de les confirmer ou de les reformer.

C'est à la Pentecôte que les Magistrats entrent annuellement en charge & prêtent serment.

Les poids & les mesures ont aussi un Juge qu'on appelle en langue Arabe Almutazen, ou par corrup-

tion Mustafaf. Il est fecouru dans ses fonctions par deux Promens. Il n'a point d'autres appointemens que le tiers des amendes qu'il impofe fur les contrevenants , ce qui le rend très-attentif : mais comme il ne peut les exiger fans que le Gouverneur confirme fes Ordonnances , cela empêche l'abus qu'il pouroit faire de fon privilege. Il eft chargé auffi du foin de faire tenir les rues propres & dégagées de tout embaras.

C'eft aux Officiers de la Cour du Gouvernement Royal qu'appartient l'examen d'un corps trouvé mort , & l'information néceffaire pour fçavoir s'il a été tué , affaffiné , ou s'il eft mort naturellement. Leur exactitude fur cet objet eft telle qu'ils ne manquent point d'interroger le mort même à l'oreille fur la caufe de fa mort , fur les circonftances qui l'ont accompagnée , &c.

L'Isle de Minorque avoit autrefois un Evêque particulier , mais le Pape Boniface VIII , par sa bulle du 18 Juillet 1295 , l'assujettit pour le spirituel à celui de Majorque , & les choses ont resté dans cet état jusqu'au temps ou l'Isle est tombée entre les mains des Anglois ; le revenu assez considérable qu'en tiroit l'Evêque de Majorque , va présentement au Gouvernement. Il y avoit aussi une Inquisition ; on n'y voit plus aujourd'hui d'autre Tribunal Ecclésiastique que le Siege de l'Officialité , qui est à Citadella. Le Vicaire général qui y préside , tient le premier rang dans le Clergé de Minorque , il a un Assesseur.

Le Gouverneur est maintenant le Patron général , & nomme à tous les bénéfices vacans.

Les cinq Paroisses qui sont dans l'Isle sont gouvernées par des Rec-

teurs ou Curés , dont le revenu consiste dans les dîmes qui leur sont payées ; à l'égard du Clergé subalterne , il subsiste du produit de ses messes , de ses collectes , &c. Les Moines vivent sous la direction de leurs Gardiens , dans la dépendance de leurs Généraux respectifs. La plupart jouissent d'un revenu honnête ; les Augustins du Mont-Toro , en particulier , possèdent des terres , qui leur rapportent tous les ans 216 livres sterling (a) , & 285 quarteras de froment (b). La dot ordinaire d'une Religieuse est de 30 livres sterling.

On comptoit en 1713 dans Minorque , 85 Religieuses , 140 Moines & 75 Prêtres séculiers ; ce qui

(a) Près de cinq mille livres de notre monnoie.

(b) Environ 118 setiers , mesure de Paris.

fait en tout 300 personnes, nombre qui n'a point diminué depuis. En supposant, suivant le détail que nous avons donné ci-devant de chaque Termino, que la somme totale des habitans soit de vingt-sept mille ames, il s'ensuit que cette pauvre Isle nourrit dans l'oisiveté la quatre-vingt-dixieme partie de ses habitans; au lieu qu'en Angleterre, on ne compte pas un Prêtre sur 300 Laics. Comme ceux de Minorque vivent dans le célibat, & sont des modeles parfaits de continence, il ne doit pas sembler étonnant que l'Isle soit aussi dépeuplée qu'elle est.

Ce grand nombre de personnes qui sont à la charge de l'état, ne contribue pas peu à accroître la pauvreté publique, qui n'est point du tout compensée par la richesse des particuliers, comme à Gènes & dans d'autres pays. Les *Univer-*

sités (a) de tous les Terminos sont chargées de dettes, qui augmentent tous les jours, tant par les taxes & impôts, que les Minorquains paient au Gouvernement, que par les grosses sommes qu'ils fournissent pour l'entretien de leur Clergé : sans parler du commerce habituel des Moines, qui profitant de l'industrie de ces pauvres insulaires, trafiquent avec eux, comme les Européens avec les Sauvages; échangeant des Chapelets, des Images, des Reliques, pour tout ce qu'ils ont de plus précieux au monde.

Pour convaincre le lecteur de ce que nous avançons, nous transcrivons ici une pièce authentique, qui contient l'état des principales dettes de chaque Termino.

(a) Le terme d'*Université* signifie ici, non un College, ou Séminaire, pour l'instruction de la jeunesse, mais la partie des Magistrats, qui gouverne dans chaque Termino, qui impose les taxes, & dispose du trésor public.

Le Termino de Ma-

hon doit 12939 livres.

Alaior. 43014.

Mercadal & Fere-

rias. 12188.

Citadella. 54058.

TOTAL. . . . 122199.

Ce qui fait en monnoie d'Angleter-

re. 18330 l. sterl.

On leve tous les ans dans les diffé-
rens Terminos de

Mahon. 7717 l. 5 f. 0 d.

Alaior. 2834 11 9

Mercadal & Fere-

rias. 1785 1 4

Citadella. 9063 16 11

21400 15 9

Et en monnoie d'Angleterre , à peu-
près. 3210 liv. sterl.

L'intérêt est de huit pour cent , de
maniere qu'il faut 1466 liv. 8 f. ster-

ling (somme exorbitante dans un pareil pays) pour payer l'intérêt de la somme ci-dessus. Le restant , sçavoir 1743 liv. 12 s. est également nécessaire pour l'entretien des Officiers publics , pour fournir aux troupes le logement , le bois, l'huile , les bêtes & les vaisseaux nécessaires pour porter leurs bagages , lorsqu'elles changent de garnison.

D'après le tableau que nous venons de tracer de l'état civil & ecclésiastique des Minorquains , tel qu'il étoit sous la domination Espagnole , & tel qu'il est encore aujourd'hui , sous celle des Anglois , il y a lieu d'être surpris que ces insulaires n'aient pas profité plus avantageusement du changement de maîtres qu'ils ont éprouvé. Il ne tenoit qu'à eux de sortir de l'état misérable où les avoit réduits l'avarice de leurs Gouverneurs , & la tyrannie des

Prêtres & des gens de Justice , & de jouir de la douceur d'un Gouvernement infiniment plus modéré , en échangeant leurs loix contre celles de l'Angleterre. Quoiqu'ils n'ignorassent point tout l'avantage qui pouvoit résulter pour eux de ce changement qui leur étoit offert , ils insisterent opiniâtrément à ce qu'on leur permît de vivre suivant leurs anciennes constitutions , & leurs nouveaux maîtres se virent contraints d'avoir pour eux cette funeste complaisance. Rien ne prouve mieux la force de l'habitude & des préjugés.

Le revenu de la Couronne consiste dans les taxes & les impôts qu'on leve sur le peuple , dont le Clergé a une bonne partie.

Toutes les choses qui entrent dans l'Isle , ou qui en sortent , comme marchandises , payent un certain

tain droit , selon leur poids & leur mesure. Le sël qu'on fait dans l'Isle paye un onzieme de sa valeur : il en est de même de tous les herbages , y compris l'orge pour le fourrage , & le Tabac. Il faut en excepter l'orge ou herbe , dont les Fermiers nourrissent leurs bestiaux.

Le chanvre paye $\frac{1}{13}$, & le lin $\frac{1}{15}$. Tous les bestiaux $\frac{1}{15}$, & les raisins $\frac{1}{11}$ de leur produit annuel.

Le grain , soit orge ou froment paye $\frac{1}{8}$. Il y a toute apparence que c'étoit là autrefois le taux , mais aujourd'hui il paye $\frac{1}{12}$ par cent , ce qui est $\frac{1}{8} \frac{1}{2}$.

Pour donner au lecteur une idée des récoltes de Minorque , & le mettre à portée de juger du montant de cette taxe , nous lui présenterons un état de la quantité de bled que l'on recueillit en 1736 , qui fut une année commune.

FROMENT.

Dans le Termino de <i>Citadel-</i>	
<i>la.</i>	13686 <i>quarteras.</i>
<i>Mahon.</i>	16212.
<i>Mercadal & Fererias.</i>	15842.
<i>Alaior.</i>	10874.

TOTAL du froment. 56614.

ORGE.

Dans le Termino de <i>Citadel-</i>	
<i>la.</i>	8392 <i>quarteras.</i>
<i>Mahon.</i>	5451.
<i>Alaior.</i>	3619.
<i>Mercadal & Fererias.</i>	6620.

TOTAL de l'orge. 24082.

Des 56614 *Quarteras* de froment que produisit *Minorque* en 1736, les Fermiers en payerent 4717 pour leur taxe, lesquelles se monterent par chaque centaine, à l. 17. 4. 0, l'afforage étant cette année à 2 liv.

8 f. la *quartera*. L'orge produisit, l. 3.
5. 0, à 1 liv. 2 f. la *quartera*.

Voici quelle est la division de cette
petite somme. Sur chaque cen-
taine de *quarteras* : . Q B M

Le Roi a		7	4	1	$\frac{3}{7}$
L'Evêque & le Chapitre.		2	3	2	$\frac{4}{7}$
Le Recteur.		1	4	1	$\frac{5}{7}$

EN tout.		12 0 0			
----------	-----------	--------------------	--	--	--

On met tous les ans ces impôts à
l'enchere. La part de l'Evêque &
du Chapitre revient aujourd'hui à
la Couronne.

Les autres taxes sont les cens
(*Cengoes*) que l'on paye tous les
ans à la Couronne. Il y en a 847 ,
& comme ils sont petits & difficiles
à lever , ils montent à peu de chose.
Il y en a quelques-uns de 3 deniers ,
& les plus forts ne sont que de 15
livres.

Toutes les amendes sont dévolues au fisc, auquel l'on paye le quart de tous les legs que l'on fait à l'Eglise, le 10^e. des lots & ventes, &c.

Cette dernière taxe produit par an une somme assez forte, depuis que les Minorquains commencent à s'adonner au commerce, & comme il s'y fait tous les jours des fortunes considérables, cela occasionne des ventes de terres fréquentes. La manière dont on leve cette taxe est tout-à-fait particulière. On prend d'abord le $\frac{1}{10}$ de la somme totale, & ensuite le $\frac{1}{10}$ du $\frac{1}{10}$, diminuant ainsi proportionnellement jusqu'à la plus basse dénomination de l'argent; de sorte que tout compte fait, on ne paye guère moins de 12 pour cent à la Couronne, à chaque fois qu'on aliène une maison ou un champ.

Celui qui hypothèque paye $\frac{1}{10}$ de l'argent qu'il emprunte , & 8 pour $\frac{6}{10}$ d'intérêt , ce qui ne contribue pas peu à l'économie des propriétaires. Lorsqu'on vend un bien à perpétuité , il en coûte 8 sols pour obtenir la permission de la Couronne. Toutes les marchandises de contrebande que l'on confisque , appartiennent au Roi , de même que les droits de bris. Il avoit aussi le $\frac{1}{5}$ des mines de vernis que l'on exploitoit il y a 40 ans.

Les Minorquins n'ont d'autres liqueurs fortes que celles qu'on leur apporte de chez l'étranger , car il n'y a point de Distillateur dans le pays. Les droits en sont affermés ; & ils ont monté depuis 1725 , jusqu'en 1738 inclusivement , à 925 livres sterling , une année portant l'autre. Cette somme ne fait point partie du revenu public , elle est

employée à la réparation des chemins, & à l'entretien des ouvrages publics. Quelques Gouverneurs ont voulu se l'approprier, mais ils n'ont pu y réussir.

L'ancrage de *Port Mahon* en 1720 produisit 800 écus, il a diminué depuis, & n'est monté en 1737 qu'à 208 écus.

Le revenu total est d'environ 27000 liv. ou de 4050 liv. sterl. par an,

sur quoi on paye. . l. f. d.

Au Gouverneur. . . 365 0 0.

Au Lieutenant - Gou-

verneur. . . . 365 0 0.

Au Receveur général. 821 5 0.

A son Commis. . . 60 0 0.

A l'Ingenieur en chef. 547 10 0.

2158 15 0.

<i>Ci-contre.</i>	2158 0 0.
Au Chapelain général.	365 0 0.
Au Médecin. . . .	365 0 0.
Au Consul de Mayor-	
que.	150 0 0.
A l'Agent pour le Pa-	
quebot.	60.
	3098 0 0.

Sans compter plusieurs autres.

Il y avoit ci-devant certains impôts qu'on ne leve plus , mais dont il convient cependant que le lecteur soit instruit. Le Roi avoit le $\frac{1}{5}$ de toutes les prises que l'on faisoit sur mer , & 10 liv. pour chaque *Mauré*. Dans tous les marchés qu'on faisoit , on payoit trois *dubleros* ou un *real* , tant pour le vendeur que pour l'acheteur. Chaque vaisseau qui en-

troit dans *Port-Mahon*, payoit aussi 24 *reaux* pour le droit d'ancrage, les *setias* douze ou six *reaux*, selon leur port, & 20 *reaux* pour le droit de quarantaine.

Pour faciliter l'intelligence de ces calculs, il ne fera pas inutile de donner une idée des monnoies, des poids & des mesures dont on fait usage à *Minorque*.

Les troupes sont payées en *johanneses* & *moydores*; & les parties qui les composent, & il est rare qu'on voie ici d'autre or que celui de *Portugal*. Les *johanneses* valent 19 écus, & les *moydores* 7 écus & un *real*. Il n'y a d'autre argent que les piastras d'Espagne, & les especes au-dessous; sçavoir, la vieille piastre qui vaut moins que la *mexicaine*, & la

piastre aux colonnes qui vaut 10 *reaux*. La piastre vaut trois shelins & six sols, ou trois shelins & huit sols, argent d'Angleterre, suivant le cours du change.

La monnoie Espagnole est de cuivre, & consiste en *tresettas*, *dubleros*, & *dineros*. Le *dublero* est la plus commune de ces especes, & il paroît même que c'étoit la seule qui eût cours dans l'Isle, avant qu'elle appartînt à l'Angleterre; car lorsque les *Minorquains* veulent marquer la richesse d'un homme, ils disent *te mult de dublés*, il a beaucoup de *dubleros*.

Voici une table qui indique au premier coup d'œil le rapport de

ces espèces, les unes avec les autres.

Dinero.

2	Dublero.			
6	3	Trefetta.		
36	18	6	Real.	
72	36	12	2	Difterine, ou Pistrine.
288	144	48	8	4
				Ecus ou pie- ces de huit.

Les naturels du pays comptent par *livres*, *sous* & *deniers*. Il faut 12 deniers pour un sol, & 20 sols pour une livre, laquelle vaut 7 *reaux* & un *doblero*, ou trois shelins, moins un sol, monnaie d'Angleterre (a).

(a) Le shelin d'Angleterre vaut 1 liv. 3 s. 6 d. monnaie de France ; ainsi la livre de Minorque peut être évaluée environ à 3 liv. 9 s. de France, & le real à 9 s. 9 d.

Outre les *dubleros* dont nous venons de parler, il y en a d'autres d'un métal mixte, composé de plomb & d'étain, qui a un œil blanchâtre. Ils furent frappés à *Mayorque* sous le regne de Jacques II. Le *real* ne valoit autrefois que 17 *dubleros*. Ce fut le Colonel *Pinfold* qui succéda au Brigadier *Kane*, qui le fixa à 18.

Les poids & les mesures qui ont cours dans l'Isle furent établis par le Roi Jacques III. La table suivante mettra tout d'un coup au fait de leurs rapports.

Once ; elle vaut une once & six grains , la livre de 12 onces.

12	Livre courte.	
36	3	Livre longue.
1248	104	34 $\frac{2}{3}$

Quintal. Il vaut 91 liv.
8 onces, la livre de
16 onces.

Mesure longue.

Pouce.

8	Palme. Elle vaut 7 pouces & $\frac{3}{4}$, mesure d'Angleterre.	
64	8	Cane.

Tous les ouvrages de maçonnerie se mesurent à la *cane*, laquelle vaut 5 pieds deux pouces d'Angleterre.

Mesure sèche.

Mut.

6	Berfella.	
36	6	Quartera. Elle vaut deux boisseaux & $\frac{1}{8}$,

mesure d'Angleterre (a). Ces mesures sont rases pour le bled, & combles pour les légumes.

(a) C'est environ cinq boisseaux de Paris.

Mesure liquide.

Quartilla.

$5\frac{1}{4}$	Barillon.	
21	4	Cargo.
84	16	4 • Bota, laquel-

le vaut 133 gallons mesure d'Angleterre (a).

(a) Le gallon d'Angleterre vaut quatre pintes de Paris.





CHAPITRE X.

Du Commerce & des Manufactures des Minorquins.

PERSONNE n'ignore que la richesse d'un peuple commerçant dépend de la valeur que ses superfluités ont dans les autres parties du monde , proportionnellement aux marchandises qu'il est obligé d'en tirer. C'est ce qui fixe la balance du commerce , & sert à résoudre la question , si une nation doit commercer ou non , & jusqu'à quel point , avec l'étranger , ou consommer chez elle les denrées du crû de son pays.

C'est une maxime universellement reçue que le commerce est la source des richesses , & l'on observe que les nations dont le commer-

ce est le plus étendu , sont aussi les plus florissantes : mais l'expérience nous apprend aussi que plusieurs se ruinent en l'étendant , lorsque les marchandises qu'elles exportent ne suffisent point pour leur procurer celles dont elles ont besoin.

C'est ainsi qu'un peuple peut se ruiner par le commerce ; & il est aisé de prouver que si nous tirons de l'étranger dix mille livres par an de marchandises , & que nous ne puissions en tirer que mille du produit de nos manufactures , nous perdons tous les ans neuf mille livres , ce qui suffit pour nous ruiner dans peu d'années.

C'est ainsi que le commerce que les Irlandois , & les peuples de l'Amérique Septentrionale font avec l'Angleterre , est nuisible aux uns & aux autres ; les premiers étant obligés de remettre au moins un tiers , & les seconds deux tiers en argent

pour payer leur balance. C'est ce qui fait encore que l'Angleterre est lezée dans le commerce qu'elle fait avec la France , parce qu'elle tire de ce Royaume plus de marchandises qu'elle n'y en envoie , & que cette dernière peut aisément se passer des Anglois , à l'exception de la laine , qu'elle sçait se procurer en assez grande quantité , pour pouvoir la vendre à plus bas prix qu'eux.

Ce malheur est beaucoup plus sensible à Minorque ; ses habitans exportent peu de marchandises de leur crû chez l'étranger , & sont obligés de tirer de chez lui près d'un tiers de leur bled , leur huile , leur eau-de-vie , & tant d'autres articles de moindre importance , qu'ils auroient déjà fait banqueroute , sans l'argent qu'ils reçoivent des Anglois pour les denrées qu'ils leur fournissent , & qui ont augmenté

considérablement depuis qu'ils sont en possession de cette Isle.

Voici quelles sont les choses qu'ils exportent chez l'étranger : une espece de fromage dont les Anglois font très-peu de cas , mais qui se vend très cher en Italie. Le produit de cette denrée peut se monter à 800 livres sterling par an : ils vendent pour 900 livres de laine. Si l'on joint au vin qu'ils envoient dehors , celui que les troupes consomment dans l'Isle , & qu'elles payent argent comptant , on pourra l'évaluer à 16000 livres par an. Leur exportation annuelle en miel , cire & sel , peut se monter à 400 livres , lesquelles sommes prises ensemble , se montent à dix-huit mille & cent livres sterling par an.

Le balance est contr'eux , si l'on considère la variété & l'importance des articles qu'ils tirent de dehors ,

& qu'ils payent argent comptant. Il faut en déduire quelques-uns, tels que les bœufs, les moutons, la volaille, sur lesquels ils font quelque profit; le pays n'en produisant pas assez pour la consommation des troupes, lors sur-tout qu'il y a une flotte à *Minorque*.

Ils tirent de l'étranger le bled, les bœufs, les moutons, la volaille, le tabac, l'eau-de-vie, l'huile, le ris, le sucre, les épiceries, la clincaillerie, & les outils de toute espece; les galons d'or & d'argent, le chocolat, & le cacao pour le faire, le bois, & les planches, les poutres, les meules de moulin; les pipes à fumer, les cartes, les ouvrages de tour, les graines, le savon, les selles, les clous, la fayance, les miroirs, les lampes, le papier, la couperose, la noix de galle, les pinceaux, les couleurs, les instrumens de musique & les

cordes pour les monter , les montres , le vin , le fruit , les toiles peintes , les mouffelines , les toiles de Cambray & les dentelles , les cordages , la poix , le goudron , la résine , les armes à feu , la poudre & le plomb à tirer , les chapeaux , les manteaux , le velours , les étoffes de coton , les draps , les bas , les habits , les lustres , les tableaux , les images , &c.

Il faut avouer que si les Anglois ont apporté de l'argent dans le pays , ils ont aussi enseigné aux habitans l'art de le dépenser. La plupart ont appris à multiplier leurs besoins , & sont insensiblement tombés dans un luxe & une prodigalité qu'ils ne connoissoient point auparavant.

Les gentilshommes ne commerceront point , & le bas peuple est hors d'état de le faire : si cependant ces insulaires s'appliquoient sérieusement à faire valoir les pro-

ductions de leur pays , ils pourroient dans peu d'années trafiquer avantageusement avec leurs voisins, & même envoyer quantité de choses précieuses aux marchés d'Angleterre. En voici quelques-unes.

Le coton réussit très-bien chez eux (a) ; les Minorquains ont assez de chanvre pour faire des cordages. Le Thon est abondant sur leurs côtes, & il n'est question que de sçavoir le mariner. Les Languedociens & les Provençaux en tirent un profit considérable.

Ils ont quantité d'oliviers , mais ils ne sçavent ni faire l'huile , ni mariner les olives.

(a) Et il ne tiendrait qu'à eux de le multiplier assez pour en former un objet de commerce considérable. Les Maltois, en exportent tous les ans 15000 quintaux , indépendamment de ce qui s'en consomme dans leur Isle.

Ils confissent les capres, & s'ils vouloient multiplier l'arbrisseau qui les porte, ils pourroient en envoyer beaucoup, chez l'étranger, ce qui seroit pour eux un commerce avantageux.

Le lin & le chanvre réussissent au mieux, & il ne dépendroit que d'eux de multiplier ces plantes, d'en faire de la toile, & de la porter chez leurs voisins. Leurs cannes ou roseaux sont deux choses dont les drapiers ne peuvent se passer, mais ils les gardent chez eux. Ils ont quantité d'excellente ardoise, & ils ne sçavent pas la travailler.

Peut-être leur seroit-il avantageux d'envoyer leurs pierres de taille en Angleterre, en guise de lest; mais je ne doute point qu'ils ne gagnassent beaucoup sur leurs marbres; car il n'y a pas de pays au monde, où il y en ait d'aussi beaux, & en aussi grande quantité.

Ils ont quantité de plumes , de mastic , d'aloès , & d'autres drogues dont ils ne sçavent tirer aucun parti.

Leurs abeilles réussissent à merveille , & il seroit de leur intérêt de les multiplier. Leur cire n'est point inférieure à aucune que l'on connoisse , & quant au miel , il ne sçauroit manquer d'être excellent dans un pays qui produit une aussi grande quantité d'herbes aromatiques ; aussi est-il estimé partout.

Ils cultivent quelque peu de tabac , mais la moitié moins qu'ils ne leur en faut pour leur consommation. Il ne cede en rien à celui de Lisbonne.

Les habitans de *Mayorque* tirent un très-bon parti de leur saffran ; les *Minorquains* ne peuvent s'en passer , & cependant ils ne se donnent pas la peine de le cultiver.

Leurs Palmiers ne produisent aucune datte faute de culture. Ils n'envoient aucun de leurs fruits dehors , quoiqu'ils puissent fournir aux Anglois autant de figes , de prunes , d'amandes , de raisins , de grenades , d'oranges , de limons , &c. qu'aucun autre pays de l'Europe.

Voici un article entr'autres qui suffiroit seul pour enrichir un peuple industrieux , & que ces insulaires indolents négligent cependant. C'est du sel dont je veux parler , dont ils pourroient recueillir mille fois plus qu'ils ne font , tant la méthode de le faire est aisée. La voici.

Il y a quantité d'endroits sur la côte de l'Isle , où le rocher est un peu plus élevé que la surface de la mer , & plat. Lorsque le vent est fort , les vagues le couvrent d'un bout à l'autre , de maniere qu'avec le temps , les sels on rongé peu à

peu la partie la plus tendre, & formé une infinité de petites cavités, séparées les unes des autres par les veines qui ont résisté à leur impression.

On emplît ces cavités d'eau de la mer avec une écope, & un jour de soleil suffit pour faire évaporer l'eau, & former le sel dans ces cellules. Les femmes & les enfans vont le ramasser le soir, & le portent chez eux, après quoi ils remplissent de nouveau les cellules,

Telles sont les productions que ces insulaires négligent, encore qu'ils pussent en faire un commerce très-avantageux. Voyons maintenant ce qu'il leur en coûte pour les denrées, & les marchandises qu'ils tirent de dehors.

Il paroît d'après un état suivi de leurs récoltes pendant trente-sept ans, qu'ils recueillent tous les ans,
une

une année portant l'autre , 50501 *quarteras* de froment , & 22683 d'orge.

Le froment est le seul grain dont ils se servent pour faire leur pain ; l'orge est employé à nourrir leurs bestiaux. Il est rare qu'ils en exportent beaucoup , mais il leur faut tous les ans 35000 *quarteras* de froment , qui à neuf shelins chacune , se montent à 15750 livres.

Ils tirent tous les ans de l'étranger pour 10,000 livres d'huile.

Un autre état exact de la ferme de l'eau de vie , pendant 14 ans , prouve qu'ils en tirent tous les ans pour 8250 livres en ne comptant que 10 pour $\frac{9}{10}$ pour le profit des fermiers ; elle vaut 6 sous la pinte , & ils en consomment tous les ans 1640 muids.

Ils consomment chaque année pour 1200 livres de tabac. Il leur

en coûte pour les toileries & les draps 15000 livres, à quoi si l'on ajoute quantité d'autres choses dont ils ne peuvent se passer, on peut sans exagérer faire monter la somme à 20,000 livres.

Voilà donc une dépense annuelle de 71200 livres sterling, de laquelle si l'on déduit 18100 livres que leur rapportent les denrées qu'ils vendent, il reste 53200 liv. de perte pour eux.

Ce qui met ces peuples en état de supporter cette charge énorme, sont les sommes prodigieuses que dépensent les troupes Angloises, dont une grande partie va au marché.

Ils recueillent tous les ans 13000 muids de vin. Si l'on en déduit 2000 pour le Clergé, & 1000 pour les habitans, il en restera 10,000 pour vendre aux Anglois, lesquels à 35 shelins le muid, rapportent 17500

livres sterling en argent comptant. Cet article leur est si avantageux, qu'ils augmentent tous les jours leurs vignobles, malgré les impôts dont on les charge. Le vin rouge est à la vérité taxé; mais ils vendent le blanc au prix qu'ils veulent.

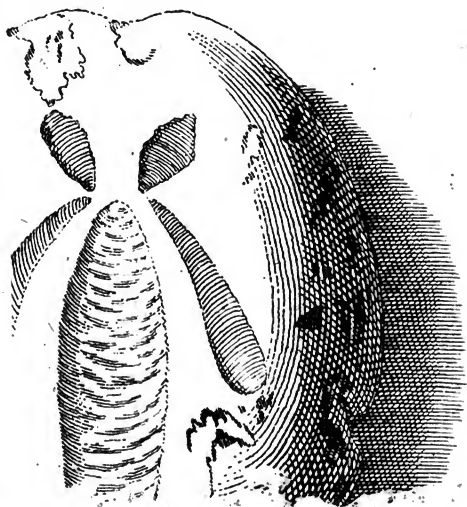
Il est constant que ce peuple ne fera jamais riche, à moins qu'il ne devienne industriel. La mer lui est aussi-bien ouverte qu'à ses voisins, lesquels s'enrichissent par le commerce, & cependant il n'y en a aucun qui puisse avitailler ses vaisseaux à aussi bas prix que ces paresseux *Minorquins*, qui étant environnés de tant de ports, n'ont jamais sçu profiter de cet avantage, & aiment mieux tirer de l'étranger les choses dont ils ont besoin pour subsister.

Ils sont naturellement paresseux, & pourvu qu'ils puissent mettre

Hij

leurs familles à l'abri de la pauvreté , & des foudres cuisans qu'elle entraîne après elle , ils se foudrent très-peu des arts & des manufactures qui procurent à leurs voisins tant de fortunes rapides. Dites-leur que les *Malthois* s'enrichissent par l'exportation de l'anis & du cumin , que la plante qui produit la graine de canarie , croît naturellement dans leur Isle , que le Mastic est très-recherché des étrangers , ils vous traitent de visionnaires , & vous disent d'un air de mépris , qu'ils sont ennemis des projets , & qu'ils sont contents de marcher sur les traces de leurs peres.





Hi
L
ce
C
ti
&
re
el
ti
E
l
e
(

CHAPITRE XI.

Histoire naturelle de Minorque.

LE sol , ou la terre végétale de cette Isle est de plusieurs especes. Celle des montagnes & des collines tire sur le noir. Elle est légère , fine & très-fertile , quoique légèrement répandue sur la surface des rochers , elle produit pour peu qu'on la cultive des récoltes assez abondantes. Elle est entremêlée de sable , ce qui la rend facile à labourer , & qui épargne aux *Minorquins* beaucoup de travail & de dépense.

Le sol des plaines est moins fertile que celui des montagnes. Il est froid & argilleux , & aussi peu propre pour l'agriculture que pour le pâturage. Il ne produit que des herbages aigres , que les bestiaux

refusent de manger , du jonc , & quantité de mauvaises herbes. Il est vrai que les vallées se sont fertilisées au moyen des terres que les pluies ont détachées des montagnes , mais celles-ci se sont appauvries à proportion. Celles dont on a eu soin de retenir les terres par des murailles de pierres seches , sont extrêmement fertiles jusqu'à leurs sommets ; mais il n'en est pas de même des autres.

Les *Minorquins* ne se servent que d'une espece d'argille , laquelle est grisâtre , mais qui devient d'un brun pâle lorsqu'elle est cuite. Ils en font des tuiles & de la vaisselle de terre grossiere , & ils tirent la fayance d'Espagne & de France. Elle leur sert encore à faire les cruches dans lesquelles ils tiennent leur eau , des plats & des tasses pour boire. Les potiers n'employent point de vernis. Il se trouve dans plusieurs endroits

de l'argille bleue & jaune , mais on n'en fait aucun usage.

Nous avons parlé ci - dessus de cette espece de plâtre , qu'ils appellent *guysh*. Il ressemble à celui de *Paris* , & on en trouve quantité dans plusieurs endroits de l'Isle. Celui de *Mayorque* est beaucoup meilleur , aussi en tirent-ils une grande quantité. Celui qui en approche le plus est le *perelle* , dont ils se servent pour clarifier leurs vins. Il est plus blanc , plus luisant & plus friable.

Le crystal de roche est extrêmement rare à Minorque ; mais on y trouve en revanche quantité de cette espece de verre de *Moscovie* , qui incruste les plantes & les végétaux , dans l'endroit appelé *Bocca del Rio* , dans le *Termino d'Alaior*. Il y a dans ce canton un grand étang d'eau dormante , de près d'un mille de long , & éloigné de 300 pieds de la mer , dont il est ordi-

nairement séparé par un banc de sable , & avec laquelle il communique cependant lorsqu'il survient des pluies & des orages. Près du rivage se trouve une petite éminence , où la plupart des plantes & des rejettons sont incrustés de l'épaisseur de trois lignes de cette substance , dont la surface est sablonneuse , friable & grisâtre ; mais blanche en dedans & dure comme un caillou. Ces corps n'ont tout au plus que sept pouces de long , & ne se forment jamais que sur les troncs des arbrisseaux. On en voit quantité par terre qui sont creux , les plantes qui les remplissoient en ayant été détachées par les vents , ou s'étant pourries par la longueur du temps. Cette matiere differe de l'*Osteocolle* des boutiques , en ce qu'elle n'est point couverte de croûte , mais composée d'un corps uniforme , lequel est extrêmement dur près du

jet , & friable du côté de la surface , enforte qu'il s'écrase pour peu qu'on le presse.

On n'y apperçoit non plus aucune spirale , comme dans *l'osteocolle* , laquelle en a beaucoup , sur-tout en dedans , & paroît avoir été une substance plate , qui a pris dans la suite une figure cylindrique. Elle n'est point non plus aussi dense qu'elle , & l'on y apperçoit distinctement les linéamens de la plante , autour de laquelle elle s'est formée.

J'ai parlé des *stalaçtites de Cova Perella* , dont il y a près de vingt variétés , de même que de la pierre de taille de *Minorque* , & j'observerai seulement que les Maçons qui la tirent , rencontrent souvent des veines aussi dures que le caillou , qu'ils sont obligés de faire sauter avec de la poudre. Les couches de cette pierre dure ont rarement plus d'un pied d'épaisseur , & l'on trou-

ve au-dessous la pierre de taille , avec cette différence que plus on creuse , plus elle est dure & moins mêlée de coquillages & d'autres corps étrangers que celle qui est plus près de la surface , laquelle en contient beaucoup. Comme cette pierre de taille est poreuse , & que l'eau la pénètre aisément , les Maçons ont soin de la laisser exposée à l'air pendant quelque temps , avant que de l'employer , & même de recrépir les murailles par dehors , pour les garantir de l'humidité.

La pierre à chaux est assez commune à *Minorque* , & il y a même quelques places , sur-tout à l'Occident de l'Isle , dont les remparts en sont entièrement construits. Elle est d'un gris léger , extrêmement dure & luisante dans les endroits où on l'a nouvellement cassée. Elle donne de la chaux excellente , & elle contient beaucoup d'*echinites* ,

& autres restes du déluge , sur-tout dans les couches supérieures. Quoiqu'il y ait quantité de lits de cette pierre dans certains cantons particuliers , on la trouve plus fréquemment par fragmens détachés dans les champs , & lorsque ces fragmens ne sont ni trop gros , ni trop fréquens , loin de nuire à la végétation du bled , ils l'accélèrent par la chaleur qu'ils lui communiquent , & l'ombre qu'ils lui fournissent , lorsqu'il commence à pousser.

Il y a quantité d'ardoise à Minorque , sur-tout à l'entrée du Cap-Mola , ce qui facilite le moyen de la transporter par mer , mais les insulaires lui préfèrent les tuiles. Elle est unie , luisante , d'un bleu foncé , & parsemée de veines blanches. Elle a grand nombre de fissures perpendiculaires , qui la partagent en des masses d'une grosseur qui en facilite le travail.

Cette Isle contient autant de Marbres qu'aucun pays du monde , & il y a lieu de se persuader que si les ouvriers Anglois les connoissoient , ils en introduiroient bien-tôt l'usage en Angleterre , d'autant plus que la main d'œuvre est ici à très-bon marché , & qu'on les trouve sur la surface de la terre , quelquefois pendant l'espace d'un demi-mille , lors sur-tout qu'il a plu , & c'est alors qu'on en apperçoit la beauté. On rencontre aussi quelques morceaux d'albâtre , mais les couches en sont très-rares. Il y a ici une pierre excellente pour les usages auxquels on l'emploie dans les fortifications du Château de Saint-Philippe , & l'on en trouve quantité au pied du glacis. On s'en sert pour construire des banquettes & des plateformes , qui sont à l'épreuve du temps.

J'ai trouvé dans mes courses plusieurs de ces corps que les natura-

listes appellent *septariæ* ; mais j'ai négligé d'en amasser , croyant qu'ils ne servoient qu'à embarrasser un cabinet.

On m'a dit qu'il ne croissoit dans l'Isle , ni pierre à feu , ni craie. Ils tirent les premières de l'étranger , & quant à la craie , ils y suppléent par la pierre à marker de Naples , dont les tailleurs se servent ; les maçons marquent leurs ouvrages avec de la pierre rouge & noire.

On trouve une quantité prodigieuse de cailloux dans le voisinage de l'Isle Colomba ; mais je n'ai jamais eu la curiosité d'en casser aucun , pour examiner la couleur des croûtes dont ils sont composés. Il y en a de si ronds , que les Artilleurs Anglois en amassent pour les jeter avec les pierriers en cas de besoin.

Les Pyrites ne sont point rares dans l'Isle , mais je n'ai jamais eu le bon-

heur d'en trouver. Le pays est si rude & si coupé, qu'il y a quantité de *fossiles* qui resteront vraisemblablement inconnus jusqu'à la fin des siècles.

La mine de fer est si abondamment répandue sur la surface de la terre, qu'il n'est pas étonnant qu'on en trouve à Minorque. On en rencontre des masses plates de dix pouces de diamètre dans la plupart des endroits de l'Isle: mais on n'en fait aucun usage, soit qu'elle ne soit pas propre à faire du fer toute seule, soit qu'on manque de bois, ou que les habitans ne sçachent point l'employer.

J'ai parlé ci-dessus d'une petite mine de plomb, que l'on trouve dans l'Isle Colomba. On en a découvert quelques autres près de la montagne de Sainte-Agathe, mais elles promettent si peu, qu'on a négligé de les exploiter.

Il y en a une de plomb à Saint-Puig , qu'on exploitoit avec succès il y a 40 ans , & qu'on envoyoit en France & en Espagne pour l'usage des Potiers , qui en vernissent leurs vaisseaux de terre. Le propriétaire l'a depuis abandonnée , parce qu'elle ne réussissoit pas à son gré. Ces insulaires aiment les fortunes rapides , pourvu qu'il ne leur en coûte rien , ce qui joint à leur indolence naturelle , leur fait négliger les projets les plus avantageux à leur pays ; ils donnent à cette mine le nom de vernis.

Je n'ai trouvé aucune substance végétale enfouie dans la terre , mais quantité de coquillages de mer , & de parties de poissons , non-seulement sur la surface des rochers , mais encore bien avant dans la terre. Les naturalistes les appellent des fossiles étrangers , comme s'ils étoient les productions d'un au-

tre élément, & qu'ils se fussent logés par couches dans la terre au temps du déluge universel, ainsi qu'on le croit communément aujourd'hui.

Les Minorquins donnent aux Glossopetres le nom de langues de serpens, à l'exemple des Maltois, mais on a prouvé qu'elles ne sont autre chose que les dents du goulu, & en effet elles lui ressemblent beaucoup. On en trouve souvent dans les carrieres, & j'en ai vu quantité dans les creux des rochers qui sont près du Port-Mahon.

Les pierres qu'on nomme crapaudines (*bufonitæ*) sont aussi communes à Minorque qu'à Malthe. Les naturels du pays les regardent comme des pierres précieuses, & en font des bagues & des boutons, sans se donner la peine de les polir. Je n'en connois que quatre espèces. Bien des gens ont prétendu

qu'elles s'engendroient dans la tête des crapauds , mais on sçait aujourd'hui , à n'en point douter , que ce sont des dents d'un poisson.

On y a aussi plusieurs especes de bivalves fossiles ; les ostracites sont assez communes , mais je n'ai jamais pu en détacher aucune des rochers sans la rompre. On trouve dans quelques endroits du Termino de Citadella , des Pétoncles & des Conchæ amoniæ , tant unies que striées ; mais elles sont dépouillées de la coquille qui leur servoit de moule.

Nous avons aussi quantité de pierres figurées , qui se sont formées dans des coquillages turbinés , & nos remparts sont remplis de trochi , de cylindres & de buccius.





CHAPITRE XII.

Continuation du précédent.

LES Minorquins sont peu soigneux de multiplier leurs chevaux, dont la raison est qu'ils sont plus délicats & plus maladifs que les mulets, & qu'ils coûtent davantage à nourrir. Cependant ils ne sçauroient se passer de jumens pour en conserver l'espece, d'autant plus qu'ils s'en servent, tant pour la charge que pour la selle. Les chevaux, de même que leurs maîtres, ont un certain port extérieur, qui promet beaucoup plus qu'il ne tient, car ce sont de véritables haridelles. Ils sont plus petits que les chevaux Anglois, & communément d'un bay brun. Comme il n'y a point de pâturages dans l'Isle, on est obligé

de leur donner de la paille hachée & de l'orge , mais avec économie.

Leurs mulets sont forts & vigoureux , ils se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent en chemin , & conservent leur embonpoint , pourvu qu'on ait soin de les ménager. Ces animaux , de même que les autres monstres , n'engendrent jamais , encore qu'ils s'accouplent quelquefois sans distinction de sexe. Ils ont le pied extrêmement sûr , & une sagacité surprenante ; mais ils sont très-vicieux. On en voit quelquefois galoper , le cavalier sur leur dos , sur une montagne escarpée , & les conduire sur le bord d'un précipice. Ce n'est pas tout , ils choisissent toujours le plus mauvais chemin , pour qu'on les laisse marcher plus lentement , & s'approchent insensiblement d'une muraille , contre laquelle ils s'amuse à vous frotter la jambe. Si par hasard l'étrier

ou la bride vous échappe des mains, ils se mettent à courir de toutes leurs forces, & ne négligent rien pour vous démonter, & malheur à celui qui n'est pas ferme sur la selle (a).

Les ânes servent pareillement à porter des fardeaux, de même que de monture aux Espagnols & aux Anglois. Il n'est pas rare ici de voir un gentilhomme monté sur un de ces animaux, richement harnaché, & la vue y est si bien faite, que la chose ne surprend point.

Les mulets & les ânes sont beaucoup plus gros & plus grands que ceux d'Angleterre.

Les Minorquins fendent les naseaux aux seconds, pour leur donner meilleure grace, & pour leur faciliter la respiration.

(a) Pline parle d'un mulet qui vécut 80 ans. Les nôtres en vivent pour l'ordinaire 30 à 35.

Leurs vaches sont petites, & si maigres, qu'il n'y a personne qui osât les vendre en Angleterre. Elles donnent très-peu de lait, & le beurre qu'on en fait est extrêmement désagréable à la vue, au goût & à l'odorat. Il n'en est pas de même du fromage, que les Italiens préfèrent au Parmesan.

Les Minorquins ne châtrant point leurs bestiaux, & se contentent de leur presser les testicules, lorsqu'ils ont atteint un certain âge. Ils paroissent avoir pris cette coutume des Maures; car, comme l'observe le Docteur Shaw, les Mahometans tiennent qu'il y a de la cruauté à châtrer d'autres animaux que ceux de leur propre espece.

Comme les pâturages des différens propriétaires ne sont point clos, & que cela pourroit occasionner du désordre, les Magistrats ont soin de faire marquer tous les ans le bétail, de

maniere que chaque fermier peut aisément distinguer ce ui lui appartient. Ces marques consistent dans certaines coupures qu'on fait à leurs oreilles , & qui sont tellement diversifiées , qu'elles servent à tous les propriétaires d'un Termino.

Chaque régiment à son boucher particulier , lequel une fois par semaine prie le Magistrat d'ordonner à un fermier du Termino de lui envoyer un bœuf pour l'usage du régiment. Dans le cas où le boucher ne peut convenir du prix avec le fermier , celui-ci mene le bœuf à la boucherie, le fait tuer devant lui, on lui paye les quartiers à dix dubleros la livre , poids de marc , & il vend le reste à qui il peut.

Le mouton ne vaut pas mieux que le bœuf , & je suis persuadé que plusieurs de nos Anglois ne regretent pas moins les marmites d'Angleterre , que les Israélites cel-

les d'Egypte. J'en ai cependant mangé d'excellent.

La viande de bœuf est taxée à quatre sous la livre, & celle de mouton à six. Il est rare qu'un mouton pèse plus de douze livres. L'agneau ne se vend point au poids, le quartier coûte un shelin.

Il y a ici quantité de pourceaux qu'on met dans les bois dans l'Automne, où ils s'engraissent en peu de temps avec les glands que les payfans abattent des chênes. Ils les enferment ensuite, & après que leur chair s'est suffisamment affermie au moyen de l'orge qu'on leur donne, ils égalent ceux des autres pays. Il y en a de très-gros & de très-gras; les Minorquins en salent une partie pour leur usage, & vendent l'autre aux étrangers. L'avidité de ces peuples pour le porc gras, est d'autant plus surprenante, qu'ils ne peuvent souffrir le bœuf qu'on

apporte d'Irlande pour la nourriture des troupes. Les cochons de lait sont excellens & à très-bon marché.

Il y a beaucoup de chevres dans l'Isle, mais à l'exception des chevreaux, il est rare qu'on serve leur chair sur les tables Angloises.

On compte actuellement à Minorque six à sept mille bêtes à cornes, soixante mille moutons, vingt mille chevres, & quatre mille pourceaux.

Le pays est rempli de lapins, qui habitent les haliers & les creux des rochers; mais on ne fait aucun cas de leurs peaux. Minorque, de même que la plupart des autres pays chauds, ne fournit aucune fourrure de prix. Personne n'ignore que le castor de la Baye d'Hudson est infiniment supérieur à celui de la Caroline, & que les moutons qu'on envoie de la nouvelle Angleterre à la Jamaïque, augmentent en peu de
de

de temps en laine. Je suis persuadé qu'on ne trouve de belles fourrures que dans les pays du Nord, dont la raison est que le froid y étant plus grand, les animaux ont besoin d'être plus couverts qu'ailleurs.

Mais si cela est, me dira-t-on, d'où vient que la laine d'Espagne est plus fine que celle des pays du Nord ? Je me suis attendu à cette objection, & il est aisé d'y répondre, en disant que ma supposition ne regarde que les pelleteries, & ne s'étend point sur la laine. D'ailleurs le Docteur Shaw, qui avoit demeuré plusieurs années dans la Barbarie, assure que les moutons de Sahara ont la toison aussi longue & aussi rude que les chevres, ce qu'il attribue à la chaleur du climat, à la disette d'eau, & à la rudesse des pâturages. Pline dit la même chose de la laine d'Istrie, de Liburnie, & des provinces méridi-

dionales de France. Il ajoute qu'il en est de même dans l'Egypte & dans tous les pays chauds.

Quant à la finesse de la laine d'Espagne, elle peut venir de la délicatesse des pâturages qui sont dans les environs de Segovie , & qui convient à la nature des moutons. La laine de Minorque n'est ni trop fine , ni trop rude. On en emploie une partie dans l'Isle , & l'on porte le reste chez l'étranger , qui la paye très-bien.

Il n'y a point de bêtes fauves à Minorque , non plus que de lievres. Le Gouverneur Kane en fit venir quelques-uns qu'il lâcha dans le pays , mais deux ou trois Officiers qui aimoient passionnément la chasse , les tuèrent & les empêcherent de multiplier.

Il y a quantité de hérissons , que les Espagnols ne se font pas scrupule de manger ; mais je n'ai jamais vu

de porc-épi , quoiqu'il soit très-com-mun en Barbarie. Les tortues de terre n'y sont pas rares , & leurs œufs sont plus gros qu'on ne devroit les attendre de leur grosseur. Les lézards y fourmillent de tous côtés , & il n'y a point de muraille qui n'en soit remplie , lorsqu'il fait beau. Théophraste , au rapport de Pline , liv. 8 , chap. 31 , dit que le lézard change de dépouille , de même que le serpent , mais qu'il la mange aussitôt. Ce grand Philosophe a pris cette erreur vulgaire pour une vérité. Il n'a pas cru qu'il fût impossible que le lézard changeât de dépouille , & ne l'ayant point trouvée , il a cru le reste de la fable.

Il n'y a ni étang ni marais qui ne soit rempli de grenouilles , & les étrangers ont souvent pris leur cri pour celui des canards sauvages.

Les deux seules especes de serpens que l'on voie ici, sont la couleuvre & la vipere.

Le scorpion fait son séjour dans les bûchers , se glisse dans les maisons , & blesse souvent bien du monde. Il vous saisit avec ses serres , qui sont faites comme celles d'une écrevisse , il replie sa queue vers sa tête , & vous pique avec l'aiguillon qui est au bout , moyennant quoi le venin s'insinue dans la plaie , & se mêle avec la masse du sang.

Les centipedes couvrent les murailles du moment qu'on allume de la lumiere , & disparoissent au point du jour. Leur piquure passe pour être venimeuse , aussi les Minorquins ont-ils toujours de l'huile d'olive dans laquelle on en a fait infuser avec des scorpions , & elle ne manque jamais de produire son

effet , lorsqu'on l'applique à temps. Il paroît par quelques expériences que les preneurs de viperes ont faites devant la Société Royale , que la vertu de ce spécifique réside dans l'huile , indépendamment des animaux qu'on a fait infuser dedans.

Il s'y trouve aussi quantité d'araignées , dont quelques-unes passent pour être venimeuses ; mais je ne crois pas que la petite araignée noire qu'on trouve en épluchant la salade , soit la tarentule , encore qu'elle passe pour telle dans le pays.

La liste des oiseaux sera fort courte , vu qu'il n'y en a point qui méritent une description particulière , à cause de leur rareté.

On trouve dans les montagnes qui sont au nord de l'Isle , quantité d'aigles qui font leurs nids dans des endroits inaccessibles. Elles descendent dans la plaine avec les vautours lorsqu'il s'y trouve quelque

charogne ; ce qui dément ce que quelques auteurs ont avancé, que l'aigle ne mange jamais la chair d'aucun animal, à moins qu'elle ne l'ait tué elle-même. L'aigle & le vautour s'accordent parfaitement dans ces occasions, & paroissent exercer une espece de discipline ; car quelques-uns de ces oiseaux se perchent sur les hauteurs à une certaine distance, & font le guet pendant que les autres mangent. L'oiseau communément appelé l'aigle du Mont-Toro, est une espece de corbeau blanc, un peu plus gros que les nôtres.

Il y a dans l'Isle plusieurs especes de faucons, & une si grande quantité de hibous, qu'on en est importuné durant toute la nuit.

*Seraque culminibus ferali carmine bubo ,
Visa queri, & longas in fletum ducere noctes.*

Virg.

Les ânes joignent ordinairement

leur mélodie à la leur, & lorsque la lune est près de son plein , les chiens se mêlent du concert , ce qui fait un tintamarre affreux.

Les hirondelles & les martinets nous rendent visite pendant tout l'été. Le Colonel Des-Puig m'a assuré qu'un fameux Peintre Italien en mignature , qu'il avoit connu à Florence , se servoit des petites plumes pointues qui sont aux extrémités de leurs aîles , en guise de pinceaux ; & j'ai trouvé en effet qu'elles étoient excellentes pour pointiller.

On trouve quantité de perdrix rouges , qui sont un manger délicieux , depuis la mi-Août , jusqu'après la récolte du froment. Elles mangent alors de l'ail sauvage , & des baies de lentisque , ce qui donne à leur chair un goût désagréable , mais qui n'empêche pas qu'on n'en mange. On trouve aussi

de très-bonnes cailles dans la saison.

Le merle, l'étourneau, l'alouette, le moineau, sont aussi communs ici qu'en Angleterre. La grive surtout est excellente.

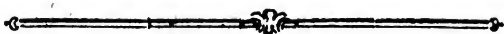
Les pigeons sauvages font leurs nids dans les creux des rochers qui sont tout autour de l'île, & on fait grand cas de leurs petits. On a aussi des pigeons ramiers noirs & blancs, des becassés, des becassines, des canards sauvages, & des farcelles pendant tout l'hyver.

Les chauves-souris sont très-communes à Minorque. Si cet oiseau se nourrit de cousins, comme Pline le prétend, il est sûr de n'en jamais manquer; & l'on devrait même faire une loi qui défendit de le tuer.

Ce dernier insecte est le plus incommode de tous, & sans les précautions que les habitans prennent pour s'en garantir durant l'été, il seroit impossible de dormir.

Nous ne manquons pas non plus de papillons , & il y en a de très-beaux , nous avons aussi quantité de cigales & d'escarbots , & surtout de grosses fauterelles , qui volent très-loin lorsqu'on les chasse. Les teignes rongent nos habits & nos livres , & il est impossible de nous en garantir. Les abeilles mangent notre miel & notre sucre , & nous ne sçaurions rien boire qu'il n'y ait de mouches.





CHAPITRE XIII.

Continuation du précédent.

LES Minorquins sont très-superstitieux , & par conséquent fort exacts à observer les jeûnes & les abstinences que l'Eglise leur prescrit. La mer qui les environne fourmille de poisson , & quoiqu'ils ne se hasardent pas volontiers sur mer , ils en prennent assez pour en fournir les marchés pendant toute l'année.

La dorade , la même que l'aurata de Rondelet , est un excellent poisson , & très-commun ici. Il a pour l'ordinaire depuis douze jusqu'à dix-huit pouces de long.

Les côtes fourmillent d'anchois pendant l'été ; mais les habitans ne sçavent point la manière de les sa-

ler, & ne se mettent point en peine de l'apprendre, quoiqu'ils n'ignorent point les avantages que leurs voisins en retirent.

La donzella, ou le julis de Rondelet, est aussi un poisson excellent, & nous en avons pendant toute l'année.

Le molio, que je crois être le physis du même auteur, est un poisson très-commun à Minorque, & je suis même persuadé qu'il n'y en a pas de meilleur dans la Méditerranée.

La plie, la sole, le barbu, & le carrelet sont plus rares, & c'est dommage qu'on n'en prenne pas davantage.

On voit rarement de turbot, mais nous avons quantité de lamproies, de congres & d'anguilles.

Les pêcheurs prennent souvent l'hippocampus, ou cheval marin dans leurs filets. Ce petit animal a

deriere la tête une nageoire qui ressemble à la criniere d'un cheval ; mais elle tombe à mesure qu'il se desseche.

L'aous de tous les auteurs , ou le loup marin , comme les soldats Anglois l'appellent ; il en vient une multitude sur nos côtes dans l'Automne , & quelquefois plutôt. Les Espagnols font grand cas de ce poisson , & on le sert souvent sur nos tables. Il a le goût du maquereau , & comme ce dernier manque , nous sommes bien aises d'y suppléer par celui-ci.

Ce seroit à tort qu'on chercheroit du faumon & de la truite dans un pays où il n'y a point de riviere ; mais nous avons quantité d'éperlans , dont la chair sent la violette , ou plutôt le concombré , à ce que quelques-uns s'imaginent.

La fardine abonde sur nos côtes pendant l'été , & les naturels du

pays en font quelques-unes. M. Willughbey prétend que la sardine est une petite pélamide , & que celle de l'Océan devient beaucoup plus grosse que celle de la Méditerranée. Il prétend encore que la mullette n'est autre chose qu'un jeune hareng ou une petite pélamide , & M. Ray est du même sentiment.

Les buferas sont remplies de mullets excellents , & d'une grosseur considérable. Les œufs de la femelle étant salés & ensuite séchés , sont ce qu'on appelle le botargo. Il est excellent pour reveiller l'appétit.

Mais le plus commun de tous les poissons , est celui que nos soldats appellent poisson de roche , parce qu'il se tient parmi les rochers. On en apporte tous les jours quantité au marché , & rien n'est plus beau que leurs couleurs , ayant le corps strié de bleu , de rouge ou de verd. Ils ont huit à neuf pouces de long ,

& on les vend quatre sols la livre.

La sèche est fort abondante sur nos côtes, & elles fournissent assez d'or pour l'usage des Orfèvres & des Apothicaires.

Je me suis souvent servi de son noir pour dessiner, & j'ai trouvé qu'il valoit infiniment mieux que le bistre, il se délaye parfaitement dans l'eau, & ne le cede point à cet égard à l'encre de la chine. Ce poisson jette son noir lorsqu'il se voit poursuivi, ainsi que Plin l'observe fort bien dans le vingt neuvieme Chap. de son neuvieme livre. Son bec est aussi dur que de la corne, & crochu comme celui d'un perroquet.

Aristote, Appien, Horace, ont connu ce noir, mais je ne sçache point qu'on s'en soit jamais servi pour écrire ou pour dessiner.

Nous n'avons qu'une seule espece de poisson crustacé, & c'est l'écre-

viffe de mer , dont on fait beaucoup de cas. La chevrette & le cancre font assez rares.

Le poisson que les François appellent Bernard-l'hermite ; est plus commun. Comme il n'a point de demeure qui lui soit propre , il est obligé tous les ans , lorsque la sienne est devenue trop petite pour y loger , de chercher une coquille vide , & de la disputer à ceux qui veulent s'en emparer comme lui.

Le plus commun de nos poissons à coquille est l'échinus , ou le hérifson de mer. Les rochers en sont tellement couverts , que nous sommes obligés de garder nos souliers , lorsque nous voulons nous baigner , pour ne point nous blesser les pieds.

On peut mettre au nombre des coquillages qu'on trouve sur nos côtes les oreilles de mer , les tellines , les carnes , les pétoncles à une & deux oreilles , dont les cou-

leurs varient à l'infini, les nerites, les Conchæ Veneris, & une infinité d'autres qui servent à orner les cabinets des curieux.

Le nantilus n'est pas rare, mais ce coquillage est si mince, qu'il est presque impossible de le manier sans le casser. Nous avons plusieurs espèces de conques, dont les Espagnols se servent en guise de cornet pour avertir les passans de se retirer, lorsqu'ils veulent faire jouer une mine.

Une des raisons qui les oblige à se servir de ce coquillage, est l'aversion qu'ils ont pour les cornes; ils ne les nomment jamais que lorsqu'ils sont en colère, & le mot de Cuern vaut autant que celui de Diable.

On trouve dans les rochers qui sont au fond de Port-Mahon, & dans plusieurs autres endroits de l'Isle, une moule, appelée Pholas

par Rondelet , dont on aura peut-être peine à croire ce que je vais dire , mais le fait est incontestable.

Pour venir à ces dattes (datyls) comme les Espagnols les appellent , de dactyle (Δάκτυλος) un doigt , auquel elles ressembtent , on tire à bord avec des cordes une grosse pierre , on la casse avec des coins de fer , & on les trouve au centre du rocher dans toutes fortes de directions.

Le poisson est enfermé dans deux coquilles semblables , environ de la grosseur & de la longueur du doigt , un peu applaties , & à peu près de la même largeur d'un bout à l'autre. Je ne doute point que les petits corps qui ont contribué à l'accroissement des dattes , n'aient été d'abord élaborés dans les cavités naturelles du rocher par la force de l'eau , laquelle y a conduit la nourriture dont ils avoient besoin

pour subsister. Il peut même se faire que l'eau de la mer ait formé ces trous, & les ait multipliés autant qu'il le falloit pour recevoir cette multitude incroyable d'habitans testacés.

M. L'hwyd assure dans une lettre à M. Ray, qu'il a vu des pierres remplies de pholades dont la surface n'avoit aucune ouverture sensible; mais j'ai remarqué dans quelques-unes un petit conduit dans lequel on pouvoit à peine ficher une épingle, & cependant elle doit suffire pour recevoir la nourriture dont le poisson a besoin, vu que sans cela il ne sçauroit vivre une minute.

Mr. L'hwyd ajoute qu'on sçait par expérience que le frai des animaux peut pénétrer dans la substance des rochers.

En effet, il n'est pas plus étonnant de trouver du poisson dans un

rocher, que des crapauds dans du marbre, sans qu'on apperçoive le moindre trou ni la moindre ouverture qui leur a donné entrée, & qui leur a fourni dans la suite l'air & la nourriture dont ils avoient besoin. On peut en voir plusieurs exemples dans l'histoire naturelle de Staffordshire par le Dr. Plot.

On ne doit pas s'imaginer que les dattes qu'on trouve dans les rochers, y aient vécu depuis le déluge universel, ni qu'elles s'y soient multipliées; vu que si cela étoit, on devroit trouver des monceaux de leurs coquilles, ainsi que Mr. L'hwyd l'a observé depuis dans une pareille occasion.

Ces dattes comme je l'ai déjà observé, se trouvent toujours dans les carrieres ordinaires. Elles sont infiniment plus délicates que les moules, & il en coûte très-peu pour en avoir.

Je ne me suis jamais apperçu que le pholas sentit mauvais , comme Athenée le prétend ; mais je peux assurer qu'il est très-nourrissant.

La nacre de perle (*nacar*) est très-commune à Minorque. C'est la pinna magna des auteurs. Elle a trois pieds de long sur seize à dix-huit pouces de large. Elle a par dedans le même éclat que la mere de perle , mais elle est rude & couverte de piquans en dehors. Les François en font quantité de petits ouvrages.

Il y a près du joint un flocon de foie jaunâtre , depuis quatre jusqu'à dix pouces , & de l'épaisseur du doigt.

Cette foie , si tant est qu'on puisse l'appeller ainsi , peut se filer , & l'on en a souvent fait des bas & des gants par curiosité. Le Docteur Shaw croit que c'est le byssus des anciens.

Athenée , cité par Pline , assure

que la nacre est la même que le pecten, en quoi il se trompe, vu qu'elle n'est point un pétoncle, mais une moule.

Nous trouvons sur nos côtes des pinna-parva vuides, qui ont six lignes de long. On les prendroit pour des meres de perle; tant leur surface est polie.

La pourpre (purpura) autrefois si fameuse chez les Tyriens, est très-commune dans les environs de cette Isle.

Nous avons aussi un grand nombre d'étoiles de mer, mais les especes en sont peu variées. La plus rare est l'étoile de mer arborisée, stella-marina-arborescens, que je n'ai jamais pu avoir en entier.

Je n'ai jamais vu ici de ces étoiles de mer qui ont douze à treize rayons, encore qu'elles soient communes sur les côtes de Kent & de Suffey en Angleterre.

Ces étoiles sont ennemies des huîtres & des coquillages bivalves, & de-là vient qu'on oblige les Pêcheurs de la Tamise à les détruire sous peine d'amende. Elles se meuvent très-lentement , en étendant & repliant leurs doigts ou rayons.



CHAPITRE XIV.

Conclusion de l'Histoire naturelle.

RIEN n'est plus avantageux aux peuples qui habitent dans des climats chauds , que d'avoir quantité de végétaux. L'Isle de Minorque en produit une infinité , tant pour la table , que pour la médecine. Je me bornerai aux premiers parmi lesquels il s'en trouve d'exquis , & qui viennent à maturité dans différentes saisons , ce qui fait que nous n'en manquons jamais.

Le froment & l'orge sont les seuls grains que l'on sème dans ces Isles , si l'on en excepte quelque peu de bled d'Inde , qui croît dans le voisinage des fermes , & dans quelques autres endroits.

Les Minorquins font ordinairement leurs moissons à la mi-Juin , & lorsque le bled est sur le point de mûrir , quantité de garçons & de filles se tiennent sur les bords des champs , & sur le haut des murailles , & crient à tue-tête pour épouvanter les petits oiseaux , & empêcher qu'ils ne le mangent. C'est le précepte que donne Virgile dans le premier livre de ses Georgiques.

Et sonitu terrebis aves—————

Il y a toute apparence que ces insulaires ont pris cette coutume des Romains. Ils se servent encore pour le même effet d'un roseau fendu , qu'ils frappent sur leurs mains , & qui fait un tintamarre terrible.

Le produit ordinaire est de six pour un , & tout au plus de neuf pour un , ce qui passe pour une récolte extraordinaire. Ils foulent leur bled dans les champs , & sur la roche

che vive , & emmufelent les bêtes qui les foulent , foit par ignorance , ou par mépris de l'Ancien Testament qui défend de le faire. Ils le varent auffi fur la place , lorsqu'il fait du vent , & ramaffent la paille avec foin.

Les fermiers de Minorque employent pour fumer leurs champs le fumier & la litiere de leurs animaux domestiques , & les balayeurs qu'ils tirent de leurs maifons.

Ils n'ont d'autre fourrage que la paille , ils la hachent bien menu , la mêlent avec un peu d'orge , & la donnent à leurs chevaux , leurs mulets & leurs ânes.

Il y a toute apparence que c'est le Gouverneur Kane qui leur a fait connoître les pois & les fèves. Il en croît maintenant quantité dans l'Ifle au commencement du printemps.

Les Espagnols aiment toujours passionnément leurs pois-chiches & leurs lentilles, & ce sont eux qui ont appris aux soldats Anglois à en manger, de même que les citrouilles, les tomates, les porreaux, les oignons, & l'ail. Les haricots y sont communs & fort bons.

Leurs navets sont durs & ligneux, & par conséquent fort inférieurs aux nôtres, ce qui n'empêche pas que l'on n'en mange dans la soupe. Leurs carotes & leurs panais sont d'une assez bonne qualité. Les choux-fleurs sont excellents, & durent fix à sept mois de l'année; leurs choux, les meilleurs que j'aie jamais mangé. Les épinars, les choux de Savoie y sont à très-bas prix, & les soldats en font une consommation prodigieuse. Leur laitue ne vaut rien, mais on la corrige avec du cresson. Le Pissenlit est très-commun au

printems , & quoiqu'il passe pour être fort sain , son amertume m'a toujours déplu. Leurs artichauts ne valent pas grand'chose.

Leur céleri , leur endive & leurs melons musqués sont excellents. Le melon d'eau , qui vient à la fin de Juin , dans le fort des chaleurs , est si rafraîchissant , si succulent & si délicieux , qu'on ne peut trop en faire l'éloge. Il ne cause jamais des indigestions , quelque quantité qu'on en mange , ce qui fait que les Espagnols en donnent à leurs enfans , dans le tems même qu'ils ont la fièvre. Il dure jusqu'à la mi-October.

L'Egypte n'a jamais produit de meilleurs porreaux que ceux que nous mangeons ici. Nous avons quantité de thym , d'hyssope , de fariette , de marjolaine , de souci , de sauge , de persil , de chicorée ,

d'échalottes, d'ozeille, de mente, de poirée, de raifort &c. Les concombres font plus gros & meilleurs que les nôtres.

La petite asperge, qu'on cultive depuis quelque tems, n'a pas bien réussi ; mais nous en avons quantité de sauvages.

Le poivre de Guinée est fort commun à Minorque. Le romarin & l'absynthe, croissent naturellement parmi les rochers. Ils produisent aussi une multitude d'herbes médicinales, & de fenouil marin. Il n'y a presque point de vieille muraille dans l'Isle qui ne soit couverte de capriers.

Les capres ne sont autre chose que les boutons de la fleur, que l'on cueille avant qu'elle soit épanouie, & que l'on fait sécher à l'ombre. On les met dans des pots avec du vinaigre & un peu de sel, & on les

garde pour l'usage. Les Espagnols nous les vendent seches , & lorsque nous voulons les manger , nous y ajoutons du fel & du vinaigre.

On auroit tort de chercher la beauté , & la régularité , dans les jardins d'un peuple , dont l'esprit est entièrement tourné au labourage. Il sème ses porreaux , ses oignons & ses carottes sur des couches , d'où il les transplante dans l'endroit où elles doivent rester jusqu'à ce qu'elles aient atteint leur maturité. Il n'y a point de jardin qui n'ait un puits à roue.

Le raisin tient le premier rang parmi les fruits du pays , non-seulement à cause du vin qu'on en tire , mais encore parce qu'il se conserve depuis le mois de Juillet , jusqu'à la fin d'Octobre.

On peut juger de la quantité qu'on en recueille par la dîme ,

laquelle se monte tous les ans
à 14000 quintaux :

S Ç A V O I R.

Citadella.	2000
Mahon.	6000
Alaior.	2000
Mercadal & Fererias. . . .	4000
	14000

Cette dîme se paye en espee ,
& est le $\frac{1}{11}$ du total , de maniere
que le produit annuel de l'Isle est
de 154000 quintaux ; qui à raison
de 7 reaux le quintal , se montent
à 26950 livres sterling (a).

Les Minorquins ont la permis-
sion de vendre leurs vins entr'eux
après la Saint Martin ; mais ils ne
peuvent en vendre aux Anglois
avant la Saint Thomas , sous peinc
de dix écus d'amende.

(a) Environ 620000 liv. argent de France.

L'Isle produit aussi des abricotiers, des pêchers, des figuiers, mais point de mûriers blancs, cependant je suis persuadé qu'ils y viendroient aussi-bien que le rouge. Les noyers & les châtaigners sont rares. Les palmiers ne servent que pour l'ornement, & leur fruit ne vient jamais à maturité, parce que les insulaires ne sçavent point les cultiver.

L'o'ivier croît sans culture dans toute l'étendue de l'Isle; mais ou les olives ne valent rien pour confire, ou les Minorquins ne sçavent point les apprêter, car il n'y a qu'eux qui en puissent manger. Ils n'en tirent point d'huile, & la raison qu'ils en donnent est que les vents du Nord les dessèchent au point qu'on ne peut en tirer aucune.

Nous avons aussi quantité de limons, d'oranges, de coings, de

neffles , de bergamotes & de citrons.

Les Minorquins , si l'on en excepte la vigne , ne sçavent ce que c'est que de tailler leurs arbres , & lorsqu'on leur en demande la raison , ils répondent gravement que Dieu en sçait là-dessus plus que nous.

Les montagnes sont couvertes de pins , & les plaines d'oliviers ; mais le plus bel arbre que nous ayions ici est le chêne verd , dont il y a de grands bois dans plusieurs endroits , sur-tout près d'Alaior.

J'ai vu de l'aubepine dans un bois près d'Alaior , mais les insulaires ne s'en servent point pour clorre leurs champs , & aiment mieux les entourer de murailles.

Il me reste à parler d'un autre arbre que j'ai vu dans le Termino de Mahon , & qui est assez rare. C'est le carouge. Il est fort haut

& fort touffu , & produit quantité de gouffes pareilles à celles du haricot , dont les semences sont disposées de même.

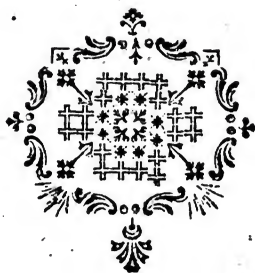
Les Espagnols en mangent tant qu'elles durent , & elles ont une douceur qui n'est pas désagréable. Quelques-uns croient que c'est ce même fruit qui servoit de nourriture à Saint Jean - Baptiste dans le desert.

La graine de Canarie croît dans plusieurs cantons de l'Isle. On voit peu d'avoine parmi le froment , mais elle produit ici le même effet que les Romains lui attribuoient , & elle nuit autant au bled que les mauvaises herbes.

Steriles dominantur avenæ.

Nous avons des champignons & des morilles , dont nous ne faisons aucun usage ; du corail , de la co-

ralline, & grand nombre d'éponges. Les grosses ne servent à rien ; mais les petites sont extrêmement fines, & je ne doute point qu'on n'en trouvât de très-belles , si les Minorquins, qui sont habiles plongeurs , vouloient se donner la peine de les chercher.





CHAPITRE X V.

*Caractere , Mœurs & Coutumes
des Minorquins.*

CES insulaires , qui étoient autrefois si fameux par leur valeur , & par leur adresse à se servir de la fronde , vivent aujourd'hui dans la plus honteuse indolence. Ils semblent avoir perdu leur courage avec leur liberté , & ils paroissent si peu jaloux de cette dernière , qu'ils ne se mettent nullement en peine de la recouvrer.

Il est constant que les Minorquins se distinguèrent par leur bravoure , tant qu'ils eurent la guerre avec les Maures , & l'on peut à juste titre leur appliquer ce que Tacite dit des anciens Gaulois , *Gallos in bellis floruisse accepimus , mox*

*segnities cum otio intravit , amissa
virtute , pariter ac libertate.*

Comme ils ont long-temps vécu sous un gouvernement dur , leur esprit s'est accoutumé à la servitude , de même que leur corps s'est endurci au travail. Ils ont une obéissance aveugle pour ceux qui les gouvernent , & ils vivent contents dans le sein de la pauvreté & de l'oppression. Mais ils sont sujets à se laisser éblouir par la prospérité , & la moindre lueur de fortune les rend factieux & mutins.

Ils sont naturellement querelleurs & vindicatifs. Ils transmettent leur haine à leurs descendants , & comme il faut peu de chose pour les mettre en colere , il arrive souvent que ces inimitiés subsistent entre les familles , après même que les demêlés qui les ont occasionnées sont assoupis.

Ils sont si jaloux les uns des au-

tres , qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'un homme puisse aspirer à une charge sans avoir dessein de nuire à son voisin , & de-là vient qu'encore qu'ils aient beaucoup de déférence pour leurs Magistrats , ils ne laissent pas que d'être extrêmement attentifs sur leur conduite.

Ils payent leurs taxes sans répugnance , & sont extrêmement sobres dans leurs ménages. Ils font peu d'usage de la viande , mais ils mangent en revanche beaucoup de végétaux , d'épiceries & de pain.

L'ail & l'oignon entrent dans tous leurs ragoûts , ce qui est extrêmement désagréable aux étrangers qui les fréquentent.

Ils ne boivent presque que de l'eau , & ils croient avoir fait un bon repas , lorsqu'ils ont bu à la fin un verre d'eau-de-vie.

Ils gardent pour eux le plus mauvais vin , & vendent l'autre aux

Anglois , enforte qu'on peut dire d'eux : *sic vos non vobis mellificatis apes !*

Quoique l'air du pays soit extrêmement pur , & la nourriture légère , il s'en faut beaucoup que les Minorquins aient autant de vivacité que les François. Le vin ne fait même aucun effet sur eux , & véritablement il n'est guere propre à rejouir les esprits ; & l'on peut dire que s'ils buvoient du vin de France , & les François de celui de Minorque ; ils gagneroient tous deux au change.

Quoiqu'il y ait des écoles dans les Couvents pour l'instruction de la jeunesse , il est rare qu'elle en profite. Tout le sçavoir de ces Seminaires se réduit à quelques mots de mauvais latin , & il n'y a pas un homme dans l'Isle qui ait la moindre teinture des Mathématiques & de l'Arithmétique.

Le Clergé même , chez qui le sçavoir fait ordinairement quelque séjour avant d'abandonner un pays , est ici très-ignorant & très-stupide , & n'a rien en lui qui puisse l'exempter du mépris , que la cagoterie excessive des habitans.

Il n'y a pas une femme qui sçache lire & écrire , ce qu'on doit bien moins attribuer à leur incapacité , qu'à la jalousie des hommes , qui craignent qu'elles ne deviennent intrigantes , & en effet elles sont assez portées à l'être par la chaleur du climat ; mais on peut dire à leur louange qu'elles sont extrêmement prudentes & discrètes.

Leurs amans sont très-assidus auprès d'elles. Ils passent la nuit sous leurs fenêtres , à rafraîchir , comme dit Shakespear , l'air de leurs soupirs , & celui-là s'estime très-heureux , qui en est quitte pour un rhume , ou pour un membre cassé

dans ces aventures nocturnes. Car les Dames ſçavent que plus elles maltraitent leurs amans , plus ils ſont bons maris. Mais cette complaiſance eſt pour l'ordinaire de courte durée , & le mariage n'eſt pas plutôt célébré , que l'époux leve le maſque , & traite ſa femme en vrai tyran.

Voici une coutume de ces infu-
laires , qui eſt trop ſinguliere pour
la paſſer ſous ſilence. Tous les gens
de mer qui ſont mariés , convien-
nent en partant avec leurs femmes
& leurs amis d'un ſignal qu'ils fe-
ront à leur retour pour que l'on
ſoit averti de leur arrivée. En con-
ſéquence , auſſi-tôt que le vaiſſeau
approche du port , les amis vont
en donner avis à la femme , de là
ſe rendent au port , font compli-
ment au mari ſur ſon arrivée , &
l'accompagnent chez lui. Sa femme
l'attend à la porte ou dans la mai-

son , & ne fait pas plus d'attention à lui que si elle ne le connoissoit point. Les amis se retirent , le mari rentre chez lui , sa femme le suit dans son appartement , & la porte se ferme , voilà à quoi se réduit toute la cérémonie.

Il y a tout lieu de penser que cet usage n'a d'autre fondement que la jalousie naturelle aux Minorquins. Les caresses d'un jeune couple qui se revoit après une longue absence , pourroient causer quelque émotion dans un peuple que le climat rend enclin à l'amour , ce que l'on cherche à prévenir par cette conduite réservée. D'ailleurs la belle avertie d'avance de l'arrivée de son mari , a le temps de se préparer à le recevoir , & d'éviter par là les suites fâcheuses qui résultent quelquefois d'un retour imprévu.

L'occupation des femmes se réduit à filer le lin & le chanvre ,

dont elles font leurs habits , à racommoder leur linge , & à faire de la dentelle.

On ne doit point confondre les gentilshommes avec les gens du commun. Ils vivent d'une maniere assez honnête ; mais ils sont naturellement sobres , & ennemis du vin , & quelques-uns même n'en boivent point , quoiqu'ils en recueillent chez eux. Ils donnent rarement des repas , & sont ennemis des visites. Ce genre de vie est autant l'effet de leur économie , que de leur tempéramment , qui est naturellement taciturne , outre qu'il les met à même de veiller leurs femmes de plus près.

Les Prêtres font bonne chere , & n'épargnent point le vin : aussi ont-ils soin de retenir le meilleur pour eux. Ils fréquentent les femmes , & ont un libre accès chez elles. On leur doit pourtant cette

justice, qu'ils sont beaucoup plus réglés que les moines.

Durant le carnaval, les Dames s'amuse à jeter des Oranges à leurs amans; & celui qui a un œil poché ou une dent cassée, regarde cet accident comme une faveur de sa maîtresse. Quelquefois, elles leur jettent une poignée de fleurs au visage, & cette faveur ne tarde pas d'être suivie d'une autre plus distinguée.

Le carnaval est pour ces insulaires un temps de joie. Les hommes & les femmes se permettent toutes sortes de libertés, sans manquer pour cela aux cérémonies de leur religion. Le jour se passe en jeûnes, en messes & en processions, & la nuit en bals, en mascarades & en intrigues galantes. Ce temps est entièrement consacré au plaisir, & il dure jusqu'au carême, & pour

lors le jeûne & le travail recommencent.

Les Minorquins ont des courses de chevaux, d'ânes & de mulets, qui se font dans les rues, & qui causent autant d'inquiétude aux cavaliers, que de plaisir aux spectateurs; je ne puis mieux les comparer qu'à celles de Newmarket. Ils ne connoissent plus ni les courses de bague, ni celles de taureau. J'en ai pourtant vu une, mais dont je fus très-mal satisfait.

Ils dansent pendant l'hyver dans leurs maisons, & l'été dans les rues à la lucir des flambeaux. Ils n'ont d'autre instrument que la guitarre, dont les hommes & les femmes jouent également.

Ils dansent deux à deux, les hommes avec beaucoup de force & d'activité, & les femmes avec nonchalance, les yeux baissés en terre. Quelque mal qu'ils s'en acquittent,

la danse finit toujours par ces acclamations : *longue vie aux danseurs ; vivent les spectateurs !* Quelquefois on prie l'homme de faire un compliment à celle qui a dansé avec lui , à quoi il répond *que voulez-vous que je lui dise , si non qu'elle a le teint comme une rose ?*

Leur musique est pesante & peu variée , mais cependant convenable à la gravité des Dames , lesquelles paroissent ne prendre aucun plaisir à ce divertissement.

Ils ne connoissent aucun de ces exercices militaires qui sont en usage dans les autres contrées de l'Europe. La fronde n'est plus en usage que parmi les bergers , qui s'en servent avec dextérité , pour ramener au troupeau un mouton ou une chevre qui s'en écarte.

Ils chassent les lapins avec les chiens ou les furets ; ce que je regarde bien moins comme un diver-

tissement que comme un commerce, vu qu'ils les vendent après les avoir pris ou tués.

Ils chassent très-bien au fusil, aussi sont-ils bien payés de leurs peines, & ils méritent de l'être, car je ne crois pas qu'il y ait de meilleurs tireurs au monde. A peine manquent-ils un coup sur quinze ou seize qu'ils tirent, & si cela leur arrive plus souvent, ils s'écrient *jo sum bouxat*, je suis enforcelé.

Le Gouverneur & les Commandans des régiments en ont chacun un sous le titre de *cassador*, chasseur. Il n'a point d'honoraire fixe, mais on lui paye le gibier, lorsqu'il en apporte, au prix dont on est convenu. Les Officiers & les gentilshommes Espagnols peuvent chasser lorsque bon leur semble, & tuer les perdrix depuis la mi-Août, jusqu'à la mi-Février qu'elles commencent à s'accoupler. Quant aux

oiseaux de passage , on peut les tuer en tout temps , & il y a peu de pays au monde où il y en ait davantage.

Le bas peuple est désarmé dans toute l'étendue de l'Isle , & le gibier s'en trouve bien. Il n'est permis qu'aux gentilshommes d'avoir des épées & des armes à feu.

Les chiens d'arrêt de cette isle , ont été fort estimés de tout temps. Ils ont le nez bon , & sont extrêmement assurés , & j'attribue cette dernière qualité à la sévérité avec laquelle on les dresse. On a observé qu'ils perdent une partie de leur activité en arrivant en Angleterre , ce qui fait qu'ils croisent toujours nos épagneuls ; mais étant accouplés ensemble , ils produisent les meilleurs chiens du monde.

Ces insulaires , sur-tout les payfans , ont le teint extrêmement basané : mais les femmes & les enfans

ont les traits réguliers , les yeux & les cheveux noirs , & les dents fort blanches. Lorsqu'un enfant a les yeux gris , ou bleus , & les cheveux blonds , comme cela arrive quelquefois , le mari hausse les épaules , & soupçonne sa femme d'infidélité ; & il est certain que les femmes ont une vivacité & une cupidité qui les porte très-souvent à entretenir un commerce illicite avec les Officiers Anglois.

L'habillement des hommes du commun consiste en une jaquette & une camisole qu'ils lient autour du corps avec une ceinture à rezeau , ou une grande bande de cuir ; une chemise grossiere , un mouchoir de couleur autour du cou , un mauvais manteau rouge , une paire de culottes , qui leur descendent jusqu'à la cheville , de gros bas , des souliers larges & plats sans talons , faits avec du cuir blanc , & un chapeau rabattu.

Les

Les gentilshommes portent des perruques, des chapeaux retroussés, & l'épée. Leurs habits sont faits comme les nôtres, excepté qu'ils sont ordinairement noirs. Lorsqu'ils sont en deuil, ils enveloppent la garde de leurs épées avec un morceau de drap noir, ce qu'ils regardent comme une marque de distinction.

L'habillement des femmes consiste en une camisole d'étoffe noire, ouverte vers le cou, & fermée vers le poignet, sur laquelle elles retroussent les manches de leurs chemises. Elles mettent par dessus un jupon d'étoffe de couleur, ou de toile peinte, qui tient à la camisole. Elles plissent ce jupon vers les hanches, pour paroître plus grosses, & il est si court, qu'il leur descend à peine jusqu'au gras de jambe. Elles portent des bas bleus, rouges ou verts, avec des coins d'un autre couleur, des

fouliers blancs, dont le talon est assez haut , & les houpes rouges. Ils sont larges vers les orteils , & découpés de plusieurs petits trous , ce qui leur tient les pieds frais , & fait qu'elles marchent plus aisément.

Leur coëffure consiste en une *robazilla* de toile peinte , ou d'étoffe de soie , qui s'attache sous le menton , & leur tombe sur les épaules , de telle sorte qu'elles ont le cou découvert , pour peu qu'il fasse du vent. Elles ont soin de la bien serrer sous le menton , pour paroître plus grasses. Encore qu'elles ne portent point de corps , elles ne laissent pas que d'être droites & bienfaites. Lorsqu'elles vont en visite , elles mettent un voile noir , qui ne leur couvre jamais le visage. Elles lient leurs cheveux par derriere , mais quelquefois elles les tressent avec un ruban cou-

leur de rose, qui leur descend jusqu'aux talons. Elles sortent rarement sans un éventail & un chapelet.

Comme elles sont presque toujours renfermées dans leur domestique, & que les modes ne changent jamais, leurs hardes passent à la troisième & à la quatrième génération, & l'on voit souvent une jeune mariée avec les robes de sa grand-mère.

Elles se marient pour l'ordinaire à l'âge de treize à quatorze ans, & quelquefois même plutôt, & elles cessent d'avoir des enfans à vingt-quatre ou vingt-cinq ans.

Lorsqu'on salue une femme, elle se contente de répondre à votre politesse par une inclination de tête. Le plus grand affront qu'on puisse leur faire, est de les embrasser, ou de leur baiser la main en présence de témoins, & elles vous

disent ; *mira y no tocas* , regardez-moi , mais ne me touchez point.

Le bas peuple se nourrit de pain bis , & est plus proprement couché qu'on ne l'est dans plusieurs provinces d'Angleterre.

Ces insulaires ont grand soin de tenir leurs maisons propres , & la mauvaise odeur qu'on y sent , vient bien moins de leur malpropreté , que de l'huile qu'ils brûlent dans leurs lampes , & de l'ail qu'ils employent dans leurs cuisines.

Leur batterie de cuisine est presque toute de terre , & ils font peu d'usage de celle de cuivre. Leurs marmites , quoique minces & légères , ne laissent pas que de supporter le feu. Ils n'ont point de broches , ce qui fait qu'ils mangent plus souvent du bouilli que du rôti. Ils farcissent toujours leurs cochons de lait , leurs oyes & leurs dindons avec des amandes ; mais

ces fortes de plats ne paroissent qu'à l'occasion d'un baptême ou d'un mariage. Une soupe faite avec de l'huile, de l'eau, du pain, du poivre & de l'ail, suffit souvent pour le dîner de toute une famille. Leur mets favori est la *olla*, que l'on connoît aujourd'hui dans les cabarets les plus renommés de Londres.

Ces insulaires se levent de bonne heure, déjeûnent avec un morceau de pain & une grape de raisin, selon la saison, boivent un verre d'eau, & se mettent à l'ouvrage.

Ils dînent à midi, soupent de bonne heure, causent quelques heures devant leurs portes en été, ou auprès du feu en hiver, fument plusieurs pipes de tabac, & vont se coucher.

Quoiqu'ils fument beaucoup, ils ne sont point délicats, ni sur le choix du tabac, ni sur celui de leurs pipes, & ils font durer ces

dernieres aussi long-temps qu'ils peuvent.

Il est constant que cette Isle avoit autrefois beaucoup plus d'habitans qu'elle n'en a aujourd'hui. Cette diminution peut être attribuée à plusieurs causes, dont la principale est l'invasion des Maures, qui en ont tué ou emmené en esclavage un grand nombre.

Il y en a beaucoup qui se sont transplantés dans l'Amérique. Si l'on joint à cela la quantité de ceux qui se font religieux, ou qui vivent dans le célibat, les ravages que fait de temps en temps la petite verole, la coutume qu'ont les femmes d'allaiter leurs enfans pendant deux ans, pour s'empêcher d'en avoir un trop grand nombre, si dis-je, l'on pese toutes ces circonstances, & si l'on y joint la stérilité de Minorque, & le peu d'étrangers qui y abordent, on ne

sera point surpris de la voir moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois.

Il n'est donc pas étonnant que le Roi Alphonse ait trouvé tant de résistance de la part des Maures , lorsqu'il fit la conquête de cette Ile. En effet , les Maures indépendamment du nombre de leurs compatriotes qui s'y rendoient pour différens motifs , avoient un autre avantage sur les Chrétiens , & c'étoit la pluralité des femmes (a).

Les Minorquins diffèrent peu des Espagnols quant aux cérémonies religieuses , excepté qu'étant séparés du reste du monde , ils ont l'esprit plus borné , & par conséquent plus disposé à recevoir les impressions que les Prêtres leur donnent , & l'on peut dire que ce sont eux

(a) Cette assertion de l'Auteur a été plusieurs fois révoquée en doute.

qui les gouvernent , tant pour le spirituel que pour le temporel.

On en trouve la preuve dans une dévotion qui étoit autrefois fort en usage dans toute l'Europe , c'est la vénération que les Minorquins ont pour l'habit religieux , & qui est telle qu'ils croiroient n'être point sauvés , si on ne les enterroit avec.

J'ai vu une vieille femme couchée dans une biere avec l'habit de Saint François , & conduite par les religieux de cet ordre au bruit des cloches.

On compte dans l'Isle de Minorque 27000 habitans; sçavoir, 15000 hommes, dont 3000 sont en état de porter les armes , & 12000 femmes.

M. William Petty a observé qu'il n'y a pas plus d'un homme sur cinq cens , qui soit hors d'état de gagner sa vie. Le bonheur des Minorquins à cet égard est remarquable , &

j'ose dire qu'il n'y a pas trente personnes dans l'Isle qui ne puissent gagner leur vie honnêtement , sans avoir besoin du secours d'autrui.



CHAPITRE XVI.

*Antiquités qu'on trouve dans
l'Isle de Minorque.*

LA méthode que je me suis prescrite dans cet ouvrage, exige que je donne une idée des antiquités qu'on trouve dans cette Isle, & que l'on peut diviser en trois classes. La première comprend celles des temps les plus reculés. La deuxième, celles des Romains. La troisième, celles des Maures.

Je mets au premier rang celles que les naturels du pays appellent les autels des Gentils , & nous des Payens. Pour mettre le lecteur

en état de juger de ces ouvrages, je vais en décrire un, que j'ai vu moi-même, lequel est environ à deux milles à l'Orient d'Alaior.

Il est bâti sur une éminence, & entouré d'une muraille de grosses pierres plates, parfaitement bien liées à leurs extrémités, laquelle forme un plan circulaire d'environ 200 verges de diamètre. Au centre de cet enclos est une grosse masse de pierres brutes, amoncelées les unes sur les autres, sans aucun mortier. Elles forment un cône d'environ 30 verges de diamètre, sur presque autant de hauteur. Il y a une cavité dans sa base, dont l'entrée regarde le Midi; & dans laquelle un homme peut passer en se baissant. Comme on me dit qu'il n'y avoit rien de curieux, je ne me pressai point d'y pénétrer, d'autant plus que je manquois de flambeaux pour me conduire.

ouvrages,
ne j'ai vu
environ à
laior.
nce, &
grosses
nt bien
aquelle
environ
centre
masse
ées les
n mor-
d'envi-
e, sur
Il y a
nt l'en-
ans la-
r en se
t qu'il
ne me
autant
eaux



On a pratiqué tout au tour de la pyramide un chemin d'environ trois pieds de large , par lequel nous montâmes au sommet , & quoique nous fussions au nombre de six , nous y trouvâmes assez de place pour être à notre aise. Nous découvrîmes de là la mer au Midi , & une étendue prodigieuse de pays de quelque côté que nous portassions la vue. Au-dedans de cet enclos , & à quelque distance de la pyramide dont j'ai parlé , nous trouvâmes deux pierres , dont l'une étoit posée sur le côté , & l'autre horizontalement sur le bord de la première.

Je mesurai celle de dessus , & trouvai qu'elle avoit 16 pieds de long , 7 de large , & 20 pouces d'épaisseur. La seconde me parut avoir à-peu-près les mêmes dimensions , car je ne pus la mesurer , parce qu'elle étoit en partie enfon-

cée dans la terre. Elles étoient rongées par les sels , dont l'air de ce pays est impregné , & fort irrégulières , & comme je n'apperçus aucune trace du ciseau , je compris qu'il n'y avoit jamais eu ni inscription , ni sculpture.

Je conclus de la description que je viens de donner, que ces deux pierres formoient un Autel , d'autant plus que leur figure & leur situation me paroissent convenir à cet usage. La pierre plate servoit à offrir le Sacrifice ; mais comme elle se trouve élevée de onze à douze pieds au - dessus du niveau du terrain , & par conséquent fort incommode pour le Prêtre qui l'offroit , je suis persuadé qu'il y avoit un escalier , un échafaudage , ou telle autre chose semblable pour y atteindre ; car la position régulière des pierres qui sont au pied de celle qui porte l'Autel , prouve que

cette partie est restée telle qu'on la fit.

On me demandera à quoi servent ces masses de pierre prodigieuses , & d'où vient qu'on les trouve toujours dans le voisinage des Autels ?

Diodore de Sicile nous apprend que les habitans des Isles Baleares , amonceloient des pierres sur les tombeaux de leurs morts ; mais comme il n'y a pas beaucoup de pareils monumens dans l'Isle , il est à croire qu'on ne faisoit cet honneur qu'aux grands personnages ; car il paroît par ses paroles , qu'on commençoit par enterrer le corps , & qu'ensuite on amonceloit des pierres dessus. Si l'on ouvroit ces endroits , je ne doute point qu'on n'y trouvât des ossemens humains , de même qu'on en trouve dans les monumens de cette espece qui se voient en Angleterre. Il s'ensuit donc que ces monceaux de pierres servoient

d'une espece d'histoire muette , avant l'invention de l'écriture , pour perpétuer la mémoire des grands hommes , & que les chansons qui se transmettoient de pere en fils , en étoient comme les commentaires.

Encore qu'il paroisse évident que les habitans de Minorque élevoient ces sortes de pyramides sur les tombeaux de ceux de leurs compatriotes , qui avoient rendu quelque service signalé à la patrie ; cependant plusieurs circonstances me persuadent qu'ils avoient un second but dans ces entreprises.

Ces sortes de monumens sont toujours sur des éminences , & si éloignés les uns des autres , qu'on les découvre de tous côtés. Je conclus de - là que ces tombeaux étoient tout autant d'échauguettes qui servoient à découvrir l'ennemi qui entroit dans le pays , & où l'on

faisoit des signaux pour avertir les habitans de se tenir sur leur garde , & leur donner le temps d'examiner s'ils étoient assez forts pour aller à sa rencontre , ou de se retirer dans les grottes dont tous les rochers de l'Isle sont remplis.

Voici une circonstance qui favorise cette opinion , & c'est que ces insulaires les appellent encore aujourd'hui Athalaïas , nom qui ne sçauroit leur convenir qu'autant qu'ils servent d'échauguettes.

Si l'on considère la situation de cette Isle , & les différentes nations dont elle a subi le joug en différens temps , on n'aura pas de peine à croire que ses habitans ne véculent dans des allarmes continuelles. Or qu'y avoit-il de plus naturel à un peuple aussi exposé , & qui avoit été conquis tant de fois , que d'imaginer un expédient qui le mît à même de gagner du temps , ou pour

repouffer l'ennemi, ou pour se mettre à couvert de ses insultes.

Or, telle étoit la situation des anciens habitans de Minorque, & ces pyramides leur étoient d'un grand secours pour donner l'allarme dans le pays, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit.

La facilité avec laquelle on monte à ces monumens, jointe à la cavité qui servoit de retraite dans les mauvais temps à ceux qui étoient chargés de faire le guet, favorise beaucoup cette opinion.

Il étoit naturel que l'on plaçât les Autels auprès de ces pyramides. Car les Prêtres destinés à appaiser la colere des Dieux par des offrandes, & des sacrifices, ne pouvoient choisir un endroit plus commode que celui d'où l'on découvroit le danger, pour offrir des prieres & de l'encens au ciel, prieres d'autant plus ferventes que l'ennemi étoit pré-

sent. Ces Autels étant consacrés à des usages religieux , il convenoit de les entourer d'une muraille , pour empêcher les hommes & les bêtes d'en approcher.

Essayons maintenant de découvrir , qui sont ceux qui ont bâti ces Autels.

Dans les premiers âges du monde , toutes les cérémonies de la religion se réduisoient à offrir des sacrifices aux Dieux , pour apaiser leur colere , & implorer leur protection.

Les Autels étoient simples , & composés des matériaux qui étoient le plus à portée , de terre , de pierres &c , & placés sur une éminence.

Les Druides Celtes construisoient de ces sortes d'Autels par-tout où ils alloient , & il en reste encore un grand nombre dans les montagnes d'Ecosse , dans l'Irlande , & dans l'Isle d'Anglesey.

M. Rowlands (a) a si bien décrit ces derniers sous le nom de Crom-Lech , que je ne doute point que les nôtres ne doivent leur origine à la même nation. Mais il y a apparence qu'ils sont beaucoup plus anciens que ceux dont il parle , vu que les Celtes s'emparèrent de ces Isles long-temps avant que de venir en Ecoffe ; sçavoir , la troisième ou quatrième génération après Noë.

Ce que ce même auteur dit (b) des petits Carnes de l'Isle d'Anglesey , s'accorde si bien avec la description que j'ai donnée de ces monumens , que je ne crois pouvoir mieux faire que de renvoyer le lecteur à son ouvrage.

(a) *Mona antiqua restaurata* , sect. VII ; pag. 45 , 46 , 47.

(b) *Ibid.* sect. VII. pag. 48.

Comme je me promenois il n'y a pas long-temps autour d'un de ces Autels , je trouvai un grain de chapelet de terre , d'environ un pouce de long , dans le milieu duquel il y avoit un trou , & d'environ trois lignes de diametre. Il est d'une figure irréguliere , & fait d'une argille jaunâtre , qui ne paroît point avoir jamais été vernissée. Ce qui me fait croire que c'est une amulette des Druides Celtes , c'est le lieu où je l'ai trouvé , & la ressemblance qu'il a avec les corps dont MM. Lhuyd & Morton ont donné la description , le premier dans ses additions à Cambden , & le second dans son histoire de Northamptonshire , Chap. 10.

J'ai déjà eu occasion de parler de la quantité de grottes (Covas) qu'on trouve dans l'Isle de Minorque. Elles sont ou naturelles , comme Cova Perella & plusieurs au-

tres ; ou bien elles ont été creusées par les vagues , & celles-ci sont très-fréquentes sur toute la côte , ou bien elles ont été taillées dans les rochers par les habitans mêmes dans les temps les plus reculés.

Ces dernières sont les plus nombreuses , & suffiroient dans le besoin pour contenir tous les habitans de l'Isle. C'est à celles-ci que je me bornerai , les autres n'entrant point dans le plan que je me suis fait de parler des antiquités de Minorque.

Kircher , dans son *Mundus subterraneus* , nous apprend que plusieurs familles Maltoises habitoient de son temps les grottes qui sont dans les rochers de cette Isle. Il dit la même chose des Italiens qui sont dans le voisinage de Viterbe ; & le Docteur Shaw dit que quantité de Maures vivent dans des *Mattamores*.

Comme donc nos grottes ne différent presque point de celles dont parlent ces sçavans écrivains , je ne doute point qu'elles n'aient été destinées au même usage , vu que de nos jours même , quantité de pauvres gens y habitent encore.

Les Minorquins s'étant civilisés dans la suite par le commerce des Nations polies qui les avoient conquis , ils durent à l'exemple de leurs maîtres construire des maisons plus commodes & plus propres à les garantir des injures de l'air.

Je ne crois cependant pas que l'usage des maisons ait fait abandonner sur le champ celui de ces grottes , & je suis persuadé qu'elles leur servirent long temps après pour mettre leurs femmes , leurs enfans , leurs bestiaux & leurs effets en sûreté dans les occasions pressantes

Dameto nous apprend dans son histoire du Royaume Baleare , que

les Maures , peu de temps avant qu'on les chassât de Mayorque , s'en servirent , non-seulement pour mettre leurs effets en sûreté ; mais même pour se défendre contre les armes victorieuses du conquérant , & qu'ils firent périr quantité de monde , avant qu'on pût les contraindre à se rendre.

Il est souvent fait mention de ces grottes dans l'Ecriture Sainte , & je suis persuadé qu'il n'y a point de pays où il n'y en ait.

Passons maintenant aux antiquités , qui portent des marques évidentes d'une origine Romaine.

Il paroît d'abord étonnant qu'on ne trouve aucun vestige d'un chemin Romain dans cette Isle , encore qu'elle ait été soumise à ce peuple depuis la conquête qu'en fit Quintus Cecilius Metellus , l'an 131 avant Jesus-Christ , jusqu'à l'an 421 de l'ere Chrétienne , qu'elle fut con-

quise par Gunderick , Roi des Vandales.

Ces insulaires , au rapport de Florus , lib. 3. cap. 8 , avoient une flotte si nombreuse , que dans l'espoir du butin , ils attaquèrent celle des Romains , & firent pleuvoir une si grande quantité de pierres , qu'ils en prirent l'épouvante. Mais ils furent enfin obligés de se retirer , & de céder la victoire à Metellus , qui fut honoré d'un triomphe , & du surnom de Balearicus.

Il y a lieu de croire que les Romains , pour s'assurer de leur conquête , entretenrent dans la Méditerranée une flotte en état de faire face à leurs rivaux.

Ce fut peut-être la raison pour laquelle ils ne firent aucun chemin militaire pour faciliter la communication entre Citadella & Mahon.

Tant qu'ils furent les maîtres de la mer , il leur étoit aisé , par le moyen de leur flotte , de transporter leurs troupes d'une place à l'autre , sur-tout en été. Mais la chose n'étoit pas aussi aisée en hiver , sur-tout en présence d'un ennemi qui connoissoit les côtes , & qui en cas de tempête , pouvoit se retirer où il vouloit.

En supposant même qu'il fallût lever des contributions dans le pays, il ne falloit pas plus de quatre heures aux fermiers pour aller de Mahon à Citadella , en supposant même que les chemins fussent aussi mauvais qu'ils le sont actuellement.

Les Romains ayant négligé leur marine vers le déclin de l'empire , les Vandales s'emparèrent aisément de Minorque , & cela n'est pas étonnant, vu qu'il n'y a point d'île qui puisse résister à un ennemi

mi qui a la supériorité sur mer.

Je ne me suis point apperçu qu'il y ait jamais eu de camp Romain à Minorque , du moins n'en ai-je trouvé aucun vestige. Il y a toute apparence que le gros des troupes faisoit sa résidence dans les grandes villes , & que le reste se tenoit dans les villages & les fermes , pour cultiver la campagne.

Quant aux édifices publics , il ne paroît pas que les Romains en aient construit aucun dans l'Isle. Il est vrai que la pierre de taille est sujette à être corrodée par les sels de l'air , & n'a pas la solidité requise , pour avoir pu se conserver pendant un si grand nombre de siècles.

Non lapides quoque vinci cernis ab ævo ;

Non altas turres ruere , & putrescere saxa ?

Lucret. l. 5.

M

Ce qui me fait croire pareillement qu'ils n'y ont jamais fait des briques , est qu'on n'en voit aucune , & il est à présumer que les anciens bâtimens étant tombés en ruine , on en bâtit d'autres à leur place dans le goût du siècle.

J'observerai en général qu'il n'y a aucune Eglise qui ressemble aux Temples des Romains. Les colonnes & les pilastres ne tiennent en rien de leur architecture , & paroissent être l'ouvrage des Sarrazins modernes , sur-tout dans les feuillages des chapiteaux.

Il ne nous reste rien non plus de leur sculpture. On voit , il est vrai , près de Mahon , une vieille statue mutilée , & je ne doute pas qu'ils n'en aient fait plusieurs autres dans le temps qu'ils étoient les maîtres de l'Isle , que les Vandales , les Goths & les Mahometans ont dé-

truites dans la suite ; ces barbares s'étant toujours fait un plaisir d'anéantir les monumens que les Grecs & les Romains avoient laissés dans ce genre.

J'ai une tête d'alouette en bronze , que l'on trouva , il y a environ deux ans , dans le Termino d'Alaior ; mais on n'a jamais pu découvrir le corps.

Il y a dans la ville de Mahon quelques inscriptions Romaines , & une entr'autres dont on ne peut lire que la premiere ligne.

Q. C O R N E L I O.

Il y en a une autre sur un Cipus , qu'on a enchassé dans la muraille d'une maison pour la mieux conserver. Elle est en lettres capitales romaines. La voici.

Mij

L. FABIO. L. F.
 Q. VIR.
 AED. II. VIR. III.
 FLAMINI. DIVOR.
 AUG. R. P. MAG.
 OB. MULTA. EIUS.
 MERITA.

En voici je crois le sens.

„ Le peuple Romain de Mahon
 „ a érigé ce monument à la mé-
 „ moire de Lucius Fabius (fils de
 „ Lucius) à cause des services qu'il
 „ lui a rendus. Il fut Quintumvir ,
 „ & de la Tribu Fabullus , com-
 „ me aussi Ædile , trois fois Duum-
 „ vir , Prêtre des Dieux , & Au-
 „ gure. „

Il y a plusieurs autres inscriptions
 dans l'Isle , que je n'ai pu déchiffrer ,
 tant elles sont effacées.

On trouve une si grande quantité d'urnes & de lampes sépulchrales dans l'Isle de Minorque , qu'il n'y a pas lieu de douter que les Nations qui étoient dans l'usage de brûler leurs morts , n'aient été très-nombreuses , & n'y aient fait un long séjour.

Il paroît par l'Histoire que les Romains n'étoient pas les seuls qui se servissent d'urnes sépulchrales , mais que les Carthaginois & les Celtes en faisoient aussi usage , & cela étant , il est fort difficile de sçavoir de quelle Nation étoient les personnes dont elles renferment les cendres , vu qu'elles ne différenent entr'elles , ni par la forme , ni par la matiere.

Je ne parle point ici de celles , sur lesquelles le nom de l'ouvrier est écrit en caractère romain ; car on ne sçauroit s'y méprendre. Quant à celles qui portent une inscrip-

tion , qui paroît être l'ouvrage d'un artiste Romain , elles doivent sûrement contenir les cendres d'un Romain , plutôt que celles d'un autre.

Il est certain que les Romains brûloient leurs morts dans le temps que ces Isles furent annexées à leurs domaines , & il est très-probable que la plupart des urnes qu'on trouve à Minorque renferment les cendres d'un Romain. Elles sont généralement d'une terre rougeâtre ; il y en a quelques-unes de noires ; mais les lampes sont toutes rouges.

Je suis persuadé que ces urnes & ces lampes y ont été apportées du continent , vu que la terre à Potier dont on se sert dans l'Isle , est d'un jaune foncé après qu'elle est cuite , & qu'on n'a jamais découvert la moindre trace de poterie Romaine.

Un des motifs qui portèrent les anciens à brûler leurs morts , fut

de les mettre à couvert des outrages de leurs ennemis, & de les garantir de la pourriture. Quand même les Chrétiens de Minorque auroient discontinué cet usage, il dut encore se conserver parmi les Romains, jusqu'à l'entier établissement du Christianisme.

Toutes les Nations qui sont venues depuis, ont enterré les leurs, ou dans des grottes taillées dans les rochers, ou dans des cavots pratiqués dans les Églises.

Toutes les lampes ont la même forme. Elles ont quelquefois une devise dans le creux qui est au-dessus, par exemple un poisson, un belier &c. Quelquefois aussi le nom du Potier est écrit au fond.

On trouve ces lampes & ces urnes dans les grottes, & elles sont souvent accompagnées de Lachrymatoires.

Il y a un passage dans le huitieme verset du cinquante-fixieme *Pseaume*, (*tu as nommé mes allées & mes venues*, *mets mes larmes dans ton ouaire*, &c.) qui me fait croire que cette coutume est très-ancienne.

On ne trouve à Minorque que des urnes de terre. Les Romains les faisoient rarement de métal, de peur que cela ne donnât envie de troubler leurs cendres. Leur scrupule à cet égard alloit si loin, qu'il étoit défendu de se servir de l'or dans les pompes funébres, excepté dans certains cas particuliers.

De-là vient qu'on trouve quantité de monnoies de cuivre dans les tombeaux des Romains qui sont dans l'Isle, & qu'il n'y en a pas une d'or, ni d'argent.

Ceci me conduit à parler des especes Romaines qu'on a trouvé à Minorque.

On peut mettre de ce nombre plusieurs deniers consulaires. Quant aux monnoies des Empereurs, j'en ai vu quatre à cinq en argent, parmi lesquelles il y avoit une médaille de Carausius, parfaitement bien conservée. Les médailles en cuivre que j'ai vues sont celles d'Auguste, de Tibere, de Domitien, de Trajan, d'Hadrien, d'Antonin, de Marc-Aurele, de Lucius-Verus, de Commode, de Sept. Severe, de Géta, d'Alexandre Severe, de Maximin, de Gordien le fils, de Pupienus, de Gordien, de Gordien le Pieux, d'Otacilla, femme de Philippe, de Gallien, de Postumus, de Claudius-Gothicus, d'Aurelien, de Diocletien, de Constantin le Grand, & de ses fils; grand nombre de Constance, qui eut pour son lot l'Empire d'Orient, lesquelles prouvent que ces insulaires faisoient de son temps un commerce

considérable dans le Levant ; de Valens , d'Arcadius & d'Honorius.

Sous le regne de ces deux derniers, l'Empire Romain fut ébranlé par les Nations Barbares , & cette Isle étant devenue la proie des conquérans , perdit beaucoup de son commerce , & de-là vient qu'on n'y trouve aucune monnoie de ceux qui succéderent à ces maîtres du monde.

Il ne me reste plus à parler que des antiquités des Maures.

J'ai déjà fait mention de la montagne de Sainte-Agathe , & des monumens que ces peuples y ont laissé ; j'ai dit aussi que c'étoient eux qui avoient bâti une partie du rempart de Citadella , & je suis persuadé que Mahon leur a la même obligation.

Quoique les ennemis des Mahométans nous les aient représentés comme des peuples extrêmement

barbares , on ne laisse pas que de leur devoir l'architecture à laquelle les Italiens ont donné le nom de Gothique , pour la distinguer de celle des Romains. Mais comme les Goths se plaisoient plutôt à détruire les édifices qu'à en construire , on auroit mieux fait de lui donner l'épithete de Sarrazine.

Ces peuples , au milieu de leurs conquêtes , bâtirent des Mosquées & d'autres édifices , & inventerent une espece d'architecture proportionnée à leurs moyens , & à l'agitation dans laquelle ils se trouvoient. Ils taillerent leurs pierres d'une grosseur équivalente à la charge qu'un Chamcau pouvoit porter , & comme leur stile étoit diminutif , les parties dont leurs édifices étoient composés le furent aussi.

Les Chrétiens apprirent cette maniere dans le temps des croisades ,

Mvj

& l'introduisirent en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre, & dans les autres contrées de l'Europe.

Je ne doute point que les Maures n'aient bâti la plupart des échauguettes qui sont sur la côte, de même que les petis châteaux répandus dans le pays. Tout homme qui avoit dans ce temps-là une terre, étoit nécessairement obligé de fortifier sa maison, pour pouvoir se mettre à couvert des invasions qui étoient si fréquentes dans ces siècles orageux. C'est-là l'origine de ceux qu'on trouve sur les frontières d'Angleterre & d'Ecosse.

J'ai parlé d'une inscription en langue Arabe, qui est sur la montagne de Sainte-Agathe. En voici une autre en caractère Gothique qu'on lit sur une arcade qui est à l'extrémité orientale de la Cathédrale de Mahon. La voici dans un

caractere plus intelligible pour le
lecteur.

XVI..... FEBROARII.
ANNO. DNI. MCCLXXXVI.
PO. PRESA. LA. YLA. DE. MENORCA.
R N A M.
NOS. BON. REY. D'ARRAGO.†

Cette inscription est aussi exacte qu'il m'a été possible de la transcrire, & toute imparfaite qu'elle est, elle suffit pour nous apprendre, qu'elle fut placée en l'honneur d'Alphonse le bon, Roi d'Arragon, lequel prit l'Isle de Minorque le 16 Février 1286.

Elle dément les Historiens des Isles Baleares, qui disent que le Roi Alphonse acheva la conquête de l'Isle, & se rendit maître de la

278 HISTOIRE, &c.

montagne de Sainte-Agathe, le 17
de Janvier 1287. Je ne prétends
point concilier l'Historien avec l'Ar-
chitecte.

F I N.



LIVRES NOUVEAUX,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

HISTOIRE du Gouvernement
des anciennes Républiques, où
l'on découvre les causes de leur
élévation & de leur dépérisse-
ment, par M. Turpin, *in-12*
1769. 3 l.

Histoire des Révolutions de Gênes,
par M. Turpin, 2 vol. *in-12. sous*
presse.

Histoire de Miss Béville, trad. de
l'Anglois, par M. de Puisieux,
2 part. *in-12. 1769. br.* 3 l.

Les Amans indécis, ou Histoire de
Sir Edouard Balchen; trad. de
l'Anglois *par le même*, 3 part.
in-12. 1769.

Les Amans Illustres, ou la jeune
Cléopâtre, 3 vol. *in-12. 1769.*

Cours complet de Physique traduit
du Latin de Muschenbrok , par
M. Sigaud de la Fond , nouvelle
édition augmentée , 3 vol. in-4.
fig. 1769. 36 l.

Remarques sur un Livre intitulé :
Observations sur l'Architecture, de
M. l'Abbé Laugier , par M. G...
in-8. fig. 1768. 1 l. 4 f.

Coup-d'œil rapide , sur les progrès
& la décadence du Commerce
& des Forces de l'Angleterre :
Ouvrage attribué à un Membre
du Parlement , in-12. 1768. 15 f.

Mémoires-secrets de M. le Comte
de Buffy-Rabutin , 2 vol. in-12.
1768. 5 l.

Histoire d'Agathon , ou Tableau
Philosophique des Mœurs de la
Grece , imité de l'Allemand de
M. Wieland , 4 part. in-12. 1768.
br 5 l.

—— La Suite , sous presse.

La Sympathie des Ames , traduc-

- tion libre de l'Allemand de M.
 Wieland , *in-12.* 1768. 1 l. 4 f.
- Mélanges Historiques & Critiques ,
 contenant diverses Pieces relatives
 à l'histoire de France , 2 *vol.*
in-12. 1768.. 5 l.
- Evénemens Historiques intéressans ,
 relatifs aux Provinces de Bengale
 & à l'Empire de l'Indostan , suivis
 d'un Traité sur la Mythologie ,
 la Cosmogonie , les Fêtes
 & les Jeûnes des Gentous qui suivent
 le Shastah ; traduits de l'Anglois
 de J. Z. Holwell , 2 *part.*
in-8. avec cartes & fig. 1768 6 l.
- L'Économique de Xénophon , & le
 Projet de Finance du même Auteur ,
 traduits en François avec des Notes ,
 par M. Dumas , Professeur d'Eloquence
 au Collège Royal de Toulouse , *in-12.* 1768.
 2 l. 10 f.
- Histoire de l'Origine & des Progrès
 de la Poésie dans ses différens

genres , traduite de l'Anglois du
Docteur Brown , *in-8.* 1768.

3 l. 10 f.

Lettres de Milord Rodex , pour ser-
vir à l'Histoire des Mœurs du dix-
huitieme Siecle , 2 *part. in-12.*

1768.

3 l.

Azoïla , histoire qui n'est point mo-
rale , *in-12.* 1768.

1 l. 16 f.

L'Esprit & la Chose , *in-12.* 1768.

1 l. 4 f.

Histoire de Pierre Terrail , dit le
Chevalier Bayard , fans peur &
fans reproche , par M. Guyard
de Berville , *in-12.* 1768.

3 l.

Histoire de Bertrand Du Guesclin ,
Connétable de France , par le
même , 2 *vol. in-12* 1768.

6 l.

Testament politique du Chevalier
Walpoole , Comte d'Orford &
Ministre d'Angleterre , avec quel-
ques-unes de ses Lettres , 2 *vol.*

in-12. 1767.

5 l.

Variétés d'un Philosophe Provin-

- cial , (contenant des Réflexions & des Observations critiques & morales sur la Religion , l'Education , la Noblesse , la Littérature , la Philosophie moderne , le Duel , & sur divers autres sujets ,) par M. Champion , 2 parties in-12. 1767. 3 l.
- Examen du Bélisaire de M. Marmontel , nouvelle édition , in-12. 1767. 1 l. 4 f.
- Pieces relatives à l'Examen de Bélisaire , contenant : 1°. Réponse à l'Apologie de M. Marmontel : 2°. Lettre de M. de Voltaire à M*** , & les Réponses de M*** , 3°. Critique Théologique du XVe. Chapitre de Bélisaire ; par M. de Legge , in-12. 1768. 1 l. 4 f.
- Les Préjugés du Public sur l'Honneur , avec des Observations critiques , morales & historiques , par M. Denesle , 3 vol. in. 12. 7 l. 10 f.
- Les Préjugés des anciens & des nou-

- veaux Philosophes , sur la nature de l'Ame humaine , ou Examen du Matérialisme , par le même , 2 vol. in-12. 5 l.
- Histoire des Révolutions de la Haute-Allemagne , contenant les Ligues & les Guerres de la Suisse , avec une notice sur les Loix , les Mœurs & les différentes formes du Gouvernement de chacun des Etats compris dans le L. Corps Helvétique , 2 vol. in-12. 5 l.
- Théologie des Peintres , Sculpteurs , Graveurs & Dessinateurs , où l'on explique les Principes & véritables Regles , pour représenter les Myſteres de J. C. , ceux de la Sainte Vierge , &c. avec l'indication des meilleurs Tableaux & des morceaux de Sculpture les plus estimés en ce genre , in-12. 2 l.
- Le Génie d'Alphonse V , Roi d'Aragon & de Sicile , ou ses Pensées ,

avec les traits remarquables de
sa vie, *in-12.* 2 l.

Le Lord impromptu, nouvelle ro-
manesque, trad. de l'Anglois, 2
part. in-12. 1767. 2 l. 8 f.

Marianne, ou la Payfanne de la
Forêt d'Ardenne, *in-12.* 1767.

L'Ecole des Peres & des Meres, ou
les trois Infortunées, 2 *part. in-*
12. 1767.

De l'Etat de l'Eglise, & de la Puif-
sance légitime du Pontife Ro-
main, 2 *vol. in-12.* *Amsterd.*
1767. 5 l.

Entretiens d'une Ame pénitente
avec son Créateur, mêlés de Ré-
flexions & de Prières relatives
aux divers événemens de la vie,
par M. Lebreton, *in-12.* *Lille*,
1767. 2 l. 10 f.

Œuvres posthumes de M. d'Arden-
ne, 4 *vol. in-12.* 1767. 8 l.

Mélanges de Littérature, d'Histoire
& de Philosophie, par M. d'A.

lembert , nouv. édition , 5 vol.

in-12. 1767. 13 l.

———— Le tome cinquieme , *séparément.* 3 l.

Erudition complete , ou Analyse
abrégée de toutes les Sciences,
des Beaux Arts , & des Belles-
Lettres , par le B. de Bielfeld , 4
vol. in-12. 1768. 10 l.

Œuvres de M. de Maupertuis , nouv.
édition corrigée , 4 vol. *in 8 fig.*
Lyon. 1768. 20 l.

Essai sur cette question : *Quand &
comment l'Amérique a-t-elle été peu-
plée d'Hommes & d'Animaux?* 5 vol.
in-12. Amst. 1767.

Dictionnaire Anglois & François ,
de Boyer , 2 vol. *in-4. Lyon,* 1768.

———— Le même abrégé , 2 vol. *in-8.* 1768.

Magasin des Pauvres , Artisans ,
Domestiques , & Gens de la
Campagne , par Mad. le Prince
de Beaumont , 2 vol. *in-12* 1768.

4 l 10 s.

L'Electricité soumise à un nouvel
Examen, dans différentes Lettres
adressées à M. l'Abbé Nollet ,
par l'Auteur du *Dictionnaire de*
Physique , in-12. fig. 1768.

2 l. 10 f.

Institutions Léibnitiennes , ou Pré-
cis de la Monadologie , Ouvrage
qui sert d'Introduction à la Phi-
losophie de Léibnitz , in-8. Lyon,
1768. br.

2 l.

—— Le même , in-4. 4 l.

Les Amis Rivaux , in-12. 1768.

1 l. 10 f.

Les Jeux de la Fortune , in-8. 1768.

1 l. 10 f.

Observations sur des matieres de
Jurisprudence criminelle , tradui-
tes du Latin de M. Paul Risi , in-
8. Lausanne , 1768.

1 l. 10 f.

Pratique de la Mémoire artificielle ,
pour apprendre l'Histoire & la
Chronologie , par le P. Buffier ,
nouv. édit. 2 vol. in-12. 1766. 5 l.

Géographie Universelle du même
Auteur, dixieme édition , revue
& augmentée , *in-12.* 1768. 3 l.

Les Délassemens Champêtres , ou
Mélanges d'un Philosophe sérieux
à Paris , & badin à la Campagne ,
2 vol. *in-12.* *Amst.* 1767.

Cours complet d'Optique , trad. de
l'Anglois de R. Smith , avec des
Additions considérables , par le
P. P. 2 vol. *in-4.* *fig.* 1767.

Dictionnaire Anti - Philosophique ,
pour servir de Commentaire &
de Correctif au Dictionnaire Phi-
losophique , nouv. édition , *in-8.*
1769.

Réponse à la Philosophie de l'His-
toire , par le P. Louis Viret , *in-*
12. 1767. 2 l. 10 f.

Sermons du P. Soanen , 2 vol. *in-*
12. 1767. 6 l.

Histoire du Kamtschatka , des Isles
Kurilski , & des Contrées voisi-
nes , 2 vol. *in-12.* 1767. 5 l.

F I N.

142 E 35





